RR 67822

Library
of the
University of Toronto

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/emileoudeleducat02rous

EMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

TOME SECOND.

EMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

PAR J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Geneve.

TOME SECOND.

GENEVE.

M. DCC. LXXX.

DE L'ÉDUCATION

DE EMILE

EMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

LIVRE TROISIEME.

QUOIQUE jusqu'à l'adolescence tout le cours de la vie soit un tems de foiblesse, il est un point dans la durée de ce premier âge où, le progrès des forces ayant passé celui des besoins, l'animal croissant, encore absolument foible, devient fort par relation. Ses besoins n'étant pas tous développés, ses forces actuelles sont plus que suffisantes pour pourvoir à ceux qu'il a. Comme homme

il ſeroit très-foible ; comme enfant il eſt très-fort.

D'où vient la foibleſſe de l'homme ? De l'inégalité qui ſe trouve entre ſa force & ſes deſirs. Ce ſont nos paſſions qui nous rendent foibles, parce qu'il faudroit pour les contenter plus de forces que ne nous en donna la Nature. Diminuez donc les deſirs, c'eſt comme ſi vous augmentiez les forces ; celui qui peut plus qu'il ne deſire, en a de reſte : il eſt certainement un être très-fort. Voilà le troiſieme état de l'enfance, & celui dont j'ai maintenant à parler. Je continue à l'appeller enfance, faute de terme propre à l'exprimer ; car cet âge approche de l'adoleſcence, ſans être encore celui de la puberté.

A douze ou treize ans les forces de l'enfant ſe développent bien plus rapidement que ſes beſoins. Le plus violent, le plus terrible ne s'eſt pas encore fait ſentir à lui ; l'organe même en reſte dans l'imperfection, & ſemble pour en ſortir attendre que ſa volonté l'y force. Peu ſenſible aux injures de l'air & des ſaiſons, il les brave ſans peine ; ſa chaleur naiſſante lui tient lieu d'habit, ſon appétit lui tient lieu d'aſſaiſonnement ; tout ce qui peut nourrir eſt bon à ſon âge ; s'il a ſommeil, il s'étend ſur la terre & dort ;

il se voit par-tout entouré de tout ce qui lui est nécessaire ; aucun besoin imaginaire ne le tourmente ; l'opinion ne peut rien sur lui ; ses desirs ne vont pas plus loin que ses bras : non-seulement il peut se suffire à lui-même, il a de la force au-delà de ce qu'il lui en faut ; c'est le seul tems de sa vie où il sera dans ce cas.

Je pressens l'objection. L'on ne dira pas que l'enfant a plus de besoins que je ne lui en donne, mais on niera qu'il ait la force que je lui attribue : on ne songera pas que je parle de mon Eleve, non de ces poupées ambulantes qui voyagent d'une chambre à l'autre, qui labourent dans une caisse, & portent des fardeaux de carton. L'on me dira que la force virile ne se manifeste qu'avec la virilité, que les esprits vitaux élaborés dans les vaisseaux convenables & répandus dans tout le corps, peuvent seuls donner aux muscles la consistance, l'activité, le ton, le ressort d'où résulte une véritable force. Voilà la philosophie du cabinet, mais moi j'en appelle à l'expérience. Je vois dans vos campagnes de grands garçons labourer, biner, tenir la charrue, charger un tonneau de vin, mener la voiture tout comme leur pere ; on les prendroit pour des hommes, si le son de

leur voix ne les trahiſſoit pas. Dans nos villes mêmes de jeunes ouvriers, forgerons, taillandiers, maréchaux, ſont preſque auſſi robuſtes que les maîtres, & ne ſeroient gueres moins adroits ſi on les eût exercés à tems. S'il y a de la différence, & je conviens qu'il y en a, elle eſt beaucoup moindre, je le répete, que celle des deſirs fougueux d'un homme aux deſirs bornés d'un enfant. D'ailleurs il n'eſt pas ici queſtion ſeulement de forces phyſiques, mais ſur-tout de la force & capacité de l'eſprit qui les ſupplée ou qui les dirige.

Cet intervalle où l'individu peut plus qu'il ne deſire, bien qu'il ne ſoit pas le tems de ſa plus grande force abſolue, eſt, comme je l'ai dit, celui de ſa plus grande force relative. Il eſt le tems le plus précieux de la vie; tems qui ne vient qu'une ſeule fois; tems très-court, & d'autant plus court, comme on verra dans la ſuite, qu'il lui importe plus de le bien employer.

Que fera-t-il donc de cet excédent de facultés & de forces qu'il a de trop à préſent, & qui lui manquera dans un autre âge? Il tâchera de l'employer à des ſoins qui lui puiſſent profiter au beſoin. Il jettera, pour ainſi dire, dans l'avenir le ſuperflu de ſon être actuel: l'enfant ro-

Juste fera des provisions pour l'homme foible : mais il n'établira ses magasins ni dans des coffres qu'on peut lui voler, ni dans des granges qui lui sont étrangeres ; pour s'approprier véritablement son acquis, c'est dans ses bras, dans sa tête, c'est dans lui qu'il le logera. Voici donc le tems des travaux, des instructions, des études ; & remarquez que ce n'est pas moi qui fais arbitrairement ce choix, c'est la Nature elle-même qui l'indique.

L'intelligence humaine a ses bornes, & non-seulement un homme ne peut pas tout savoir, il ne peut pas même savoir en entier le peu que savent les autres hommes. Puisque la contradictoire de chaque proposition fausse est une vérité, le nombre des vérités est inépuisable comme celui des erreurs. Il y a donc un choix dans les choses qu'on doit enseigner, ainsi que dans le tems propre à les apprendre. Des connoissances qui sont à notre portée, les unes sont fausses, les autres sont inutiles, les autres servent à nourrir l'orgueil de celui qui les a. Le petit nombre de celles qui contribuent réellement à notre bien-être est seul digne des recherches d'un homme sage, & par conséquent d'un enfant qu'on veut rendre tel. Il ne s'agit point

de savoir ce qui est, mais seulement ce qui est utile.

De ce petit nombre il faut ôter encore ici les vérités qui demandent pour être compriſes un entendement déjà tout formé; celles qui ſuppoſent la connoiſſance des rapports de l'homme, qu'un enfant ne peut acquérir; celles qui, bien que vraies en elles-mêmes, diſpoſent une ame inexpérimentée à penſer faux ſur d'autres ſujets.

Nous voilà réduits à un bien petit cercle relativement à l'exiſtence des choſes; mais que ce cercle forme encore une ſphere immenſe pour la meſure de l'eſprit d'un enfant! Ténebres de l'entendement humain, quelle main téméraire oſa toucher à votre voile? Que d'abymes je vois creuſer par nos vaines ſciences autour de ce jeune infortuné! O toi qui vas le conduire dans ces périlleux ſentiers, & tirer devant ſes yeux le rideau ſacré de la Nature, tremble. Aſſure-toi bien premierement de ſa tête & de la tienne; crains qu'elle ne tourne à l'un ou à l'autre, & peut-être à tous les deux. Crains l'attrait ſpécieux du menſonge, & les vapeurs enivrantes de l'orgueil. Souviens-toi, ſouviens-toi ſans ceſſe que l'ignorance n'a jamais fait de mal, que l'erreur ſeule eſt funeſte, &

qu'on ne s'égare point par ce qu'on ne ſait pas, mais par ce qu'on croit ſavoir.

Ses progrès dans la géométrie vous pourroient ſervir d'épreuve & de meſure certaine pour le développement de ſon intelligence; mais ſitôt qu'il peut diſcerner ce qui eſt utile & ce qui ne l'eſt pas, il importe d'uſer de beaucoup de ménagement & d'art pour l'amener aux études ſpéculatives. Voulez-vous, par exemple, qu'il cherche une moyenne proportionnelle entre deux lignes? commencez par faire en ſorte qu'il ait beſoin de trouver un quarré égal à un rectangle donné: s'il s'agiſſoit de deux moyennes proportionnelles, il faudroit d'abord lui rendre le problème de la duplication du cube intéreſſant, &c. Voyez comment nous approchons par degrés des notions morales qui diſtinguent le bien & le mal! juſqu'ici nous n'avons connu de loi que celle de la néceſſité: maintenant nous avons égard à ce qui eſt utile; nous arriverons bientôt à ce qui eſt convenable & bon.

Le même inſtinct anime les diverſes facultés de l'homme. A l'activité du corps qui cherche à ſe développer, ſuccede l'activité de l'eſprit qui cherche à s'inſtruire. D'abord les enfans ne ſont

que remuans ; enſuite ils ſont curieux, & cette curioſité bien dirigée eſt le mobile de l'âge où nous voilà parvenus. Diſtinguons toujours les penchans qui viennent de la Nature de ceux qui viennent de l'opinion. Il eſt une ardeur de ſavoir qui n'eſt fondée que ſur le deſir d'être eſtimé ſavant ; il en eſt une autre qui naît d'une curioſité naturelle à l'homme, pour tout ce qui peut l'intéreſſer de près ou de loin. Le deſir inné du bien-être & l'impoſſibilité de contenter pleinement ce deſir, lui font rechercher ſans ceſſe de nouveaux moyens d'y contribuer. Tel eſt le premier principe de la curioſité ; principe naturel au cœur humain, mais dont le développement ne ſe fait qu'en proportion de nos paſſions & de nos lumieres. Suppoſez un Philoſophe relégué dans une Isle déſerte avec des inſtrumens & des livres, ſûr d'y paſſer ſeul le reſte de ſes jours ; il ne s'embarraſſera plus gueres du ſyſtême du monde, des loix de l'attraction, du calcul différentiel : il n'ouvrira peut-être de ſa vie un ſeul livre ; mais jamais il ne s'abſtiendra de viſiter ſon Isle juſqu'au dernier recoin, quelque grande qu'elle puiſſe être. Rejettons donc encore de nos premieres études les connoiſſances dont le goût n'eſt point naturel à l'homme, &

bornons-nous à celles que l'inſtinct nous porte à chercher.

L'Iſle du genre humain, c'eſt la terre; l'objet le plus frappant pour nos yeux c'eſt le ſoleil. Sitôt que nous commençons à nous éloigner de nous, nos premieres obſervations doivent tomber ſur l'une & ſur l'autre. Auſſi la philoſophie de preſque tous les peuples Sauvages roule-t-elle uniquement ſur d'imaginaires diviſions de la terre, & ſur la divinité du ſoleil.

Quel écart! dira-t-on peut-être. Tout-à-l'heure nous n'étions occupés que de ce qui nous touche, de ce qui nous entoure immédiatement: tout-à-coup nous voilà parcourant le globe, & ſautant aux extrêmités de l'Univers! Cet écart eſt l'effet du progrès de nos forces & de la pente de notre eſprit. Dans l'état de foibleſſe & d'inſuffiſance, le ſoin de nous conſerver nous concentre au-dedans de nous; dans l'état de puiſſance & de force, le deſir d'étendre notre être nous porte au delà, & nous fait élancer auſſi loin qu'il nous eſt poſſible: mais comme le monde intellectuel nous eſt encore inconnu, notre penſée ne va pas plus loin que nos yeux, & notre entendement ne s'étend qu'avec l'eſpace qu'il meſure.

Transformons nos sensations en idées, mais ne sautons pas tout d'un coup des objets sensibles aux objets intellectuels. C'est par les premiers que nous devons arriver aux autres. Dans les premieres opérations de l'esprit, que les sens soient toujours ses guides. Point d'autre livre que le monde, point d'autre instruction que les faits. L'enfant qui lit ne pense pas, il ne fait que lire; il ne s'instruit pas, il apprend des mots.

Rendez votre Eleve attentif aux phénomenes de la Nature, bientôt vous le rendrez curieux; mais pour nourrir sa curiosité, ne vous pressez jamais de la satisfaire. Mettez les questions à sa portée, & laissez-les lui résoudre. Qu'il ne sache rien parce que vous le lui avez dit, mais parce qu'il l'a compris lui-même: qu'il n'apprenne pas la science; qu'il l'invente. Si jamais vous substituez dans son esprit l'autorité à la raison, il ne raisonnera plus; il ne sera plus que le jouet de l'opinion des autres.

Vous voulez apprendre la géographie à cet enfant, & vous lui allez chercher des globes, des spheres, des cartes: que de machines! Pourquoi toutes ces représentations? Que ne commencez-vous par lui montrer l'objet même, afin

qu'il fache au moins de quoi vous lui parlez.

Une belle soirée, on va se promener dans un lieu favorable, où l'horizon bien découvert laisse voir à plein le soleil couchant, & l'on observe les objets qui rendent reconnoissable le lieu de son coucher. Le lendemain, pour respirer le frais, on retourne au même lieu avant que le soleil se leve. On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paroit tout en flammes: à leur éclat on attend l'astre long-tems avant qu'il se montre: à chaque instant on croit le voir paroître; on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair & remplit aussi-tôt tout l'espace: le voile des ténebres s'efface & tombe: L'homme reconnoit son séjour & le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit une vigueur nouvelle; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée, qui réfléchit à l'œil la lumiere & les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent & saluent de concert le Pere de la vie; en ce moment pas un seul ne se tait. Leur gazouillement foible encore, est plus lent & plus doux que dans le reste de la journée, il

se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'ame. Il y a là un quart-d'heure d'enchantement auquel nul homme ne résiste : un spectacle si grand, si beau, si délicieux n'en laisse aucun de sang-froid.

Plein de l'enthousiasme qu'il éprouve, le maître veut le communiquer à l'enfant : il croit l'émouvoir, en le rendant attentif aux sensations dont il est ému lui-même. Pure bêtise ! C'est dans le cœur de l'homme qu'est la vie du spectacle de la Nature ; pour le voir il faut le sentir. L'enfant apperçoit les objets ; mais il ne peut appercevoir les rapports qui les lient, il ne peut entendre la douce harmonie de leur concert. Il faut une expérience qu'il n'a point acquise, il faut des sentimens qu'il n'a point éprouvés, pour sentir l'impression composée qui résulte à la fois de toutes ces sensations. S'il n'a long-tems parcouru des plaines arides, si des sables ardens n'ont brûlé ses pieds, si la réverbération suffoquante des rochers frappés du soleil ne l'oppressa jamais, comment goûtera-t-il l'air frais d'une belle matinée ? Comment le parfum des fleurs ; le charme de la verdure, l'humide vapeur de la rosée, le mar-

cher mol & doux sur la pelouse, enchanteront-ils ses sens ? Comment le chant des oiseaux lui causera-t-il une émotion voluptueuse, si les accens de l'amour & du plaisir lui sont encore inconnus ? Avec quels transports verra-t-il naître une si belle journée, si son imagination ne sait pas lui peindre ceux dont on peut la remplir ? Enfin comment s'attendrira-t-il sur la beauté du spectacle de la Nature, s'il ignore quelle main prit soin de l'orner ?

Ne tenez point à l'enfant des discours qu'il ne peut entendre. Point de descriptions, point d'éloquence, point de figures, point de poésie. Il n'est pas maintenant question de sentiment ni de goût. Continuez d'être clair, simple & froid ; le tems ne viendra que trop tôt de prendre un autre langage.

Elevé dans l'esprit de nos maximes, accoutumé à tirer tous ses instrumens de lui-même, & à ne recourir jamais à autrui qu'après avoir reconnu son insuffisance, à chaque nouvel objet qu'il voit il l'examine long-tems sans rien dire. Il est pensif & non questionneur. Contentez-vous donc de lui présenter à propos les objets ; puis quand vous verrez sa curiosité suffisamment occupée, faites-

lui quelque queſtion laconique qui le mette ſur la voye de la réſoudre.

Dans cette occaſion après avoir bien contemplé avec lui le ſoleil levant, après lui avoir fait remarquer du même côté les montagnes & les autres objets voiſins, après l'avoir laiſſé cauſer là-deſſus tout à ſon aiſe, gardez quelques momens le ſilence comme un homme qui rêve, & puis vous lui direz; je ſonge qu'hier au ſoir le ſoleil s'eſt couché là, & qu'il s'eſt levé là ce matin. Comment cela ſe peut-il faire? N'ajoutez rien de plus; s'il vous fait des queſtions n'y répondez point; parlez d'autre choſe. Laiſſez-le à lui-même, & ſoyez ſûr qu'il y penſera.

Pour qu'un enfant s'accoutume à être attentif, & qu'il ſoit bien frappé de quelque vérité ſenſible, il faut qu'elle lui donne quelques jours d'inquiétude avant de la découvrir. S'il ne conçoit pas aſſez celle-ci de cette maniere, il y a moyen de la lui rendre plus ſenſible encore, & ce moyen c'eſt de retourner la queſtion. S'il ne ſait pas comment le ſoleil parvient de ſon coucher à ſon lever, il ſait au moins comment il parvient de ſon lever à ſon coucher; ſes yeux ſeuls le lui apprennent. Eclairciſſez donc la premiere queſtion par l'autre: ou votre Eleve eſt abſolument ſtupide, ou l'analogie eſt

trop claire pour lui pouvoir échapper. Voilà sa premiere leçon de Cosmographie.

Comme nous procédons toujours lentement, d'idée sensible en idée sensible, que nous nous familiarisons long-tems avec la même avant de passer à une autre, & qu'enfin nous ne forçons jamais notre Eleve d'être attentif, il y a loin de cette premiere leçon à la connoissance du cours du soleil & de la figure de la terre : mais comme tous les mouvemens apparens des corps célestes tiennent au même principe, & que la premiere observation mene à toutes les autres, il faut moins d'effort, quoiqu'il faille plus de tems, pour arriver d'une révolution diurne au calcul des éclipses, que pour bien comprendre le jour & la nuit.

Puisque le soleil tourne autour du monde il décrit un cercle, & tout cercle doit avoir un centre, nous savons déjà cela. Ce centre ne sauroit se voir, car il est au cœur de la terre, mais on peut sur la surface marquer deux points qui lui correspondent. Une broche passant par les trois points & prolongée jusqu'au Ciel de part & d'autre, sera l'axe du monde & du mouvement journalier du soleil. Un toton rond tournant sur sa pointe représente le Ciel tournant sur

son axe, les deux pointes du toton sont les deux poles; l'enfant sera fort aise d'en connoître un: je le lui montre à la queue de la petite ourse. Voilà de l'amusement pour la nuit; peu-à-peu l'on se familiarise avec les étoiles, & de-là nait le premier goût de connoître les planetes, & d'observer les constellations.

Nous avons vu lever le soleil à la St. Jean; nous l'allons voir aussi lever à Noël ou quelque autre beau jour d'hiver: car on sait que nous ne sommes pas paresseux & que nous nous faisons un jeu de braver le froid. J'ai soin de faire cette seconde observation dans le même lieu où nous avons fait la premiere, & moyennant quelque adresse pour préparer la remarque, l'un ou l'autre ne manquera pas de s'écrier. Oh, oh! voilà qui est plaisant! le soleil ne se leve plus à la même place! Ici sont nos anciens renseignemens, & à présent il s'est levé là, &c. Il y a donc un orient d'été & un orient d'hiver, &c..... Jeune maitre, vous voilà sur la voie. Ces exemples vous doivent suffire pour enseigner très-clairement la sphere, en prenant le monde pour le monde, & le soleil pour le soleil.

En général ne substituez jamais le signe à la chose, que quand il vous est

impossible de la montrer. Car le signe absorbe l'attention de l'enfant, & lui fait oublier la chose représentée.

La sphere armillaire me paroit une machine mal composée, & exécutée dans de mauvaises proportions. Cette confusion de cercles & les bizarres figures qu'on y marque, lui donnent un air de grimoire qui effarouche l'esprit des enfans. La terre est trop petite, les cercles sont trop grands, trop nombreux; quelques-uns, comme les colures, sont parfaitement inutiles; chaque cercle est plus large que la terre; l'épaisseur du carton leur donne un air de solidité qui les fait prendre pour des masses circulaires réellement existantes, & quand vous dites à l'enfant que ces cercles sont imaginaires, il ne sait ce qu'il voit, il n'entend plus rien.

Nous ne savons jamais nous mettre à la place des enfans, nous n'entrons pas dans leurs idées, nous leur prêtons les nôtres, & suivant toujours nos propres raisonnemens, avec des chaines de vérités, nous n'entassons qu'extravagances & qu'erreurs dans leur tête.

On dispute sur le choix de l'analyse ou de la synthese pour étudier les sciences. Il n'est pas toujours besoin de choisir. Quelquefois on peut résoudre &

composer dans les mêmes recherches, & guider l'enfant par la méthode enseignante, lorsqu'il croit ne faire qu'analyser. Alors en employant en même tems l'une & l'autre, elles se serviroient mutuellement de preuves. Partant à la fois des deux points opposés, sans penser faire la même route, il seroit tout surpris de se rencontrer, & cette surprise ne pourroit qu'être fort agréable. Je voudrois, par exemple, prendre la géographie par ses deux termes, & joindre à l'étude des révolutions du globe la mesure de ses parties, à commencer du lieu qu'on habite. Tandis que l'enfant étudie la sphere & se transporte ainsi dans les Cieux, ramenez-le à la division de la terre & montrez-lui d'abord son propre séjour.

Ses deux premiers points de géographie seront la ville où il demeure & la maison de campagne de son pere; ensuite les lieux intermédiaires, ensuite les rivieres du voisinage, enfin l'aspect du soleil & la maniere de s'orienter. C'est ici le point de réunion. Qu'il fasse lui-même la carte de tout cela; carte très-simple & d'abord formée de deux seuls objets auxquels il ajoute peu-à-peu les autres, à mesure qu'il sait, ou qu'il estime leur distance & leur position.

Vous voyez déjà quel avantage nous lui avons procuré d'avance, en lui mettant un compas dans les yeux.

Malgré cela, sans doute, il faudra le guider un peu, mais très-peu, sans qu'il y paroisse. S'il se trompe, laissez-le faire, ne corrigez point ses erreurs. Attendez en silence qu'il soit en état de les voir & de les corriger lui-même, ou tout au plus, dans une occasion favorable, amenez quelque opération qui les lui fasse sentir. S'il ne se trompoit jamais, il n'apprendroit pas si bien. Au reste, il ne s'agit pas qu'il sache exactement la topographie du pays, mais le moyen de s'en instruire; peu importe qu'il ait des cartes dans la tête pourvu qu'il conçoive bien ce qu'elles représentent & qu'il ait une idée nette de l'art qui sert à les dresser. Voyez déjà la différence qu'il y a du savoir de vos Eleves à l'ignorance du mien! Ils savent les cartes, & lui les fait. Voici de nouveaux ornemens pour sa chambre.

Souvenez-vous toujours que l'esprit de mon institution n'est pas d'enseigner à l'enfant beaucoup de choses, mais de ne laisser jamais entrer dans son cerveau que des idées justes & claires. Quand il ne sauroit rien, peu m'importe, pourvu qu'il ne se trompe pas; & je ne mets

des vérités dans sa tête que pour le garantir des erreurs qu'il apprendroit à leur place. La raison, le jugement viennent lentement, les préjugés accourent en foule, c'est d'eux qu'il le faut préserver. Mais si vous regardez la science en elle-même vous entrez dans une mer sans fond, sans rives, toute pleine d'écueils; vous ne vous en tirerez jamais. Quand je vois un homme épris de l'amour des connoissances, se laisser séduire à leur charme, & courir de l'une à l'autre sans savoir s'arrêter, je crois voir un enfant sur le rivage amassant des coquilles, & commençant par s'en charger; puis, tenté par celles qu'il voit encore, en rejetter, en reprendre, jusqu'à ce qu'accablé de leur multitude & ne sachant plus que choisir, il finisse par tout jetter, & retourne à vuide.

Durant le premier âge le tems étoit long; nous ne cherchions qu'à le perdre, de peur de le mal employer. Ici c'est tout le contraire, & nous n'en avons pas assez pour faire tout ce qui seroit utile. Songez que les passions approchent, & que sitôt qu'elles frapperont à la porte, votre Eleve n'aura plus d'attention que pour elles. L'âge paisible d'intelligence est si court, il passe si rapidement, il a tant d'autres usages

néceſſaires, que c'eſt une folie de vouloir qu'il ſuffiſe à rendre un enfant ſavant. Il ne s'agit point de lui enſeigner les ſciences, mais de lui donner du goût pour les aimer, & des méthodes pour les apprendre, quand ce goût ſera mieux développé. C'eſt là très-certainement un principe fondamental de toute bonne éducation.

Voici le tems auſſi de l'accoutumer peu-à-peu à donner une attention ſuivie au même objet; mais ce n'eſt jamais la contrainte, c'eſt toujours le plaiſir ou le deſir qui doit produire cette attention; il faut avoir grand ſoin qu'elle ne l'accable point & n'aille pas juſqu'à l'ennui. Tenez donc toujours l'œil au guet, &, quoi qu'il arrive, quittez tout avant qu'il s'ennuie; car il n'importe jamais autant qu'il apprenne, qu'il importe qu'il ne faſſe rien malgré lui.

S'il vous queſtionne lui-même, répondez autant qu'il faut pour nourrir ſa curioſité, non pour la raſſaſier: ſur-tout quand vous voyez qu'au lieu de queſtionner pour s'inſtruire, il ſe met à battre la campagne & à vous accabler de ſottes queſtions, arrêtez-vous à l'inſtant; ſûr qu'alors il ne ſe ſoucie plus de la choſe, mais ſeulement de vous aſſervir à ſes interrogations. Il faut avoir moins

d'égard aux mots qu'il prononce, qu'au motif qui le fait parler. Cet avertiſſement, juſqu'ici moins néceſſaire, devient de la derniere importance auſſi-tôt que l'enfant commence à raiſonner.

Il y a une chaîne des vérités générales, par laquelle toutes les ſciences tiennent à des principes communs & ſe développent ſucceſſivement. Cette chaîne eſt la méthode des Philoſophes; ce n'eſt point de celle-là qu'il s'agit ici. Il y en a une toute différente par laquelle chaque objet particulier en attire un autre, & montre toujours celui qui le ſuit. Cet ordre qui nourrit par une curioſité continuelle l'attention qu'ils exigent tous, eſt celui que ſuivent la plupart des hommes, & ſur-tout celui qu'il faut aux enfans. En nous orientant pour lever nos cartes, il a fallu tracer des méridiennes. Deux points d'interſection entre les ombres égales du matin & du ſoir, donnent une méridienne excellente pour un Aſtronome de treize ans. Mais ces méridiennes s'effaçent; il faut du tems pour les tracer; elles aſſujettiſſent à travailler toujours dans le même lieu; tant de ſoins, tant de gêne l'ennuyeroient à la fin. Nous l'avons prévu; nous y pourvoyons d'avance.

Me voici de nouveau dans mes longs

& minucieux détails. Lecteurs, j'entends vos murmures & je les brave : je ne veux point sacrifier à votre impatience la partie la plus utile de ce livre. Prenez votre parti sur mes longueurs ; car pour moi j'ai pris le mien sur vos plaintes.

Depuis long-tems nous nous étions apperçus mon Eleve & moi, que l'ambre, le verre, la cire, divers corps frottés attiroient les pailles, & que d'autres ne les attiroient pas. Par hazard nous en trouvons un qui a une vertu plus singuliere encore : c'est d'attirer à quelque distance, & sans être frotté, la limaille & d'autres brins de fer. Combien de tems cette qualité nous amuse sans que nous puissions y rien voir de plus ? Enfin, nous trouvons qu'elle se communique au fer même aimanté dans un certain sens. Un jour nous allons à la foire (*) ; un Joueur de gobelets attire

(*) Je n'ai pu m'empêcher de rire en lisant une fine critique de M. de Formey sur ce petit conte. *Ce Joueur de gobelets*, dit-il, *qui se pique d'émulation contre un enfant & sermone gravement son instituteur, est un individu du monde des Emiles.* Le spirituel M. de Formey n'a pu supposer que cette petite scene étoit arrangée, & que le bâteleur étoit instruit du rôle qu'il avoit à faire ; car c'est en effet ce que je n'ai point dit. Mais combien de fois, en revanche, ai-je déclaré que je n'écrivois point pour les gens à qui il faloit tout dire ?

avec un morceau de pain un canard de cire flottant sur un bassin d'eau. Fort surpris, nous ne disons pourtant pas, c'est un Sorcier, car nous ne savons ce que c'est qu'un Sorcier. Sans cesse frappés d'effets dont nous ignorons les causes, nous ne nous pressons de juger de rien, & nous restons en repos dans notre ignorance, jusqu'à ce que nous trouvions l'occasion d'en sortir.

De retour au logis, à force de parler du canard de la foire, nous allons nous mettre en tête de l'imiter : nous prenons une bonne aiguille bien aimantée, nous l'entourons de cire blanche, que nous façonnons de notre mieux en forme de canard, de sorte que l'aiguille traverse le corps & que la tête fasse le bec. Nous posons sur l'eau le canard, nous approchons du bec un anneau de clef, & nous voyons avec une joie facile à comprendre que notre canard suit la clef, précisément comme celui de la foire suivoit le morceau de pain. Observer dans quelle direction le canard s'arrête sur l'eau quand on l'y laisse en repos, c'est ce que nous pourrons faire une autre fois. Quand à présent tout occupés de notre objet, nous n'en voulons pas davantage.

Dès le même soir nous retournons à la

la foire avec du pain préparé dans nos poches, & ſitôt que le Joueur de gobelets à fait ſon tour, mon petit docteur, qui ſe contenoit à peine, lui dit que ce tour n'eſt pas difficile, & que lui-même en fera bien autant: il eſt pris au mot. A l'inſtant il tire de ſa poche le pain où eſt caché le morceau de fer: en approchant de la table le cœur lui bat; il préſente le pain preſque en tremblant; le canard vient & le ſuit; l'enfant s'écrie & treſſaillit d'aiſe. Aux battemens de mains, aux acclamations de l'aſſemblée la tête lui tourne, il eſt hors de lui. Le Bateleur interdit, vient pourtant l'embraſſer, le féliciter, & le prie de l'honorer encore le lendemain de ſa préſence, ajoutant qu'il aura ſoin d'aſſembler plus de monde encore pour applaudir à ſon habileté. Mon petit naturaliſte enorgueilli veut babiller; mais ſur-le-champ je lui ferme la bouche & l'emmene comblé d'éloges.

L'enfant juſqu'au lendemain compte les minutes avec une riſible inquiétude. Il invite tout ce qu'il rencontre, il voudroit que tout le genre humain fût témoin de ſa gloire: il attend l'heure avec peine, il la devance: on vole au rendez-vous; la ſalle eſt déjà pleine. En entrant ſon

jeune cœur s'épanouit. D'autres jeux doivent précéder; le Joueur de gobelets se surpasse, & fait des choses surprenantes. L'enfant ne voit rien de tout cela: il s'agite, il sue, il respire à peine: il passe son tems à manier dans sa poche son morceau de pain d'une main tremblante d'impatience. Enfin son tour vient; le maître l'annonce au public avec pompe. Il s'approche un peu honteux, il tire son pain .... nouvelle vicissitude des choses humaines! le canard, si privé la veille, est devenu sauvage aujourd'hui; au lieu de présenter le bec, il tourne la queue & s'enfuit; il évite le pain & la main qui le présente, avec autant de soin qu'il les suivoit auparavant. Après mille essais inutiles & toujours hués, l'enfant se plaint, dit qu'on le trompe, que c'est un autre canard qu'on a substitué au premier, & défie le Joueur de gobelets d'attirer celui-ci.

Le Joueur de gobelets sans répondre prend un morceau de pain, le présente au canard: à l'instant le canard suit le pain & vient à la main qui le retire: l'enfant prend le même morceau de pain, mais loin de réussir mieux qu'auparavant, il voit le

canard ſe moquer de lui & faire des pirouettes tout autour du baſſin; il s'éloigne enfin tout confus & n'oſe plus s'expoſer aux huées.

Alors le Joueur de gobelets prend le morceau de pain que l'enfant avoit apporté & s'en ſert avec autant de ſuccès que du ſien; il en tire le fer devant tout le monde; autre riſée à nos dépens; puis de ce pain, ainſi vuidé, il attire le canard comme auparavant. Il fait la même choſe avec un autre morceau coupé devant tout le monde par une main tierce; il en fait autant avec ſon gant, avec le bout de ſon doigt. Enfin il s'éloigne au milieu de la chambre, & d'un ton d'emphaſe propre à ces gens là, déclarant que ſon canard n'obéira pas moins à ſa voix qu'à ſon geſte, il lui parle & le canard obéit; il lui dit d'aller à droite & il va à droite, de revenir & il revient, de tourner & il tourne; le mouvement eſt auſſi prompt que l'ordre. Les applaudiſſemens redoublés ſont autant d'affronts pour nous; nous nous évadons ſans être apperçus & nous nous renfermons dans notre chambre ſans aller raconter nos ſuccès à tout le monde, comme nous l'avions projetté.

Le lendemain matin l'on frappe à notre porte, j'ouvre; c'eſt l'homme aux gobelets. Il ſe plaint modeſtement de notre conduite; que nous avoit-il fait pour nous engager à vouloir décréditer ſes jeux & lui ôter ſon gagne-pain? Qu'y a-t-il donc de ſi merveilleux dans l'art d'attirer un canard de cire, pour acheter cet honneur aux dépens de la ſubſiſtance d'un honnête homme? Ma foi, Meſſieurs, ſi j'avois quelque autre talent pour vivre, je ne me glorifierois gueres de celui-ci. Vous deviez croire qu'un homme qui a paſſé ſa vie à s'exercer à cette chétive induſtrie, en ſait là-deſſus plus que vous qui ne vous en occupez que quelques momens. Si je ne vous ai pas d'abord montré mes coups de maître, c'eſt qu'il ne faut pas ſe preſſer d'étaler étourdiment ce qu'on ſait; j'ai toujours ſoin de conſerver mes meilleurs tours pour l'occaſion, & après celui-ci j'en ai d'autres encore pour arrêter de jeunes indiſcrets. Au reſte, Meſſieurs, je viens de bon cœur vous apprendre ce ſecret qui vous a tant embarraſſés, vous priant de n'en pas abuſer pour me nuire, & d'être plus retenus une autre fois.

Alors il nous montre ſa machine,

& nous voyons avec la derniere surprise qu'elle ne consiste qu'en un aimant fort & bien armé, qu'un enfant caché sous la table faisoit mouvoir sans qu'on s'en apperçût.

L'homme replie sa machine, & après lui avoir fait nos remercimens & nos excuses, nous voulons lui faire un présent; il le refuse. „ Non, Messieurs, je n'ai pas assez à me louer „ de vous pour accepter vos dons; „ je vous laisse obligés à moi malgré „ vous; c'est ma seule vengeance. Apprenez qu'il y a de la générosité „ dans tous les états; je fais payer „ mes tours & non mes leçons. "

En sortant, il m'adresse à moi nommément & tout haut une réprimande. J'excuse volontiers, me dit-il, cet enfant; il n'a péché que par ignorance. Mais vous, Monsieur, qui deviez connoître sa faute, pourquoi la lui avoir laissé faire? Puisque vous vivez ensemble, comme le plus âgé vous lui devez vos soins, vos conseils: votre expérience est l'autorité qui doit le conduire. En se reprochant, étant grand, les torts de sa jeunesse, il vous reprochera sans doute ceux dont vous ne l'aurez pas averti (*).

(*) Ai-je dû supposer quelque lecteur assez

Il part & nous laisse tous deux très-confus. Je me blâme de ma molle facilité; je promets à l'enfant de la sacrifier une autre fois à son intérêt, & de l'avertir de ses fautes avant qu'il en fasse; car le tems approche où nos rapports vont changer, & où la sévérité du maître doit succéder à la complaisance du camarade: ce changement doit s'amener par degrés; il faut tout prévoir, & tout prévoir de fort loin.

Le lendemain nous retournons à la foire pour revoir le tour dont nous avons appris le secret. Nous abordons avec un profond respect notre Bateleur-Socrate; à peine osons-nous lever les yeux sur lui: il nous comble d'honnêtetés, & nous place avec une distinction qui nous humilie encore. Il fait ses tours comme à l'ordinaire; mais il s'amuse & se complait longtems à celui du canard, en nous re-

stupide, pour ne pas sentir. dans cette réprimande un discours dicté mot-à-mot par le Gouverneur pour aller à ses vues? A-t-on dû me supposer assez stupide moi-même pour donner naturellement ce langage à un bateleur. Je croyois avoir fait preuve, au moins, du talent assez médiocre de faire parler les gens dans l'esprit de leur état. Voyez encore la fin de l'alinea suivant. N'étoit-ce pas tout dire pour tout autre que M. de Formey?

gardant souvent d'un air assez fier. Nous savons tout & nous ne soufflons pas. Si mon Eleve osoit seulement ouvrir la bouche, ce seroit un enfant à écraser.

Tout le détail de cet exemple importe plus qu'il ne semble. Que de leçons dans une seule! Que de suites mortifiantes attire le premier mouvement de vanité! Jeune maître, épiez ce premier mouvement avec soin. Si vous savez en faire sortir ainsi l'humiliation, les disgraces, (*) soyez sûr qu'il n'en reviendra de long-tems un second. Que d'apprêts, direz-vous! j'en conviens; & le tout pour nous faire une bousole qui nous tienne lieu de méridienne.

Ayant appris que l'aimant agit à travers les autres corps, nous n'avons rien de plus pressé que de faire une machine semblable à celle que nous avons vue. Une table évuidée,

(*) Cette humiliation, ces disgraces, sont donc de ma façon & non pas de celle du bateleur. Puisque M. Formey vouloit de mon vivant s'emparer de mon livre, & le faire imprimer sans autre façon que d'en ôter mon nom pour y mettre le sien: il devoit du moins prendre la peine, je ne dis pas de le composer, mais de le lire.

un baſſin très-plat ajuſté ſur cette table, & rempli de quelques lignes d'eau, un canard fait avec un peu plus de ſoin, &c. Souvent attentifs autour du baſſin, nous remarquons enfin que le canard en repos affecte toujours à-peu-près la même direction. Nous ſuivons cette expérience, nous examinons cette direction, nous trouvons qu'elle eſt du midi au nord; il n'en faut pas davantage, notre bouſſole eſt trouvée, ou autant vaut; nous voilà dans la phyſique.

Il y a divers climats ſur la terre, & diverſes températures à ces climats. Les ſaiſons varient plus ſenſiblement à meſure qu'on approche du pole; tous les corps ſe reſſerrent au froid & ſe dilatent à la chaleur; cet effet eſt plus meſurable dans les liqueurs, & plus ſenſible dans les liqueurs ſpiritueuſes: de-là le thermometre. Le vent frappe le viſage; l'air eſt donc un corps, un fluide, on le ſent, quoiqu'on n'ait aucun moyen de le voir. Renverſez un verre dans l'eau, l'eau ne le remplira pas, à moins que vous ne laiſſiez à l'air une iſſue; l'air eſt donc capable de réſiſtance: enfoncez le verre davantage, l'eau gagnera dans l'eſpace d'air, ſans pouvoir rem-

plir tout-à-fait cet espace; l'air est donc capable de compression jusqu'à certain point. Un ballon rempli d'air comprimé, bondit mieux que rempli de toute autre matiere; l'air est donc un corps élastique. Etant étendu dans le bain, soulevez horizontalement le bras hors de l'eau vous le sentirez chargé d'un poids terrible, l'air est donc un corps pesant. En mettant l'air en équilibre avec d'autres fluides, on peut mesurer son poids: de-là le barometre, le syphon, la canne à vent, la machine pneumatique. Toutes les loix de la statique & de l'hydrostatique se trouvent par des expériences tout aussi grossieres. Je ne veux pas qu'on entre pour rien de tout cela dans un cabinet de physique expérimentale. Tout cet appareil d'instrumens & de machines me déplait. L'air scientifique tue la science. Ou toutes ces machines effrayent un enfant, ou leurs figures partagent & dérobent l'attention qu'il devroit à leurs effets.

Je veux que nous faſſions nous-mêmes toutes nos machines, & je ne veux pas commencer par faire l'instrument avant l'expérience; mais je veux qu'après avoir entrevu l'expé-

rience, comme par hazard, nous inventions peu-à-peu l'inſtrument qui doit la vérifier. J'aime mieux que nos inſtrumens ne ſoient point ſi parfaits & ſi juſtes; & que nous ayons des idées plus nettes de ce qu'ils doivent être, & des opérations qui doivent en réſulter. Pour ma premiere leçon de ſtatique, au lieu d'aller chercher des balances, je mets un bâton en travers ſur le dos d'une chaiſe, je meſure la longueur des deux parties du bâton en équilibre, j'ajoute, de part & d'autre, des poids tantôt égaux, tantôt inégaux; & le tirant ou le pouſſant autant qu'il eſt néceſſaire, je trouve enfin que l'équilibre réſulte d'une proportion réciproque entre la quantité des poids & la longueur des léviers. Voilà déja mon petit phyſicien capable de rectifier des balances avant que d'en avoir vu.

Sans contredit, on prend des notions bien plus claires & bien plus ſûres des choſes qu'on apprend ainſi de ſoi-même, que de celles qu'on tient des enſeignemens d'autrui; & outre qu'on n'accoutume point ſa raiſon à ſe ſoumettre ſervilement à l'autorité, l'on ſe rend plus ingénieux à trouver des rapports, à lier des idées, à in-

venter des instrumens, que quand, adoptant tout cela tel qu'on nous le donne, nous laissons affaisser notre esprit dans la nonchalance, comme le corps d'un homme, qui, toujours habillé, chaussé, servi par ses gens, & traîné par ses chevaux, perd à la fin la force & l'usage de ses membres. Boileau se vantoit d'avoir appris à Racine à rimer difficilement : parmi tant d'admirables méthodes pour abréger l'étude des sciences, nous aurions grand besoin que quelqu'un nous en donnât une pour les apprendre avec effort.

L'avantage le plus sensible de ces lentes & laborieuses recherches, est de maintenir, au milieu des études spéculatives, le corps dans son activité, les membres dans leur souplesse, & de former sans cesse les mains au travail & aux usages utiles à l'homme. Tant d'instrumens inventés pour nous guider dans nos expériences & suppléer à la justesse des sens, en font négliger l'exercice. Le graphometre dispense d'estimer la grandeur des angles ; l'œil qui mesuroit avec précision les distances, s'en fie à la chaine qui les mesure pour lui ; la romaine m'exempte de juger à la main le poids

que je connois par elle. Plus nos outils ſont ingénieux, plus nos organes deviennent groſſiers & mal-adroits : à force de raſſembler des machines autour de nous, nous n'en trouvons plus en nous-mêmes.

Mais quand nous mettons à fabriquer ces machines l'adreſſe qui nous en tenoit lieu, quand nous employons à les faire la ſagacité qu'il faloit pour nous en paſſer, nous gagnons ſans rien perdre, nous ajoutons l'art à la Nature, & nous devenons plus ingénieux ſans devenir moins adroits. Au lieu de coller un enfant ſur des livres, ſi je l'occupe dans un attelier, ſes mains travaillent au profit de ſon eſprit, il devient philoſophe & croit n'être qu'un ouvrier. Enfin cet exercice a d'autres uſages dont je parlerai ci-après, & l'on verra comment des jeux de la philoſophie on peut s'élever aux véritables fonctions de l'homme.

J'ai déjà dit que les connoiſſances purement ſpéculatives ne convenoient gueres aux enfans, même approchans de l'adoleſcence ; mais ſans les faire entrer bien avant dans la phyſique ſyſtématique, faites pourtant que toutes leurs expériences ſe lient l'une à l'autre par quelque ſorte de déduction ;

afin qu'à l'aide de cette chaîne ils puiſſent les placer par ordre dans leur eſprit, & ſe les rappeller au beſoin; car il eſt bien difficile que des faits, & même des raiſonnemens iſolés, tiennent long-tems dans la mémoire, quand on manque de priſe pour les y ramener.

Dans la recherche des loix de la Nature, commencez toujours par les phénomenes les plus communs & les plus ſenſibles; & accoutumez votre Eleve à ne pas prendre ces phénomenes pour des raiſons, mais pour des faits. Je prends une pierre, je feins de la poſer en l'air; j'ouvre la main, la pierre tombe. Je regarde Emile attentif à ce que je fais, & je lui dis: pourquoi cette pierre eſt-elle tombée?

Quel enfant reſtera court à cette queſtion? Aucun, pas même Emile, ſi je n'ai pris grand ſoin de le préparer à n'y ſavoir pas répondre. Tous diront que la pierre tombe parce qu'elle eſt peſante; & qu'eſt-ce qui eſt peſant? c'eſt ce qui tombe. La pierre tombe donc parce qu'elle tombe? Ici mon petit philoſophe eſt arrêté tout de bon. Voilà ſa premiere leçon de phyſique ſyſtématique, &, ſoit qu'elle lui pro-

fite ou non dans ce genre, ce ſera toujours une leçon de bon ſens.

A meſure que l'enfant avance en intelligence, d'autres conſidérations importantes nous obligent à plus de choix dans ſes occupations. Sitôt qu'il parvient à ſe connoître aſſez lui-même pour concevoir en quoi conſiſte ſon bien-être, ſitôt qu'il peut ſaiſir des rapports aſſez étendus pour juger de ce qui lui convient & de ce qui ne lui convient pas, dès-lors il eſt en état de ſentir toute la différence du travail à l'amuſement, & de ne regarder celui-ci que comme le délaſſement de l'autre. Alors des objets d'utilité réelle peuvent entrer dans ſes études, & l'engager à y donner une application plus conſtante qu'il n'en donnoit à de ſimples amuſemens. La loi de la néceſſité toujours renaiſſante, apprend de bonne heure à l'homme à faire ce qui ne lui plait pas, pour prévenir un mal qui lui déplairoit davantage. Tel eſt l'uſage de la prévoyance; & de cette prévoyance bien ou mal réglée, naît toute la ſageſſe ou toute la miſere humaine.

Tout homme veut être heureux; mais pour parvenir à l'être, il faudroit commencer par ſavoir ce que c'eſt que

bonheur. Le bonheur de l'homme naturel eſt auſſi ſimple que ſa vie; il conſiſte à ne pas ſouffrir : la ſanté, la liberté, le néceſſaire le conſtituent. Le bonheur de l'homme moral eſt autre choſe; mais ce n'eſt pas de celui-là qu'il eſt ici queſtion. Je ne ſaurois trop répéter qu'il n'y a que des objets purement phyſiques qui puiſſent intéreſſer les enfans, ſur-tout ceux dont on n'a pas éveillé la vanité, & qu'on n'a point corrompus d'avance par le poiſon de l'opinion.

Lorſqu'avant de ſentir leurs beſoins ils les prévoyent, leur intelligence eſt déjà fort avancée, ils commencent à connoître le prix du tems. Il importe alors de les accoutumer à en diriger l'emploi ſur des objets utiles, mais d'une utilité ſenſible à leur âge & à la portée de leurs lumieres. Tout ce qui tient à l'ordre moral & à l'uſage de la ſociété ne doit point ſitôt leur être préſenté, parce qu'ils ne ſont pas en état de l'entendre. C'eſt une ineptie d'exiger d'eux qu'ils s'appliquent à des choſes qu'on leur dit vaguement être pour leur bien, ſans qu'ils ſachent quel eſt ce bien, & dont on les aſſure qu'ils tireront du profit étant grands, ſans qu'ils prennent maintenant aucun

intérêt à ce prétendu profit, qu'ils ne sauroient comprendre.

Que l'enfant ne fasse rien sur parole; rien n'est bien pour lui, que ce qu'il sent être tel. En le jettant toujours en avant de ses lumieres, vous croyez user de prévoyance & vous en manquez. Pour l'armer de quelques vains instrumens dont il ne fera peut-être jamais d'usage, vous lui ôtez l'instrument le plus universel de l'homme, qui est le bon sens; vous l'accoutumez à se laisser toujours conduire, à n'être jamais qu'une machine entre les mains d'autrui. Vous voulez qu'il soit docile étant petit; c'est vouloir qu'il soit crédule & dupe étant grand. Vous lui dites sans cesse: *tout ce que je vous demande est pour votre avantage; mais vous n'êtes pas en état de le connoître. Que m'importe à moi, que vous fassiez ou non ce que j'exige? C'est pour vous seul que vous travaillez.* Avec tous ces beaux discours que vous lui tenez maintenant pour le rendre sage, vous préparez le succès de ceux que lui tiendra quelque jour un visionnaire, un souffleur, un charlatan, un fourbe ou un fou de toute espece, pour le prendre à son piége, ou pour lui faire adopter sa folie.

Il importe qu'un homme ſache bien des choſes dont un enfant ne ſauroit comprendre l'utilité ; mais faut-il, & ſe peut-il qu'un enfant apprenne tout ce qu'il importe à un homme de ſavoir ? Tâchez d'apprendre à l'enfant tout ce qui eſt utile à ſon âge, & vous verrez que tout ſon tems ſera plus que rempli. Pourquoi voulez-vous, au préjudice des études qui lui conviennent aujourd'hui, l'appliquer à celles d'un âge auquel il eſt ſi peu ſûr qu'il parvienne ? Mais, direz-vous, ſera-t-il tems d'apprendre ce qu'on doit ſavoir quand le moment ſera venu d'en faire uſage ? Je l'ignore ; mais ce que je ſais, c'eſt qu'il eſt impoſſible de l'apprendre plutôt ; car nos vrais maîtres ſont l'expérience & le ſentiment, & jamais l'homme ne ſent bien ce qui convient à l'homme que dans les rapports où il s'eſt trouvé. Un enfant ſait qu'il eſt fait pour devenir homme ; toutes les idées qu'il peut avoir de l'état d'homme, ſont des occaſions d'inſtruction pour lui ; mais ſur les idées de cet état qui ne ſont pas à ſa portée, il doit reſter dans une ignorance abſolue. Tout mon livre n'eſt qu'une preuve continuelle de ce principe d'éducation.

Sitôt que nous sommes parvenus à donner à notre Eleve une idée du mot *utile*, nous avons une grande prise de plus pour le gouverner; car ce mot le frappe beaucoup, attendu qu'il n'a pour lui qu'un sens relatif à son âge, & qu'il en voit clairement le rapport à son bien-être actuel. Vos enfans ne sont point frappés de ce mot, parce que vous n'avez pas eu soin de leur en donner une idée qui soit à leur portée, & que d'autres se chargeant toujours de pourvoir à ce qui leur est utile, ils n'ont jamais besoin d'y songer eux-mêmes & ne savent ce que c'est qu'utilité.

A quoi cela est-il bon? Voilà désormais le mot sacré, le mot déterminant entre lui & moi dans toutes les actions de notre vie: voilà la question qui de ma part suit infailliblement toutes ses questions, & qui sert de frein à ces multitudes d'interrogations sottes & fastidieuses, dont les enfans fatiguent sans relâche & sans fruit tous ceux qui les environnent, plus pour exercer sur eux quelque espece d'empire que pour en tirer quelque profit. Celui à qui, pour sa plus importante leçon, l'on apprend à ne vouloir rien savoir que d'utile, inter-

roge comme Socrate ; il ne fait pas une queſtion ſans s'en rendre à lui-même la raiſon qu'il fait qu'on lui en va demander avant que de la réſourdre.

Voyez quel puiſſant inſtrument je vous mets entre les mains pour agir ſur votre Eleve. Ne ſachant les raiſons de rien, le voilà preſque réduit au ſilence quand il vous plait ; & vous, au contraire, quel avantage vos connoiſſances & votre expérience ne vous donnent-elles point pour lui montrer l'utilité de tout ce que vous lui propoſez ? Car, ne vous y trompez pas, lui faire cette queſtion, c'eſt lui apprendre à vous la faire à ſon tour, & vous devez compter ſur tout ce que vous lui propoſerez dans la ſuite, qu'à votre exemple il ne manquera pas de dire ; *à quoi cela eſt-il bon ?*

C'eſt ici peut-être le piége le plus difficile à éviter pour un gouverneur. Si ſur la queſtion de l'enfant, ne cherchant qu'à vous tirer d'affaire, vous lui donnez une ſeule raiſon qu'il ne ſoit pas en état d'entendre, voyant que vous raiſonnez ſur vos idées & non ſur les ſiennes, il croira ce que vous lui dites bon pour votre âge & non pour le ſien ; il ne ſe fiera plus à

vous, & tout eſt perdu : mais où eſt le maître qui veuille bien reſter court, & convenir de ſes torts avec ſon Eleve ? Tous ſe font une loi de ne pas convenir même de ceux qu'ils ont, & moi je m'en ferois une de convenir même de ceux que je n'aurois pas, quand je ne pourrois mettre mes raiſons à ſa portée : ainſi ma conduite, toujours nette dans ſon eſprit, ne lui ſeroit jamais ſuſpecte, & je me conſerverois plus de crédit en me ſuppoſant des fautes, qu'ils ne font en cachant les leurs.

Premierement, ſongez bien que c'eſt rarement à vous de lui propoſer ce qu'il doit apprendre ; c'eſt à lui de le deſirer, de le chercher, de le trouver ; à vous de le mettre à ſa portée, de faire naître adroitement ce deſir, & de lui fournir les moyens de le ſatisfaire. Il ſuit de-là que vos queſtions doivent être peu fréquentes, mais bien choiſies, & que, comme il en aura beaucoup plus à vous faire que vous à lui, vous ſerez toujours moins à découvert & plus ſouvent dans le cas de lui dire ; *en quoi ce que vous me demandez eſt-il utile à ſavoir ?*

De plus, comme il importe peu qu'il apprenne ceci ou cela, pourvu

qu'il conçoive bien ce qu'il apprend, & l'uſage de ce qu'il apprend, ſitôt que vous n'avez pas à lui donner ſur ce que vous lui dites un éclairciſſement qui ſoit bon pour lui, ne lui en donnez point du tout. Dites-lui ſans ſcrupule : je n'ai pas de bonne réponſe à vous faire ; j'avois tort, laiſſons cela. Si votre inſtruction étoit réellement déplacée, il n'y a pas de mal à l'abandonner tout-à-fait ; ſi elle ne l'étoit pas, avec un peu de ſoin vous trouverez bientôt l'occaſion de lui en rendre l'utilité ſenſible.

Je n'aime point les explications en diſcours ; les jeunes gens y font peu d'attention & ne les retiennent gueres. Les choſes, les choſes ! Je ne répeterai jamais aſſez que nous donnons trop de pouvoir aux mots : avec notre éducation babillarde, nous ne faiſons que des babillards.

Suppoſons que, tandis que j'étudie avec mon Eleve le cours du ſoleil & la maniere de s'orienter, tout-à-coup il m'interrompe pour me demander à quoi ſert tout cela. Quel beau diſcours je vais lui faire ! De combien de choſes je ſaiſis l'occaſion de l'inſtruire en répondant à ſa queſtion, ſur-tout ſi nous avons des témoins de notre en-

tretien (1)! Je lui parlerai de l'utilité des voyages, des avantages du commerce, des productions particulieres à chaque climat, des mœurs des différens peuples, de l'uſage du calendrier, de la ſupputation du retour des ſaiſons pour l'agriculture, de l'art de la navigation, de la maniere de ſe conduire ſur mer & de ſuivre exactement ſa route ſans ſavoir où l'on eſt. La politique, l'hiſtoire naturelle, l'aſtronomie, la morale même & le droit des gens, entreront dans mon explication de maniere à donner à mon Eleve une grande idée de toutes ces ſciences, & un grand deſir de les apprendre. Quand j'aurai tout dit, j'aurai fait l'étalage d'un vrai pédant, auquel il n'aura pas compris une ſeule idée. Il auroit grande envie de me demander comme auparavant à quoi ſert de s'orienter; mais il n'oſe, de peur que je ne me fâche. Il trouve mieux ſon compte à feindre d'entendre ce qu'on l'a forcé d'écouter. Ainſi ſe pratiquent les belles éducations.

(1) J'ai ſouvent remarqué que dans les doctes inſtructions qu'on donne aux enfans, on ſonge moins à ſe faire écouter d'eux que des grandes perſonnes qui ſont préſentes. Je ſuis très-ſûr de ce que je dis là, car j'en ai fait l'obſervation ſur moi-même.

Mais notre Emile plus ruſtiquement élevé, & à qui nous donnons avec tant de peine une conception dure, n'écoutera rien de tout cela. Du premier mot qu'il n'entendra pas, il va s'enfuir, il va folâtrer par la chambre & me laiſſer perorer tout ſeul. Cherchons une ſolution plus groſſiere; mon appareil ſcientifique ne vaut rien pour lui.

Nous obſervions la poſition de la forêt au nord de Montmorenci, quand il m'a interrompu par ſon importune queſtion, *à quoi ſert cela?* Vous avez raiſon, lui dis-je, il y faut penſer à loiſir, & ſi nous trouvons que ce travail n'eſt bon à rien, nous ne le reprendrons plus, car nous ne manquons pas d'amuſemens utiles. On s'occupe d'autre choſe, & il n'eſt plus queſtion de géographie du reſte de la journée.

Le lendemain matin je lui propoſe un tour de promenade avant le déjeûner : il ne demande pas mieux; pour courir les enfans ſont toujours prêts, & celui-ci a de bonnes jambes. Nous montons dans la forêt, nous parcourons les champeaux, nous nous égarons, nous ne ſavons plus où nous ſommes, & quand il s'agit de revenir,

nous ne pouvons plus retrouver notre chemin. Le tems se passe, la chaleur vient : nous avons faim, nous nous pressons, nous errons vainement de côté & d'autre, nous ne trouvons par-tout que des bois, des carrieres, des plaines, nul renseignement pour nous reconnoître. Bien échauffés, bien recrus, bien affamés, nous ne faisons avec nos courses que nous égarer davantage. Nous nous asseyons enfin pour nous reposer, pour délibérer. Emile, que je suppose élevé comme un autre enfant, ne délibere point, il pleure; il ne sait pas que nous sommes à la porte de Montmorenci, & qu'un simple taillis nous le cache; mais ce taillis est une forêt pour lui, un homme de sa stature est enterré dans des buissons.

Après quelques momens de silence, je lui dis d'un air inquiet; mon cher Emile, comment ferons-nous pour sortir d'ici?

Emile, en nage,
& pleurant à chaudes larmes.

Je n'en sais rien : je suis las; j'ai faim; j'ai soif; je n'en puis plus.

Jean-

Jean-Jaques.

Me croyez-vous en meilleur état que vous, & penſez-vous que je me fiſſe faute de pleurer ſi je pouvois déjeûner de mes larmes? Il ne s'agit pas de pleurer, il s'agit de ſe reconnoître. Voyons votre montre; quelle heure eſt-il?

Emile.

Il eſt midi, & je ſuis à jeûn.

Jean-Jaques.

Cela eſt vrai; il eſt midi, & je ſuis à jeûn.

Emile.

Oh! que vous devez avoir faim!

Jean-Jaques.

Le malheur eſt que mon dîné ne viendra pas me chercher ici. Il eſt midi, c'eſt juſtement l'heure où nous obſervions hier, de Montmorenci, la poſition de la forêt; ſi nous pouvions de même obſerver de la forêt la poſition de Montmorenci?....

Emile.

Oui; mais hier nous voyions la forêt, & d'ici nous ne voyons pas la ville.

Jean-Jaques.

Voilà le mal.... Si nous pouvions nous paſſer de la voir pour trouver ſa poſition....

Emile.

O mon bon ami!

Jean-Jaques.

Ne diſions-nous pas que la forêt étoit....

Emile.

Au nord de Montmorenci.

Jean-Jaques.

Par conſéquent Montmorenci doit être....

Emile.

Au ſud de la forêt.

Jean-Jaques.

Nous avons un moyen de trouver le nord à midi.

Emile.

Oui, par la direction de l'ombre.

Jean-Jaques.

Mais le Sud?

Emile.

Comment faire?

Jean-Jaques.

Le ſud eſt l'oppoſé du nord.

Emile.

Cela eſt vrai; il n'y a qu'à chercher l'oppoſé de l'ombre. Oh! voilà le ſud, voilà le ſud! ſurement Montmorenci eſt de ce côté; cherchons de ce côté.

Jean-Jaques.

Vous pouvez avoir raiſon; prenons ce ſentier à travers le bois.

Emile frappant des mains, & pouſſant un cri de joie.

Ah! je vois Montmorenci! le voilà tout devant nous, tout à découvert. Allons déjeûner, allons dîner; courons vîte : l'aſtronomie eſt bonne à quelque choſe.

Prenez garde que s'il ne dit pas cette derniere phraſe, il la penſera; peu importe, pourvu que ce ne ſoit pas moi qui la diſe. Or ſoyez ſûr qu'il n'oubliera de ſa vie la leçon de cette journée, au lieu que ſi je n'avois fait que lui ſuppoſer tout cela dans ſa chambre, mon diſcours eût été oublié dès le lendemain. Il faut parler tant qu'on peut par les actions & ne dire que ce qu'on ne ſauroit faire.

Le Lecteur ne s'attend pas que je le mépriſe aſſez, pour lui donner un exemple ſur chaque eſpece d'étude : mais de quoi qu'il ſoit queſtion, je ne puis trop exhorter le gouverneur à bien meſurer ſa preuve ſur la capacité de l'Eleve; car encore une fois, le mal n'eſt pas dans ce qu'il n'entend point, mais dans ce qu'il croit entendre.

Je me ſouviens que voulant donner à un enfant du goût pour la chymie, après lui avoir montré pluſieurs précipitations métalliques, je lui expliquois

comment se faisoit l'encre. Je lui disois que sa noirceur ne venoit que d'un fer très-divisé, détaché du vitriol, & précipité par une liqueur alcaline. Au milieu de ma docte explication, le petit traître m'arrêta tout court avec ma question que je lui avois apprise : me voilà fort embarrassé.

Après avoir un peu rêvé, je pris mon parti. J'envoyai chercher du vin dans la cave du maître de la maison, & d'autre vin à huit sols chez un marchand de vin. Je pris dans un petit flacon de la dissolution d'alcali fixe : puis ayant devant moi dans deux verres de ces deux différens vins (2), je lui parlai ainsi.

On falsifie plusieurs denrées pour les faire paroître meilleures qu'elles ne sont. Ces falsifications trompent l'œil & le goût ; mais elles sont nuisibles, & rendent la chose falsifiée pire, avec sa belle apparence, qu'elle n'étoit auparavant.

On falsifie sur-tout les boissons & sur-tout les vins, parce que la tromperie est plus difficile à connoître, & donne plus de profit au trompeur.

(2) A chaque explication qu'on veut donner à l'enfant, un petit appareil qui la précéde fera beaucoup à le rendre attentif.

La falsification des vins verds ou aigres se fait avec de la litarge : la litarge est une préparation de plomb. Le plomb uni aux acides fait un sel fort doux qui corrige au goût la verdeur du vin, mais qui est un poison pour ceux qui le boivent. Il importe donc, avant de boire du vin suspect, de savoir s'il est litargiré ou s'il ne l'est pas. Or voici comment je raisonne pour découvrir cela.

La liqueur du vin ne contient pas seulement de l'esprit inflammable, comme vous l'avez vu par l'eau-de-vie qu'on en tire ; elle contient encore de l'acide, comme vous pouvez le connoître par le vinaigre & le tartre qu'on en tire aussi.

L'acide a du rapport aux substances métalliques & s'unit avec elles par dissolution pour former un sel composé, tel par exemple que la rouille qui n'est qu'un fer dissout par l'acide contenu dans l'air ou dans l'eau, & tel aussi que le verd-de-gris qui n'est qu'un cuivre dissout par le vinaigre.

Mais ce même acide a plus de rapport encore aux substances alcalines qu'aux substances métalliques, en sorte que par l'intervention des premieres, dans les sels composés dont je viens de vous parler, l'acide est forcé de lâcher le métal

auquel il eſt uni, pour s'attacher à l'alcali.

Alors la ſubſtance métallique dégagée de l'acide qui la tenoit diſſoute, ſe précipite & rend la liqueur opaque.

Si donc un de ces deux vins eſt litargiré, ſon acide tient la litarge en diſſolution. Que j'y verſe de la liqueur alcaline, elle forcera l'acide de quitter priſe pour s'unir à elle; le plomb n'étant plus tenu en diſſolution reparoîtra, troublera la liqueur & ſe précipitera enfin dans le fond du verre.

S'il n'y a point de plomb (3) ni d'aucun métal dans le vin, l'alcali s'unira paiſiblement (4) avec l'acide, le tout reſtera diſſout, & il ne ſe fera aucune précipitation.

Enſuite je verſai de ma liqueur alca-

(3) Les vins qu'on vend en détail chez les marchands de vin de *Paris*, quoiqu'ils ne ſoient pas tous litargirés, ſont rarement exempts de plomb; parce que les comptoirs de ces marchands ſont garnis de ce métal, & que le vin qui ſe répand dans la meſure en paſſant & ſéjournant ſur ce plomb en diſſout toujours quelque partie. Il eſt étrange qu'un abus ſi manifeſte & ſi dangereux ſoit ſouffert par la police. Mais il eſt vrai que les gens aiſés ne buvant gueres de ces vins là ſont peu ſujets à en être empoiſonnés.

(4) L'acide végétal eſt fort doux. Si c'étoit un acide minéral & qu'il fût moins étendu, l'union ne ſe feroit pas ſans effervescence.

line ſucceſſivement dans les deux verres : celui du vin de la maiſon reſta clair & diaphane, l'autre en un moment fut trouble, & au bout d'une heure on vit clairement le plomb précipité dans le fond du verre.

Voilà, repris-je, le vin naturel & pur dont on peut boire, & voici le vin falſifié qui empoiſonne. Cela ſe découvre par les mêmes connoiſſances dont vous me demandiez l'utilité. Celui qui ſait bien comment ſe fait l'encre, ſait connoître auſſi les vins frelatés.

J'étois fort content de mon exemple, & cependant je m'apperçus que l'enfant n'en étoit point frappé. J'eus beſoin d'un peu de tems pour ſentir que je n'avois fait qu'une ſottiſe. Car ſans parler de l'impoſſibilité qu'à douze ans un enfant pût ſuivre mon explication, l'utilité de cette expérience n'entroit pas dans ſon eſprit, parce qu'ayant goûté des deux vins & les trouvant bons tous deux, il ne joignoit aucune idée à ce mot de falſification que je penſois lui avoir ſi bien expliqué ; ces autres mots *mal-ſain*, *poiſon*, n'avoient même aucun ſens pour lui, il étoit là-deſſus dans le cas de l'hiſtorien du Médecin Philippe ; c'eſt le cas de tous les enfans.

Les rapports des effets aux cauſes

dont nous n'appercevons pas la liaiſon, les biens & les maux dont nous n'avons aucune idée, les beſoins que nous n'avons jamais ſentis ſont nuls pour nous; il eſt impoſſible de nous intéreſſer par eux à rien faire qui s'y rapporte. On voit à quinze ans le bonheur d'un homme ſage, comme à trente la gloire du paradis. Si l'on ne conçoit bien l'un & l'autre, on fera peu de choſe pour les acquérir, & quand même on les concevroit, on fera peu de choſe encore ſi on ne les deſire, ſi on ne les ſent convenables à ſoi. Il eſt aiſé de convaincre un enfant que ce qu'on veut lui enſeigner eſt utile; mais ce n'eſt rien de le convaincre ſi l'on ne ſait le perſuader. En vain la tranquille raiſon nous fait approuver ou blâmer, il n'y a que la paſſion qui nous faſſe agir, & comment ſe paſſionner pour des intérêts qu'on n'a point encore?

Ne montrez jamais rien à l'enfant qu'il ne puiſſe voir. Tandis que l'humanité lui eſt preſque étrangere, ne pouvant l'élever à l'état d'homme, rabaiſſez pour lui l'homme à l'état d'enfant. En ſongeant à ce qui lui peut être utile dans un autre âge, ne lui parlez que de ce dont il voit dès à préſent l'utilité. Du reſte jamais de comparaiſons avec d'au-

tres enfans, point de rivaux, point de concurrens, même à la course, aussitôt qu'il commence à raisonner : j'aime cent fois mieux qu'il n'apprenne point ce qu'il n'apprendroit que par jalousie ou par vanité. Seulement je marquerai tous les ans les progrès qu'il aura faits, je les comparerai à ceux qu'il fera l'année suivante : Je lui dirai, vous êtes grandi de tant de lignes, voilà le fossé que vous sautiez, le fardeau que vous portiez; voici la distance où vous lanciez un caillou, la carriere que vous parcouriez d'une haleine, &c. voyons maintenant ce que vous ferez. Je l'excite ainsi sans le rendre jaloux de personne ; il voudra se surpasser, il le doit; je ne vois nul inconvénient qu'il soit émule de lui-même.

Je hais les livres ; ils n'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne sait pas. On dit qu'Hermès grava sur des colonnes les élémens des sciences, pour mettre ses découvertes à l'abri d'un déluge. S'il les eût bien imprimées dans la tête des hommes, elles s'y seroient conservées par tradition. Des cerveaux bien préparés sont les monumens où se gravent le plus surement les connoissances humaines.

N'y auroit-il point moyen de rap-

procher tant de leçons éparſes dans tant de livres, de les réunir ſous un objet commun qui pût être facile à voir, intéreſſant à ſuivre, & qui pût ſervir de ſtimulant, même à cet âge? Si l'on peut inventer une ſituation où tous les beſoins naturels de l'homme ſe montrent d'une maniere ſenſible à l'eſprit d'un enfant, & où les moyens de pourvoir à ces mêmes beſoins ſe développent ſucceſſivement avec la même facilité, c'eſt par la peinture vive & naïve de cet état qu'il faut donner le premier exercice à ſon imagination.

Philoſophe ardent, je vois déjà s'allumer la vôtre. Ne vous mettez pas en fraix; cette ſituation eſt trouvée, elle eſt décrite, & ſans vous faire tort, beaucoup mieux que vous ne la décririez vous-même; du moins avec plus de vérité & de ſimplicité. Puiſqu'il nous faut abſolument des livres, il en exiſte un qui fournit, à mon gré, le plus heureux traité d'éducation naturelle. Ce livre ſera le premier que lira mon Emile: ſeul il compoſera durant long-tems toute ſa bibliotheque, & il y tiendra toujours une place diſtinguée. Il ſera le texte auquel tous nos entretiens ſur les ſciences naturelles ne ſerviront que de commentaire. Il ſervira d'épreuve durant nos

progrès à l'état de notre jugement, & tant que notre goût ne sera pas gâté, sa lecture nous plaira toujours. Quel est donc ce merveilleux livre? Est-ce Aristote, est-ce Pline, est-ce Buffon? Non; c'est Robinson Crusoé.

Robinson Crusoé dans son Isle, seul, dépourvu de l'assistance de ses semblables & des instrumens de tous les arts, pourvoyant cependant à sa subsistance, à sa conservation, & se procurant même une sorte de bien-être; voilà un objet intéressant pour tout âge, & qu'on a mille moyens de rendre agréable aux enfans. Voilà comment nous réalisons l'Isle déserte qui me servoit d'abord de comparaison. Cet état n'est pas, j'en conviens, celui de l'homme social; vraisemblablement il ne doit pas être celui d'Emile; mais c'est sur ce même état qu'il doit apprécier tous les autres. Le plus sûr moyen de s'élever au-dessus des préjugés, & d'ordonner ses jugemens sur les vrais rapports des choses, est de se mettre à la place d'un homme isolé, & de juger de tout comme cet homme en doit juger lui-même, eu égard à sa propre utilité.

Ce roman, débarrassé de tout son fatras, commençant au naufrage de Robinson près de son Isle, & finissant à

l'arrivée du vaisseau qui vient l'en tirer, sera tout à la fois l'amusement & l'instruction d'Emile durant l'époque dont il est ici question. Je veux que la tête lui en tourne, qu'il s'occupe sans cesse de son château, de ses chevres, de ses plantations; qu'il apprenne en détail, non dans des livres, mais sur les choses, tout ce qu'il faut savoir en pareil cas; qu'il pense être Robinson lui-même; qu'il se voye habillé de peaux, portant un grand bonnet, un grand sabre, tout le grotesque équipage de la figure, au parasol près dont il n'aura pas besoin. Je veux qu'il s'inquiete des mesures à prendre, si ceci ou cela venoit à lui manquer, qu'il examine la conduite de son héros; qu'il cherche s'il n'a rien omis, s'il n'y avoit rien de mieux à faire; qu'il marque attentivement ses fautes, & qu'il en profite pour n'y pas tomber lui-même en pareil cas: car ne doutez point qu'il ne projette d'aller faire un établissement semblable; c'est le vrai château en Espagne de cet heureux âge, où l'on ne connoit d'autre bonheur que le nécessaire & la liberté.

Quelle ressource que cette folie pour un homme habile, qui n'a sçu la faire naître qu'afin de la mettre à profit. L'enfant pressé de se faire un magasin pour

ſon Isle, ſera plus ardent pour apprendre, que le maître pour enſeigner. Il voudra ſavoir tout ce qui eſt utile, & ne voudra ſavoir que cela; vous n'aurez plus beſoin de le guider, vous n'aurez qu'à le retenir. Au reſte, dépêchons nous de l'établir dans cette isle, tandis qu'il y borne ſa félicité; car le jour approche où, s'il y veut vivre encore, il n'y voudra plus vivre ſeul; & où *Vendredi*, qui maintenant ne le touche gueres, ne lui ſuffira pas long-tems.

La pratique des arts naturels, auxquels peut ſuffire un ſeul homme, mene à la recherche des arts d'induſtrie, & qui ont beſoin du concours de pluſieurs mains. Les premiers peuvent s'exercer par des ſolitaires, par des ſauvages; mais les autres ne peuvent naître que dans la ſociété, & la rendent néceſſaire. Tant qu'on ne connoit que le beſoin phyſique, chaque homme ſe ſuffit à lui-même; l'introduction du ſuperflu rend indiſpenſable le partage & la diſtribution du travail; car bien qu'un homme travaillant ſeul ne gagne que la ſubſiſtance d'un homme, cent hommes travaillant de concert, gagneront de quoi en faire ſubſiſter deux cens. Sitôt donc qu'une partie des hommes ſe repoſe, il faut que le concours des bras de ceux qui travail-

lent ſupplée au travail de ceux qui ne ſont rien.

Votre plus grand ſoin doit être d'écarter de l'eſprit de votre Eleve toutes les notions des relations ſociales qui ne ſont pas à ſa portée ; mais quand l'enchaînement des connoiſſances vous force à lui montrer la mutuelle dépendance des hommes, au lieu de la lui montrer par le côté moral, tournez d'abord toute ſon attention vers l'induſtrie & les arts méchaniques, qui les rendent utiles les uns aux autres. En le promenant d'attelier en attelier, ne ſouffrez jamais qu'il voye aucun travail ſans mettre lui-même la main à l'œuvre ; ni qu'il en ſorte ſans ſavoir parfaitement la raiſon de tout ce qui s'y fait, ou du moins de tout ce qu'il a obſervé. Pour cela travaillez vous-même, donnez-lui par-tout l'exemple ; pour le rendre maître, ſoyez par-tout apprentif ; & comptez qu'une heure de travail lui apprendra plus de choſes, qu'il n'en retiendroit d'un jour d'explications.

Il y a une eſtime publique attachée aux différens arts, en raiſon inverſe de leur utilité réelle. Cette eſtime ſe meſure directement ſur leur inutilité même, & celà doit être. Les arts les plus utiles ſont ceux qui gagnent le moins, parce que

le nombre des ouvriers se proportionne au besoin des hommes, & que le travail nécessaire à tout le monde reste forcément à un prix que le pauvre peut payer. Au contraire, ces importans qu'on n'appelle pas artisans, mais artistes, travaillant uniquement pour les oisifs & les riches, mettent un prix arbitraire à leurs babioles; & comme le mérite de ces vains travaux n'est que dans l'opinion, leur prix même fait partie de ce mérite, & on les estime à proportion de ce qu'ils coûtent. Le cas qu'en fait le riche ne vient pas de leur usage; mais de ce que le pauvre ne les peut payer. *Nolo habere bona nisi quibus populus invidérit* (5).

Que deviendront vos Eleves, si vous leur laissez adopter ce sot préjugé, si vous le favorisez vous-même, s'ils vous voyent, par exemple, entrer avec plus d'égards dans la boutique d'un orfévre que dans celle d'un ferrurier? Quel jugement porteront-ils du vrai mérite des arts & de la véritable valeur des choses, quand ils verront par-tout le prix de fantaisie en contradiction avec le prix tiré de l'utilité réelle, & que plus la chose coûte, moins elle vaut? Au premier moment que vous laisserez entrer ces

(5) Petron.

idées dans leur tête, abandonnez le reſte de leur éducation ; malgré vous ils ſeront élevés comme tout le monde ; vous avez perdu quatorze ans de ſoins.

Emile ſongeant à meubler ſon Isle, aura d'autres manieres de voir. Robinſon eût fait beaucoup plus de cas de la boutique d'un taillandier, que de tous les colifichets de Saïde. Le premier lui eût paru un homme très-reſpectable, & l'autre un petit charlatan.

„ Mon fils eſt fait pour vivre dans le „ monde ; il ne vivra pas avec des ſages, „ mais avec des foux ; il faut donc qu'il „ connoiſſe leurs folies, puiſque c'eſt „ par elles qu'ils veulent être conduits. „ La connoiſſance réelle des choſes peut „ être bonne, mais celle des hommes „ & de leurs jugemens vaut encore „ mieux ; car dans la ſociété humaine le „ plus grand inſtrument de l'homme eſt „ l'homme, & le plus ſage eſt celui qui „ ſe ſert le mieux de cet inſtrument. A „ quoi bon donner aux enfans l'idée „ d'un ordre imaginaire tout contraire „ à celui qu'ils trouveront établi, & „ ſur lequel il faudra qu'ils ſe reglent ? „ Donnez leur premierement des leçons „ pour être ſages, & puis vous leur en „ donnerez pour juger en quoi les autres „ ſont foux „.

Voilà les spécieuses maximes sur lesquelles la fausse prudence des peres travaille à rendre leurs enfans esclaves des préjugés dont ils les nourrissent, & jouets eux-mêmes de la tourbe insensée dont ils pensent faire l'instrument de leurs passions. Pour parvenir à connoître l'homme, que de choses il faut connoître avant lui! L'homme est la derniere étude du sage & vous prétendez en faire la premiere d'un enfant! Avant de l'instruire de nos sentimens, commencez par lui apprendre à les apprécier: est-ce connoître une folie que de la prendre pour la raison? Pour être sage, il faut discerner ce qui ne l'est pas: comment votre enfant connoîtra-t-il les hommes, s'il ne fait ni juger leurs jugemens ni démêler leurs erreurs? C'est un mal de savoir ce qu'ils pensent, quand on ignore si ce qu'ils pensent est vrai ou faux. Apprenez-lui donc premierement ce que sont les choses en elles-mêmes; & vous lui apprendrez après ce qu'elles sont à nos yeux: c'est ainsi qu'il saura comparer l'opinion à la vérité, & s'élever au-dessus du vulgaire: car on ne connoit point les préjugés quand on les adopte, & l'on ne mene point le peuple quand on lui ressemble. Mais si vous commencez par l'instruire de l'opinion publique

avant de lui apprendre à l'apprécier, assurez-vous que, quoique vous puissiez faire, elle deviendra la sienne, & que vous ne la détruirez plus. Je conclus que pour rendre un jeune homme judicieux, il faut bien former ses jugemens, au lieu de lui dicter les nôtres.

Vous voyez que jusqu'ici je n'ai point parlé des hommes à mon Eleve, il auroit eu trop de bon-sens pour m'entendre; ses relations avec son espece ne lui sont pas encore assez sensibles pour qu'il puisse juger des autres par lui. Il ne connoit d'être humain que lui seul, & même il est bien éloigné de se connoître: mais s'il porte peu de jugemens sur sa personne, au moins il n'en porte que de justes. Il ignore quelle est la place des autres; mais il sent la sienne & s'y tient. Au lieu des loix sociales qu'il ne peut connoître, nous l'avons lié des chaînes de la nécessité. Il n'est presque encore qu'un être physique; continuons de le traiter comme tel.

C'est par leur rapport sensible avec son utilité, sa sureté, sa conservation, son bien-être, qu'il doit apprécier tous les corps de la Nature & tous les travaux des hommes. Ainsi le fer doit être à ses yeux d'un beaucoup plus grand prix que l'or, & le verre que le diamant. De mê-

me il honore beaucoup plus un cordonnier, un maçon, qu'un l'Empereur, un le Blanc & tous les jouailliers de l'Europe; un pâtiſſier eſt ſur-tout, à ſes yeux, un homme très-important, & il donneroit toute l'Académie des Sciences pour le moindre confiſeur de la rue des Lombards. Les orfévres, les graveurs, les doreurs ne ſont, à ſon avis, que des fainéans qui s'amuſent à des jeux parfaitement inutiles; il ne fait pas même un grand cas de l'horlogerie. L'heureux enfant jouit du tems ſans en être eſclave; il en profite & n'en connoit pas le prix. Le calme des paſſions qui rend pour lui ſa ſucceſſion toujours égale, lui tient lieu d'inſtrument pour le meſurer au beſoin (6). En lui ſuppoſant une montre, auſſi-bien qu'en le faiſant pleurer, je me donnois un Emile vulgaire, pour être utile & me faire entendre; car quant au véritable, un enfant ſi différent des autres ne ſerviroit d'exemple à rien.

Il y a un ordre non moins naturel, & plus judicieux encore, par lequel on conſidere les arts ſelon les rapports de

(6) Le tems perd pour nous ſa meſure, quand nos paſſions veulent régler ſon cours à leur gré. La montre du ſage eſt l'égalité d'humeur & la paix de l'ame; il eſt toujours à ſon heure, & il la connoit toujours.

néceſſité qui les lient, mettant au premier rang les plus indépendans, & au dernier ceux qui dépendent d'un plus grand nombre d'autres. Cet ordre qui fournit d'importantes conſidérations ſur celui de la ſociété générale, eſt ſemblable au précédent & ſoumis au même renverſement dans l'eſtime des hommes; en ſorte que l'emploi des matieres premieres ſe fait dans des métiers ſans honneur, preſque ſans profit, & que plus elles changent de mains, plus la main d'œuvre augmente de prix & devient honorable. Je n'examine pas s'il eſt vrai que l'induſtrie ſoit plus grande & mérite plus de récompenſe dans les arts minucieux qui donnent la derniere forme à ces matieres, que dans le premier travail qui les convertit à l'uſage des hommes; mais je dis qu'en chaque choſe l'art dont l'uſage eſt le plus général & le plus indiſpenſable, eſt inconteſtablement celui qui mérite le plus d'eſtime, & que celui à qui moins d'autres arts ſont néceſſaires la mérite encore par-deſſus les plus ſubordonnés, parce qu'il eſt plus libre & plus près de l'indépendance. Voilà les véritables régles de l'appréciation des arts & de l'induſtrie; tout le reſte eſt arbitraire & dépend de l'opinion.

Le premier & le plus reſpectable de tous les arts eſt l'agriculture : je mettrois la forge au ſecond rang, la charpente au troiſieme, & ainſi de ſuite. L'enfant qui n'aura point été ſéduit par les préjugés vulgaires en jugera préciſément ainſi. Que de réflexions importantes notre Emile ne tirera-t-il point la-deſſus de ſon Robinſon ? Que penſera-t-il en voyant que les arts ne ſe perfectionnent qu'en ſe ſubdiviſant, en multipliant à l'infini les inſtrumens des uns & des autres ? il ſe dira ; tous ces gens là ſont ſottement ingénieux : on croiroit qu'ils ont peur que leurs bras & leurs doigts ne leur ſervent à quelque choſe, tant ils inventent d'inſtrumens pour s'en paſſer. Pour exercer un ſeul art ils ſont aſſervis à mille autres, il faut une ville à chaque ouvrier. Pour mon camarade & moi nous mettons notre génie dans notre adreſſe ; nous nous faiſons des outils que nous puiſſions porter par-tout avec nous. Tous ces gens ſi fiers de leurs talens dans Paris ne ſauroient rien dans notre isle, & ſeroient nos apprentifs à leur tour.

Lecteur, ne vous arrêtez pas à voir ici l'exercice du corps & l'adreſſe des mains de notre Eleve ; mais conſiderez quelle direction nous donnons à ſes cu-

rioſités enfantines; conſiderez le ſens, l'eſprit inventif, la prévoyance, conſiderez quelle tète nous allons lui former. Dans tout ce qu'il verra, dans tout ce qu'il fera, il voudra tout connoître, il voudra ſavoir la raiſon de tout: d'inſtrument en inſtrument il voudra toujours remonter au premier; il n'admettra rien par ſuppoſition; il refuſeroit d'apprendre ce qui demanderoit une connoiſſance antérieure qu'il n'auroit pas: s'il voit faire un reſſort, il voudra ſavoir comment l'acier a été tiré de la mine; s'il voit aſſembler les pieces d'un coffre, il voudra ſavoir comment l'arbre a été coupé. S'il travaille lui-même, à chaque outil dont il ſe ſert, il ne manquera pas de dire; ſi je n'avois pas cet outil, comment m'y prendrois-je pour en faire un ſemblable ou pour m'en paſſer?

Au reſte une erreur difficile à éviter dans les occupations pour leſquelles le maître ſe paſſionne, eſt de ſuppoſer toujours le même goût à l'enfant; gardez, quand l'amuſement du travail vous emporte, que lui, cependant, ne s'ennuye ſans vous l'oſer témoigner. L'enfant doit être tout à la choſe; mais vous devez être tout à l'enfant, l'obſerver, l'épier ſans relâche & ſans qu'il y paroiſſe, preſſentir tous ſes ſentimens d'avance,

& prévenir ceux qu'il ne doit pas avoir ; l'occuper enfin de maniere que non-seulement il se sente utile à la chose, mais qu'il s'y plaise à force de bien comprendre à quoi sert ce qu'il fait.

La société des arts consiste en échanges d'industrie, celle du commerce en échanges de choses, celle des banques en échanges de signes & d'argent ; toutes ces idées se tiennent, & les notions élémentaires sont déjà prises ; nous avons jetté les fondemens de tout cela dès le premier âge, à l'aide du jardinier Robert. Il ne nous reste maintenant qu'à généraliser ces mêmes idées, & les étendre à plus d'exemples pour lui faire comprendre le jeu du trafic pris en lui-même, & rendu sensible par les détails d'Histoire naturelle qui regardent les productions particulieres à chaque pays, par les détails d'arts & de sciences qui regardent la navigation, enfin par le plus grand ou moindre embarras du transport selon l'éloignement des lieux, selon la situation des terres, des mers, des rivieres, &c.

Nulle société ne peut exister sans échange, nul échange sans mesure commune, & nulle mesure commune sans égalité. Ainsi toute société a pour premiere loi quelque égalité conventionnelle,

nelle, soit dans les hommes, soit dans les choses.

L'égalité conventionnelle entre les hommes, bien différente de l'égalité naturelle, rend nécessaire le droit positif, c'est-à-dire le gouvernement & les loix. Les connoissances politiques d'un enfant doivent être nettes & bornées : il ne doit connoître du gouvernement en général que ce qui se rapporte au droit de propriété dont il a déjà quelque idée.

L'égalité conventionnelle entre les choses, a fait inventer la monnoie; car la monnoie n'est qu'un terme de comparaison pour la valeur des choses de différentes especes, & en ce sens la monnoie est le vrai lien de la société; mais tout peut être monnoie; autrefois le bétail l'étoit, des coquillages le sont encore chez plusieurs peuples, le fer fut monnoie à Sparte, le cuir l'a été en Suede, l'or & l'argent le sont parmi nous.

Les métaux, comme plus faciles à transporter, ont été généralement choisis pour termes moyens de tous les échanges, & l'on a converti ces métaux en monnoie, pour épargner la mesure ou le poids à chaque échange : car

la marque de la monnoie n'eſt qu'une atteſtation que la piéce ainſi marquée eſt d'un tel poids, & le Prince ſeul a droit de battre monnoie, attendu que lui ſeul a droit d'exiger que ſon témoignage faſſe autorité parmi tout un peuple.

L'uſage de cette invention ainſi expliquée ſe fait ſentir au plus ſtupide. Il eſt difficile de comparer immédiatement des choſes de différentes natures, du drap, par exemple, avec du bled; mais quand on a trouvé une meſure commune, ſavoir la monnoie, il eſt aiſé au fabriquant & au laboureur de rapporter la valeur des choſes qu'ils veulent échanger à cette meſure commune. Si telle quantité de drap vaut une telle ſomme d'argent, & que telle quantité de bled vaille auſſi la même ſomme d'argent, il s'enſuit que le marchand recevant ce bled pour ſon drap fait un échange équitable. Ainſi c'eſt par la monnoie que les biens d'eſpeces diverſes deviennent commenſurables, & peuvent ſe comparer.

N'allez pas plus loin que cela, & n'entrez point dans l'explication des effets moraux de cette inſtitution. En toute choſe il importe de bien expoſer les uſages avant de montrer les abus.

Si vous prétendiez expliquer aux enfans comment les ſignes font négliger les choſes, comment de la monnoie ſont nées toutes les chimeres de l'opinion, comment les pays riches d'argent doivent être pauvres de tout, vous traiteriez ces enfans non-ſeulement en philoſophes, mais en hommes ſages, & vous prétendriez leur faire entendre ce que peu de philoſophes mêmes ont bien conçu.

Sur quelle abondance d'objets intéreſſants ne peut-on point tourner ainſi la curioſité d'un Eleve, ſans jamais quitter les rapports réels & matériels qui ſont à ſa portée ni ſouffrir qu'il s'éleve dans ſon eſprit une ſeule idée qu'il ne puiſſe pas concevoir? L'art du maître eſt de ne laiſſer jamais appeſantir ſes obſervations ſur des minuties qui ne tiennent à rien, mais de le rapprocher ſans ceſſe des grandes relations qu'il doit connoître un jour pour bien juger du bon & du mauvais ordre de la ſociété civile. Il faut ſavoir aſſortir les entretiens dont on l'amuſe au tour d'eſprit qu'on lui a donné. Telle queſtion qui ne pourroit pas même effleurer l'attention d'un autre, va tourmenter Emile pendant ſix mois.

Nous allons dîner dans une maison opulente ; nous trouvons les apprêts d'un festin, beaucoup de monde ; beaucoup de laquais, beaucoup de plats, un service élégant & fin. Tout cet appareil de plaisir & de fête a quelque chose d'enivrant, qui porte à la tête quand on n'y est pas accoutumé. Je presséns l'effet de tout cela sur mon jeune Eleve. Tandis que le repas se prolonge, tandis que les services se succédent, tandis qu'autour de la table regnent mille propos bruyans, je m'approche de son oreille, & je lui dis : par combien de mains estimeriez-vous bien qu'ait passé tout ce que vous voyez sur cette table, avant que d'y arriver ? Quelle foule d'idées j'éveille dans son cerveau par ce peu de mots ! A l'instant voilà toutes les vapeurs du délire abattues. Il rêve, il réfléchit, il calcule, il s'inquiete. Tandis que les Philosophes égayés par le vin, peut-être par leurs voisines, radotent & font les enfans, le voilà lui philosophant tout seul dans son coin ; il m'interroge, je refuse de répondre, je le renvoie à un autre tems ; il s'impatiente, il oublie de manger & de boire, il brûle d'être hors de table pour m'entretenir à son aise.

Quel objet pour ſa curioſité! quel texte pour ſon inſtruction! Avec un jugement ſain que rien n'a pu corrompre, que penſera-t-il du luxe, quand il trouvera que toutes les régions du monde ont été miſes à contribution, que vingt millions de mains, peut-être, ont long-tems travaillé, qu'il en a coûté la vie, peut-être, à des milliers d'hommes, & tout cela pour lui préſenter en pompe à midi ce qu'il va dépoſer le ſoir dans ſa garde-robe?

Epiez avec ſoin les concluſions ſecretes qu'il tire en ſon cœur de toutes ſes obſervations. Si vous l'avez moins bien gardé que je ne le ſuppoſe, il peut être tenté de tourner ſes réflexions dans un autre ſens, & de ſe regarder comme un perſonnage important au monde, en voyant tant de ſoins concourir pour apprêter ſon dîner. Si vous preſſentez ce raiſonnement, vous pouvez aiſément le prévenir avant qu'il le faſſe, ou du moins en effacer auſſi-tôt l'impreſſion. Ne ſachant encore s'approprier les choſes que par une jouiſſance matérielle, il ne peut juger de leur convenance ou diſconvenance avec lui que par des rapports ſenſibles. La comparaiſon d'un dîner

ſimple & ruſtique préparé par l'exercice, aſſaiſonné par la faim, par la liberté, par la joie, avec ſon feſtin ſi magnifique & ſi compaſſé, ſuffira pour lui faire ſentir que tout l'appareil du feſtin, ne lui ayant donné aucun profit réel, & ſon eſtomac ſortant tout auſſi content de la table du payſan que de celle du financier, il n'y avoit rien à l'un de plus qu'à l'autre qu'il pût appeller véritablement ſien.

Imaginons ce qu'en pareil cas un Gouverneur pourra lui dire. Rapellez-vous bien ces deux repas, & décidez en vous-même lequel vous avez fait avec le plus de plaiſir; auquel avez-vous remarqué le plus de joie? auquel a-t-on mangé de plus grand appétit, bu plus gaiement, ri de meilleur cœur? lequel a duré le plus long-tems ſans ennui, & ſans avoir beſoin d'être renouvellé par d'autres ſervices? Cependant voyez la différence: ce pain bis que vous trouvez ſi bon, vient du bled recueilli par ce payſan; ſon vin noir & groſſier, mais déſaltérant & ſain, eſt du crû de ſa vigne, le linge vient de ſon chanvre, filé l'hiver par ſa femme, par ſes filles, par ſa ſervante: nulles autres

mains que celles de ſa famille n'ont fait les apprêts de ſa table; le moulin le plus proche & le marché voiſin ſont les bornes de l'univers pour lui. En quoi donc avez-vous réellement joui de tout ce qu'ont fourni de plus la terre éloignée & la main des hommes ſur l'autre table? Si tout cela ne vous a pas fait faire un meilleur repas, qu'avez-vous gagné à cette abondance? Qu'y avoit-il là qui fût fait pour vous? Si vous euſſiez été le maître de la maiſon, pourra-t-il ajouter, tout cela vous fût reſté plus étranger encore; car le ſoin d'étaler aux yeux des autres votre jouiſſance eût achevé de vous l'ôter: vous auriez eu la peine & eux le plaiſir.

Ce diſcours peut être fort beau, mais il ne vaut rien pour Emile dont il paſſe la portée, & à qui l'on ne dicte point ſes réflexions. Parlez-lui donc plus ſimplement. Après ces deux épreuves, dites-lui quelque matin; où dinerons-nous aujourd'hui? autour de cette montagne d'argent qui couvre les trois quarts de la table, & de ces parterres de fleurs de papier qu'on ſert au deſſert ſur des miroirs? parmi ces femmes en grand panier qui vous traitent en marionnette, & veu-

lent que vous ayez dit ce que vous ne savez pas ? ou bien dans ce village à deux lieues d'ici, chez ces bonnes gens qui nous reçoivent si joyeusement, & nous donnent de si bonne crème ? Le choix d'Emile n'est pas douteux : car il n'est ni babillard ni vain ; il ne peut souffrir la gêne, & tous nos ragoûts fins ne lui plaisent point ; mais il est toujours prêt à courir en campagne, & il aime fort les bons fruits, les bons légumes, la bonne crème, & les bonnes gens (7). Chemin faisant, la réflexion vient d'elle-même. Je vois que ces foules d'hommes qui travaillant à ces grands repas perdent bien leurs peines, ou qu'ils ne songent gueres à nos plaisirs.

Mes exemples, bons peut-être pour un sujet, feront mauvais pour mille

(7) Le goût que je suppose à mon éleve pour la campagne est un fruit naturel de son éducation. D'ailleurs n'ayant rien de cet air fat & requinqué qui plaît tant aux femmes, il en est moins fêté que d'autres enfans, par conséquent il se plaît moins avec elles & se gâte moins dans leur société dont il n'est pas encore en état de sentir le charme. Je me suis gardé de lui apprendre à leur baiser la main, à leur dire des fadeurs, pas même à leur marquer préférablement aux hommes les égards qui leur sont dûs : je me suis fait une inviolable loi de n'exiger rien de lui dont la raison ne fût à sa portée ; & il n'y a point de bonne raison pour un enfant de traiter un sexe autrement que l'autre.

autres. Si l'on en prend l'esprit, on saura bien les varier au besoin, le choix tient à l'étude du génie propre à chacun, & cette étude tient aux occasions qu'on leur offre de se montrer. On n'imaginera pas que dans l'espace de trois ou quatre ans que nous avons à remplir ici, nous puissions donner à l'enfant le plus heureusement né, une idée de tous les arts & de toutes les sciences naturelles, suffisante pour les apprendre un jour de lui-même; mais en faisant ainsi passer devant lui tous les objets qu'il lui importe de connoître, nous le mettons dans le cas de développer son goût, son talent, de faire les premiers pas vers l'objet où le porte son génie, & de nous indiquer la route qu'il lui faut ouvrir pour seconder la Nature.

Un autre avantage de cet enchaînement de connoissances bornées, mais justes, est de les lui montrer par leurs liaisons, par leurs rapports, de les mettre toutes à leur place dans son estime, & de prévenir en lui les préjugés qu'ont la plupart des hommes pour les talens qu'ils cultivent, contre ceux qu'ils ont négligés. Celui qui voit bien l'ordre du tout, voit la

place où doit être chaque partie; celui qui voit bien une partie, & qui la connoit à fond, peut être un savant homme; l'autre est un homme judicieux, & vous vous souvenez que ce que nous nous proposons d'acquérir, est moins la science que le jugement.

Quoi qu'il en soit, ma méthode est indépendante de mes exemples; elle est fondée sur la mesure des facultés de l'homme à ses différens âges, & sur le choix des occupations qui conviennent à ses facultés. Je crois qu'on trouveroit aisément une autre méthode avec laquelle on paroîtroit faire mieux; mais si elle étoit moins appropriée à l'espece, à l'âge, au sexe, je doute qu'elle eût le même succès.

En commençant cette seconde période, nous avons profité de la surabondance de nos forces sur nos besoins, pour nous porter hors de nous: nous nous sommes élancés dans les Cieux; nous avons mesuré la terre; nous avons recueilli les loix de la nature; en un mot, nous avons parcouru l'Isle entiere; maintenant nous revenons à nous; nous nous rapprochons insensiblement de notre habitation. Trop heureux, en y rentrant,

de n'en pas trouver encore en poſſeſſion l'ennemi qui nous menace, & qui s'apprête à s'en emparer !

Que nous reſte-t-il à faire après avoir obſervé tout ce qui nous environne ? D'en convertir à notre uſage tout ce que nous pouvons nous approprier, & de tirer parti de notre curioſité pour l'avantage de notre bien-être. Juſqu'ici nous avons fait proviſion d'inſtrumens de toute eſpece, ſans ſavoir deſquels nous aurions beſoin. Peut-être, inutiles à nous-mêmes, les nôtres pourront-ils ſervir à d'autres ; & peut-être, à notre tour, aurons-nous beſoin des leurs. Ainſi nous trouverions tous notre compte a ces échanges ; mais pour les faire il faut connoître nos beſoins mutuels, il faut que chacun ſache ce que d'autres ont a ſon uſage, & ce qu'il peut leur offrir en retour. Suppoſons dix hommes, dont chacun a dix ſortes de beſoins. Il faut que chacun, pour ſon néceſſaire, s'applique à dix ſortes de travaux ; mais vû la différence de génie & de talent, l'un réuſſira moins à quelqu'un de ces travaux, l'autre à un autre. Tous, propres à diverſes choſes, feront les mêmes & feront mal ſervis. Formons une ſociété de ces dix hommes, & que

chacun s'applique pour lui seul & pour les neuf autres, au genre d'occupation qui lui convient le mieux; chacun profitera des talens des autres comme si lui seul les avoit tous; chacun perfectionnera le sien par un continuel exercice, & il arrivera que tous les dix, parfaitement bien pourvus, auront encore du surabondant pour d'autres. Voilà le principe apparent de toutes nos institutions. Il n'est pas de mon sujet d'en examiner ici les conséquences; c'est ce que j'ai fait dans un autre écrit (*).

Sur ce principe, un homme qui voudroit se regarder comme un être isolé, ne tenant du tout à rien & se suffisant à lui-même, ne pourroit être que misérable. Il lui seroit même impossible de subsister; car trouvant la terre entiere couverte du tien & du mien, & n'ayant rien à lui que son corps, d'où tireroit-il son nécessaire? En sortant de l'état de nature, nous forçons nos semblables d'en sortir aussi; nul n'y peut demeurer malgré les autres, & ce seroit réellement en sortir, que d'y vouloir rester dans l'impossibilité d'y vivre. Car la pre-

(*) Discours sur l'inégalité.

miere loi de la nature eſt le ſoin de ſe conſerver.

Ainſi ſe forment peu-à-peu dans l'eſprit d'un enfant, les idées des relations ſociales, même avant qu'il puiſſe être réellement membre actif de la ſociété. Emile voit que pour avoir des inſtrumens à ſon uſage, il lui en faut encore à l'uſage des autres, par leſquels il puiſſe obtenir en échange les choſes qui lui ſont néceſſaires, & qui ſont en leur pouvoir. Je l'amene aiſément à ſentir le beſoin de ces échanges, & à ſe mettre en état d'en profiter.

Monſeigneur, il faut que je vive;

diſoit un malheureux auteur ſatyrique au Miniſtre qui lui reprochoit l'infamie de ce métier. *Je n'en vois pas la néceſſité;* lui repartit froidement l'homme en place. Cette réponſe excellente pour un Miniſtre, eût été barbare & fauſſe en toute autre bouche. Il faut que tout homme vive. Cet argument auquel chacun donne plus ou moins de force, à proportion qu'il a plus ou moins d'humanité, me paroit ſans réplique pour celui qui le fait, relativement à lui-même. Puiſque de tou-

tes les averſions que nous donne la nature, la plus forte eſt celle de mourir, il s'enſuit que tout eſt permis par elle à quiconque n'a nul autre moyen poſſible pour vivre. Les principes ſur leſquels l'homme vertueux apprend à mépriſer ſa vie & à l'immoler à ſon devoir, ſont bien loin de cette ſimplicité primitive. Heureux les peuples chez leſquels on peut être bon ſans effort & juſte ſans vertu! S'il eſt quelque miſérable Etat au monde, où chacun ne puiſſe pas vivre ſans mal faire, & où les citoyens ſoient fripons par néceſſité, ce n'eſt pas le malfaiteur qu'il faut pendre, c'eſt celui qui le force à le devenir.

Sitôt qu'Emile ſaura ce que c'eſt que la vie, mon premier ſoin ſera de lui apprendre à la conſerver. Juſqu'ici je n'ai point diſtingué les états, les rangs, les fortunes, & je ne les diſtinguerai gueres plus dans la ſuite, parce que l'homme eſt le même dans tous les états; que le riche n'a pas l'eſtomac plus grand que le pauvre, & ne digere pas mieux que lui; que le maître n'a pas les bras plus longs ni plus forts que ceux de ſon eſclave; qu'un Grand n'eſt pas plus grand qu'un homme du peuple; & qu'enfin

les besoins naturels étant par-tout les mêmes, les moyens d'y pourvoir doivent être par-tout égaux. Appropriez l'éducation de l'homme à l'homme, & non pas à ce qui n'est point lui. Ne voyez-vous pas qu'en travaillant à le former exclusivement pour un état, vous le rendez inutile à tout autre, & que s'il plait à la fortune, vous n'aurez travaillé qu'à le rendre malheureux? Qu'y a-t-il de plus ridicule qu'un grand Seigneur devenu gueux, qui porte dans sa misere les préjugés de sa naissance? Qu'y a-t-il de plus vil qu'un riche appauvri, qui, se souvenant du mépris qu'on doit à la pauvreté, se sent devenu le dernier des hommes? L'un a pour toute ressource le métier de fripon public, l'autre celui de valet rampant, avec ce beau mot: *il faut que je vive.*

Vous vous fiez à l'ordre actuel de la société, sans songer que cet ordre est sujet à des révolutions inévitables, & qu'il vous est impossible de prévoir ni de prévenir celle qui peut regarder vos enfans. Le Grand devient petit, le Riche devient pauvre, le Monarque devient sujet, les coups du sort sont-ils si rares que vous puissiez compter d'en être exempt? Nous appro-

chons de l'état de crise & du siecle des révolutions (8). Qui peut vous répondre de ce que vous deviendrez alors ? Tout ce qu'ont fait les hommes, les hommes peuvent le détruire : il n'y a de caracteres ineffaçables que ceux qu'imprime la nature, & la nature ne fait ni Princes, ni Riches, ni grands Seigneurs. Que fera donc, dans la bassesse, ce Satrape que vous n'avez élevé que pour la grandeur ? Que fera, dans la pauvreté, ce publicain qui ne sait vivre que d'or ? Que fera, dépourvu de tout, ce fastueux imbécille qui ne sait point user de lui-même, & ne met son être que dans ce qui est étranger à lui ? Heureux celui qui sait quitter alors l'état qui le quitte, & rester homme en dépit du sort ! Qu'on loue tant qu'on voudra ce Roi vaincu, qui veut s'enterrer en furieux sous les débris de son tróne ; moi je le mépriſe ; je vois qu'il n'existe que par sa couronne, & qu'il n'est rien du tout s'il n'est Roi :

(8) Je tiens pour impossible, que les grandes monarchies de l'Europe aient encore longtems à durer ; toutes ont brillé, & tout Etat qui brille est sur son déclin. J'ai de mon opinion des raisons plus particulieres que cette maxime ; mais il n'est pas à propos de les dire, & chacun ne les voit que trop.

mais celui qui la perd & s'en paſſe, eſt alors au-deſſus d'elle. Du rang de Roi, qu'un lâche, un méchant, un fou peut remplir comme un autre, il monte à l'état d'homme que ſi peu d'hommes ſavant remplir. Alors il triomphe de la fortune, il la brave, il ne doit rien qu'à lui ſeul; & quand il ne lui reſte à montrer que lui, il n'eſt point nul; il eſt quelque choſe. Oui, j'aime mieux cent fois le Roi de Syracuſe, maître d'école à Corinthe, & le Roi de Macédoine, greffier à Rome, qu'un malheureux Tarquin, ne ſachant que devenir s'il ne regne pas; que l'héritier du poſſeſſeur de trois Royaumes, jouet de quiconque oſe inſulter à ſa miſere, errant de Cour en Cour, cherchant par-tout des ſecours, & trouvant par-tout des affronts, faute de ſavoir faire autre choſe qu'un métier qui n'eſt plus en ſon pouvoir.

L'homme & le Citoyen, quel qu'il ſoit, n'a d'autre bien à mettre dans la ſociété que lui-même, tous ſes autres biens y ſont malgré lui; & quand un homme eſt riche, ou il ne jouit pas de ſa richeſſe, ou le public en jouit auſſi. Dans le premier cas, il vole aux autres ce dont il ſe prive;

& dans le second, il ne leur donne rien. Ainsi la dette sociale lui reste toute entiere, tant qu'il ne paye que de son bien. Mais mon pere, en le gagnant, a servi la société... Soit; il a payé sa dette, mais non pas la vôtre. Vous devez plus aux autres que si vous fussiez né sans bien, puisque vous êtes né favorisé. Il n'est point juste que ce qu'un homme a fait pour la société, en décharge un autre de ce qu'il lui doit: car chacun se devant tout entier ne peut payer que pour lui, & nul pere ne peut transmettre à son fils le droit d'être inutile à ses semblables: or c'est pourtant ce qu'il fait, selon vous, en lui transmettant ses richesses, qui sont la preuve & le prix du travail. Celui qui mange dans l'oisiveté ce qu'il n'a pas gagné lui-même, le vole; & un rentier que l'Etat paye pour ne rien faire, ne differe gueres, à mes yeux, d'un brigand qui vit aux dépens des passans. Hors de la société, l'homme isolé ne devant rien à personne, a droit de vivre comme il lui plait: mais dans la société, où il vit nécessairement aux dépens des autres, il leur doit en travail le prix de son entretien; cela est sans exception. Tra-

vailler eſt donc un devoir indiſpenſable à l'homme ſocial. Riche ou pauvre, puiſſant ou foible, tout citoyen oiſif eſt un fripon.

Or de toutes les occupations qui peuvent fournir la ſubſiſtance à l'homme, celle qui le rapproche le plus de l'état de Nature eſt le travail des mains : de toutes les conditions, la plus indépendante de la fortune & des hommes eſt celle de l'artiſan. L'artiſan ne dépend que de ſon travail; il eſt auſſi libre que le laboureur eſt eſclave : car celui-ci tient à ſon champ dont la récolte eſt à la diſcrétion d'autrui. L'ennemi, le prince, un voiſin puiſſant, un procès lui peut enlever ce champ; par ce champ on peut le vexer en mille manieres : mais partout où l'on veut vexer l'artiſan, ſon bagage eſt bientôt fait; il emporte ſes bras & s'en va. Toutefois l'agriculture eſt le premier métier de l'homme; c'eſt le plus honnête, le plus utile, & par conſéquent le plus noble qu'il puiſſe exercer. Je ne dis pas à Emile, apprends l'agriculture; il la ſait. Tous les travaux ruſtiques lui ſont familiers; c'eſt par eux qu'il a commencé; c'eſt à eux qu'il revient ſans ceſſe. Je lui dis donc, cultive l'héritage de tes

peres; mais si tu perds cet héritage, ou si tu n'en as point, que faire? Apprends un métier.

Un métier à mon fils! mon fils artisan! Monsieur, y pensez-vous? J'y pense mieux que vous, Madame, qui voulez le réduire à ne pouvoir jamais être qu'un Lord, un Marquis, un Prince, & peut-être un jour moins que rien; moi, je lui veux donner un rang qu'il ne puisse perdre, un rang qui l'honore dans tous les tems; je veux l'élever à l'état d'homme, & quoique vous en puissiez dire, il aura moins d'égaux à ce titre qu'à tous ceux qu'il tiendra de vous.

La lettre tue & l'esprit vivifie. Il s'agit moins d'apprendre un métier pour savoir un métier, que pour vaincre les préjugés qui le mépriſent. Vous ne ſerez jamais réduit à travailler pour vivre. Eh! tant-pis, tant-pis pour vous! Mais n'importe, ne travaillez point par néceſſité, travaillez par gloire. Abaiſſez-vous à l'état d'artiſan pour être au-deſſus du vôtre. Pour vous ſoumettre la fortune & les choſes, commencez par vous en rendre indépendant. Pour régner par l'opinion, commencez par régner ſur elle.

Souvenez-vous que ce n'eſt point un talent que je vous demande; c'eſt un métier, un vrai métier, un art purement méchanique, ou les mains travaillent plus que la tête, & qui ne mene point à la fortune, mais avec lequel on peut s'en paſſer. Dans des maiſons fort au-deſſus du danger de manquer de pain, j'ai vu des peres pouſſer la prévoyance juſqu'à joindre au ſoin d'inſtruire leurs enfans celui de les pourvoir de connoiſſances, dont, à tout événement, ils puſſent tirer parti pour vivre. Ces peres prévoyans croyent beaucoup faire: ils ne font rien; parce que les reſſources qu'ils penſent ménager à leurs enfans, dépendent de cette même fortune au-deſſus de laquelle ils les veulent mettre. En ſorte qu'avec tous ces beaux talens, ſi celui qui les a, ne ſe trouve dans des circonſtances favorables pour en faire uſage, il périra de miſere comme s'il n'en avoit aucun.

Dès qu'il eſt queſtion de manége & d'intrigues, autant vaut les employer à ſe maintenir dans l'abondance, qu'à regagner, du ſein de la miſere, de quoi remonter à ſon premier état. Si vous cultivez des arts dont le ſuccès tient à la réputation de l'artiſte; ſi

vous vous rendez propre à des emplois qu'on n'obtient que par la faveur, que vous ſervira tout cela, quand juſtement dégoûté du monde vous dédaignerez les moyens, ſans leſquels on n'y peut réuſſir? Vous avez étudié la politique & les intérêts des Princes: voilà qui va fort bien; mais que ferez-vous de ces connoiſſances, ſi vous ne ſavez parvenir aux Miniſtres, aux femmes de la Cour, aux Chefs des bureaux, ſi vous n'avez le ſecret de leur plaire; ſi tous ne trouvent en vous le fripon qui leur convient? Vous êtes architecte ou peintre: ſoit, mais il faut faire connoître votre talent. Penſez-vous aller de but en blanc expoſer un ouvrage au ſallon? Oh! qu'il n'en va pas ainſi! Il faut être de l'Académie; il y faut même être protégé pour obtenir au coin d'un mur quelque place obſcure. Quittez-moi la regle & le pinceau, prenez un fiacre, & courez de porte en porte: c'eſt ainſi qu'on acquiert la célébrité. Or vous devez ſavoir que toutes ces illuſtres portes ont des Suiſſes ou des portiers qui n'entendent que par geſte, & dont les oreilles ſont dans leurs mains. Voulez-vous enſeigner ce que vous avez appris, & devenir Maître

de géographie, ou de mathématique, ou de langue, ou de musique, ou de dessin? Pour cela même il faut trouver des écoliers, par conséquent des prôneurs. Comptez qu'il importe plus d'être charlatan qu'habile, & que si vous ne savez de métier que le vôtre, jamais vous ne serez qu'un ignorant.

Voyez donc combien toutes ces brillantes ressources sont peu solides, & combien d'autres ressources vous sont nécessaires pour tirer parti de celles-là. Et puis, que deviendrez-vous dans ce lâche abbaissement? Les revers, sans vous instruire, vous aviliſſent; jouet plus que jamais de l'opinion publique, comment vous élèverez-vous au-dessus des préjugés, arbitres de votre sort? Comment mépriserez-vous la bassesse & les vices dont vous avez besoin pour subsister? Vous ne dépendiez que des richesses, & maintenant vous dépendez des Riches; vous n'avez fait qu'empirer votre esclavage, & le surcharger de votre misère. Vous voilà pauvre sans être libre; c'est le pire état où l'homme puisse tomber.

Mais au lieu de recourir pour vivre à ces hautes connoissances qui sont faites pour nourrir l'ame & non le

corps, si vous recourez au besoin, à vos mains & à l'usage que vous en savez faire, toutes les difficultés disparoissent, tous les manéges deviennent inutiles ; la ressource est toujours prête au moment d'en user ; la probité, l'honneur ne sont plus un obstacle à la vie ; vous n'avez plus besoin d'être lâche & menteur devant les Grands ; souple & rampant devant les fripons, vil complaisant de tout le monde, emprunteur ou voleur, ce qui est à-peu-près la même chose quand on n'a rien : l'opinion des autres ne vous touche point ; vous n'avez à faire votre cour à personne, point de sot à flatter, point de suisse à fléchir, point de courtisanne à payer, &, qui pis est, à encenser. Que des coquins mènent les grandes affaires ; peu vous importe : cela ne vous empêchera pas, vous, dans votre vie obscure, d'être honnête homme & d'avoir du pain. Vous entrez dans la premiere boutique du métier que vous avez appris. Maitre, j'ai besoin d'ouvrage ; compagnon, mettez-vous là, travaillez. Avant que l'heure du dîner soit venue, vous avez gagné votre dîner : si vous êtes diligent & sobre, avant que huit jours se passent, vous aurez de quoi vivre

vivre huit autres jours: vous aurez vécu libre, ſain, vrai, laborieux, juſte: ce n'eſt pas perdre ſon tems que d'en gagner ainſi.

Je veux abſolument qu'Emile apprenne un métier. Un métier honnête, au moins, direz-vous. Que ſignifie ce mot? Tout métier utile au public n'eſt-il pas honnête? Je ne veux point qu'il ſoit brodeur, ni doreur, ni verniſſeur comme le gentilhomme de Locke; je ne veux qu'il ſoit ni muſicien, ni comédien, ni faiſeur de livres (*). A ces profeſſions près, & celles qui leur reſſemblent, qu'il prenne celle qu'il voudra; je ne prétends le gêner en rien. J'aime mieux qu'il ſoit cordonnier que poëte! j'aime mieux qu'il pave les grands chemins que de faire des fleurs de porcelaine. Mais, direz-vous, les archers, les eſpions, les bourreaux ſont des gens utiles. Il ne tient qu'au Gouvernement qu'ils ne le ſoient point: mais paſſons, j'avois tort; il ne ſuffit pas de choiſir un métier utile, il

(*) Vous l'êtes bien, vous; me dira-t-on. Je le ſus pour mon malheur, je l'avoue; & mes torts que je penſe avoir aſſez expiés ne ſont pas pour autrui des raiſons d'en avoir de ſemblables. Je n'écris pas pour excuſer mes fautes, mais pour empêcher mes lecteurs de les imiter.

faut encore qu'il n'exige pas des gens qui l'exercent, des qualités d'ame odieuſes, & incompatibles avec l'humanité. Ainſi revenant au premier mot, prenons un métier honnête : mais ſouvenons-nous toujours qu'il n'y a point d'honnêteté ſans l'utilité.

Un célebre Auteur de ce ſiecle, dont les livres ſont pleins de grands projets & de petites vues, avoit fait vœu, comme tous les prêtres de ſa communion, de n'avoir point de femme en propre ; mais ſe trouvant plus ſcrupuleux que les autres ſur l'adultere, on dit qu'il prit le parti d'avoir de jolies ſervantes, avec leſquelles il réparoit de ſon mieux l'outrage qu'il avoit fait à ſon eſpece, par ce téméraire engagement. Il regardoit comme un devoir du citoyen d'en donner d'autres à la patrie, & du tribut qu'il lui payoit en ce genre, il peuploit la claſſe des artiſans. Sitôt que ces enfans étoient en âge, il leur faiſoit apprendre à tous un métier de leur goût, n'excluant que les profeſſions oiſeuſes, futiles ou ſujettes à la mode, telles, par exemple, que celle de perruquier, qui n'eſt jamais néceſſaire, & qui peut devenir inutile d'un jour à l'autre, tant que la Nature ne ſe

rebutera pas de nous donner des cheveux.

Voilà l'esprit qui doit nous guider dans le choix du métier d'Emile; ou plutôt ce n'est pas à nous de faire ce choix, c'est à lui; car les maximes dont il est imbu, conservant en lui le mépris naturel des choses inutiles, jamais il ne voudra consumer son tems en travaux de nulle valeur, & il ne connoit de valeur aux choses, que celle de leur utilité réelle; il lui faut un métier qui pût servir à Robinson dans son Isle.

En faisant passer en revue devant un enfant les productions de la Nature & de l'art; en irritant sa curiosité, en le suivant où elle le porte, on a l'avantage d'étudier ses goûts, ses inclinations, ses penchans, & de voir briller la premiere étincelle de son génie, s'il en a quelqu'un qui soit bien décidé. Mais une erreur commune & dont il faut vous préserver, c'est d'attribuer à l'ardeur du talent l'effet de l'occasion, & de prendre pour une inclination marquée vers tel ou tel art, l'esprit imitatif commun à l'homme & au singe, & qui porte machinalement l'un & l'autre à vouloir faire tout ce qu'il voit faire,

ſans trop ſavoir à quoi cela eſt bon. Le monde eſt plein d'artiſans & ſurtout d'artiſtes, qui n'ont point le talent naturel de l'art qu'ils exercent, & dans lequel on les a pouſſés dès leur bas âge, ſoit déterminé par d'autres convenances ſoit trompé par un zele apparent qui les eût portés de même, vers tout autre art, s'ils l'avoient vu pratiquer auſſi-tôt. Tel entend un tambour & ſe croit Général; tel voit bâtir & veut être architecte. Chacun eſt tenté du métier qu'il voit faire, quand il le croit eſtimé.

J'ai connu un laquais, qui, voyant peindre & deſſiner ſon maitre, ſe mit dans la tête d'être peintre & deſſinateur. Dès l'inſtant qu'il eut formé cette réſolution, il prit le crayon, qu'il n'a plus quitté que pour prendre le pinceau, qu'il ne quittera de ſa vie. Sans leçons & ſans regles il ſe mit à deſſiner tout ce qui lui tomboit ſous la main. Il paſſa trois ans entiers collé ſur ſes barbouillages, ſans que jamais rien pût l'en arracher que ſon ſervice, & ſans jamais ſe rebuter du peu de progrès que de médiocres diſpoſitions lui laiſſoient faire. Je l'ai vu durant ſix mois d'un été très-ardent, dans une petite anti-chambre au midi, où

l'on suffoquoit au passage, assis, ou plutôt cloué tout le jour sur sa chaise, devant un globe, dessiner ce globe, le redessiner, commencer & recommencer sans cesse avec une invincible obstination, jusqu'à ce qu'il en eût rendu la ronde-bosse assez bien pour être content de son travail. Enfin, favorisé de son maître & guidé par un artiste, il est parvenu au point de quitter la livrée, & de vivre de son peinceau. Jusqu'à certain terme la persévérance supplée au talent; il a atteint ce terme, & ne le passera jamais. La constance & l'émulation de cet honnête garçon sont louables. Il se fera toujours estimer par son assiduité, par sa fidélité, par ses mœurs; mais il ne peindra jamais que des dessus de porte. Qui est-ce qui n'eût pas été trompé par son zele, & ne l'eût pas pris pour un vrai talent? Il y a bien de la différence entre se plaire à un travail, & y être propre. Il faut des observations plus fines qu'on ne pense, pour s'assurer du vrai génie & du vrai goût d'un enfant, qui montre bien plus ses desirs que ses dispositions; & qu'on juge toujours par les premiers, faute de savoir étudier les autres. Je voudrois qu'un homme judicieux nous donnât un traité de l'art

d'observer les enfans. Cet art seroit très-important à connoître : les peres & les maîtres n'en ont pas encore les élémens.

Mais peut-être donnons-nous ici trop d'importance au choix d'un métier. Puisqu'il ne s'agit que d'un travail des mains, ce choix n'est rien pour Emile ; & son apprentissage est déjà plus d'à moitié fait, par les exercices dont nous l'avons occupé jusqu'à présent. Que voulez-vous qu'il fasse ? Il est prêt à tout : il sait déjà manier la bêche & la houe ; il sait se servir du tour, du marteau, du rabot, de la lime ; les outils de tous les métiers lui sont déjà familiers. Il ne s'agit plus que d'acquérir de quelqu'un de ces outils un usage assez prompt, assez facile pour égaler en diligence les bons ouvriers qui s'en servent, & il a sur ce point un grand avantage par-dessus tous, c'est d'avoir le corps agile, les membres flexibles, pour prendre, sans peine, toutes sortes d'attitudes, & prolonger, sans efforts, toutes sortes de mouvemens. De plus, il a les organes justes & bien exercés ; toute la méchanique des arts lui est déjà connue. Pour savoir travailler en maître, il ne lui manque que de l'habitude : & l'habitude ne se gagne qu'avec le tems. Auquel des métiers,

dont le choix nous reſte à faire, donnera-t-il donc aſſez de tems pour s'y rendre diligent? Ce n'eſt plus que de cela qu'il s'agit.

Donnez à l'homme un métier qui convienne à ſon ſexe, & au jeune homme un métier qui convienne à ſon âge. Toute profeſſion ſédentaire & caſaniere, qui efféminе & ramollit le corps, ne lui plaît ni ne lui convient. Jamais jeune garçon n'aſpira de lui-même à être tailleur; il faut de l'art pour porter à ce métier de femmes, le ſexe pour lequel il n'eſt pas fait (9). L'aiguille & l'épée ne ſauroient être maniées par les mêmes mains. Si j'étois Souverain, je ne permettrois la couture, & les métiers à l'aiguille, qu'aux femmes, & aux boiteux réduits à s'occuper comme elles. En ſuppoſant les eunuques néceſſaires, je trouve les Orientaux bien fous d'en faire exprès. Que ne ſe contentent-ils de ceux qu'a fait la nature, de ces foules d'hommes lâches dont elle a mutilé le cœur, ils en auroient de reſte pour le beſoin. Tout homme foible, délicat, craintif, eſt condamné par elle à la vie ſédentaire; il eſt fait pour vivre avec

(9) Il n'y avoit point de tailleurs parmi les anciens: les habits des hommes ſe faiſoient dans la maiſon par les femmes.

les femmes, ou à leur maniere. Qu'il exerce quelqu'un des métiers qui leur sont propres, à la bonne heure; & s'il faut absolument de vrais eunuques, qu'on réduise à cet état les hommes qui déshonorent leur sexe en prenant des emplois qui ne lui conviennent pas. Leur choix annonce l'erreur de la Nature : corrigez cette erreur de maniere ou d'autre, vous n'aurez fait que du bien.

J'interdis à mon Eleve les métiers mal-sains, mais non pas les métiers pénibles, ni même les métiers périlleux. Ils exercent à la fois la force & le courage ; ils sont propres aux hommes seuls, les femmes n'y prétendent point : comment n'ont-ils pas honte d'empiéter sur ceux qu'elles font ?

Luctantur paucæ, comedunt colliphia paucæ.
Vos lanam trahitis, calathiſque peracta refertis
Vellera .... (10).

En Italie, on ne voit point de femmes dans les boutiques ; & l'on ne peut rien imaginer de plus triste que le coup-d'œil des rues de ce pays là, pour ceux qui sont accoutumés à celles de France & d'Angleterre. En voyant des mar-

(10) Juven. Sat. II.

chands de modes vendre aux Dames des rubans, des pompons, du rezeau, de la chenille, je trouvois ces parures délicates bien ridicules dans de groſſes mains, faites pour ſouffler la forge & frapper ſur l'enclume. Je me diſois; dans ce pays les femmes devroient, par repréſailles, lever des boutiques de fourbiſſeurs & d'armuriers. Eh! que chacun faſſe & vende les armes de ſon ſexe. Pour les connoître, il les faut employer.

Jeune homme, imprime à tes travaux la main de l'homme. Apprends à manier d'un bras vigoureux la hâche & la ſcie, à équarrir une poutre, à monter ſur un comble, à poſer le faîte, à l'affermir de jambes-de-force & d'entraits; puis crie à ta ſœur de venir t'aider à ton ouvrage, comme elle te diſoit de travailler à ſon point-croiſé.

J'en dis trop pour mes agréables contemporains, je le ſens; mais je me laiſſe quelquefois entraîner à la force des conſéquences. Si quelque homme que ce ſoit a honte de travailler en public, armé d'une doloire & ceint d'un tablier de peau, je ne vois plus en lui qu'un eſclave de l'opinion, prêt à rougir de bien faire, ſitôt qu'on ſe rira des honnêtes gens. Toutefois cédons au pré-

jugé des peres tout ce qui ne peut nuire au jugement des enfans. Il n'eſt pas néceſſaire d'exercer toutes les profeſſions utiles pour les honorer toutes ; il ſuffit de n'en eſtimer aucune au-deſſous de ſoi. Quand on a le choix, & que rien d'ailleurs ne nous détermine, pourquoi ne conſulteroit-on pas l'agrément, l'inclination, la convenance entre les profeſſions de même rang? Les travaux des métaux ſont utiles, & même les plus utiles de tous. Cependant, à moins qu'une raiſon particuliere ne m'y porte, je ne ferai point de votre fils un maréchal, un ferrurier, un forgeron ; je n'aimerois pas à lui voir, dans ſa forge, la figure d'un cyclope. De même, je n'en ferai pas un maçon, encore moins un cordonnier. Il faut que tous les métiers ſe faſſent; mais qui peut choiſir, doit avoir égard à la propreté ; car il n'y a point là d'opinion : ſur ce point les ſens nous décident. Enfin je n'aimerois pas ces ſtupides profeſſions, dont les ouvriers, ſans induſtrie & preſque automates, n'exercent jamais leurs mains qu'au même travail. Les tiſſerands, les faiſeurs de bas, les ſcieurs de pierre, à quoi ſert d'employer à ces métiers des hommes de ſens ? c'eſt une machine qui en mene une autre.

Tout bien considéré, le métier que j'aimerois le mieux qui fût du goût de mon Eleve, est celui de menuisier. Il est propre, il est utile, il peut s'exercer dans la maison; il tient suffisamment le corps en haleine; il exige, dans l'ouvrier de l'adresse & de l'industrie, & dans la forme des ouvrages que l'utilité détermine, l'élégance & le goût ne sont pas exclus.

Que si par hazard le génie de votre Eleve étoit décidément tourné vers les sciences spéculatives, alors je ne blâmerois pas qu'on lui donnât un métier conforme à ses inclinations; qu'il apprît, par exemple, à faire des instrumens de mathématiques, des lunettes, des télescopes, &c.

Quand Emile apprendra son métier, je veux l'apprendre avec lui; car je suis convaincu qu'il n'apprendra jamais bien que ce que nous apprendrons ensemble. Nous nous mettrons donc tous deux en apprentissage, & nous ne prétendrons point être traités en Messieurs, mais en vrais apprentifs, qui ne le font pas pour rire: pourquoi ne le ferions-nous pas tout de bon? Le Czar Pierre étoit charpentier au chantier, & tambour dans ses propres troupes: pensez-vous que ce

Prince ne vous valût pas par la naiſſance où par le mérite ? Vous comprenez que ce n'eſt point à Emile que je dis cela ; c'eſt à vous, qui que vous puiſſiez être.

Malheureuſement nous ne pouvons paſſer tout notre tems à l'établi. Nous ne ſommes pas ſeulement apprentifs ouvriers, nous ſommes apprentifs hommes ; & l'apprentiſſage de ce dernier métier eſt plus pénible & plus long que l'autre. Comment ferons-nous donc ? Prendrons-nous un maître de rabot une heure par jour comme on prend un maître à danſer ? Non, nous ne ſerions pas des apprentifs, mais des diſciples ; & notre ambition n'eſt pas tant d'apprendre la menuiſerie, que de nous élever à l'état de menuiſier. Je ſuis donc d'avis que nous aillions toutes les ſemaines une ou deux fois, au moins, paſſer la journée entiere chez le maître, que nous nous levions à ſon heure, que nous ſoyons à l'ouvrage avant lui, que nous mangions à ſa table, que nous travaillions ſous ſes ordres ; & qu'après avoir eu l'honneur de ſouper avec ſa famille, nous retournions, ſi nous voulons, coucher dans nos lits durs. Voilà comment on apprend pluſieurs métiers à la fois, & comment on s'exerce au tra-

vail des mains, ſans négliger l'autre apprentiſſage.

Soyons ſimples en faiſant bien. N'allons pas reproduire la vanité par nos ſoins pour la combattre. S'enorgueillir d'avoir vaincu les préjugés, c'eſt s'y ſoumettre. On dit que par un ancien uſage de la Maiſon Ottomane, le Grand-Seigneur eſt obligé de travailler de ſes mains, & chacun ſait que les ouvrages d'une main royale ne peuvent être que des chef-d'œuvres. Il diſtribue donc magnifiquement ces chef-d'œuvres aux Grands de la Porte; & l'ouvrage eſt payé ſelon la qualité de l'ouvrier. Ce que je vois de mal à cela n'eſt pas cette prétendue vexation; car, au contraire, elle eſt un bien. En forçant les Grands de partager avec lui les dépouilles du peuple, le Prince eſt d'autant moins obligé de piller le peuple directement. C'eſt un ſoulagement néceſſaire au deſpotiſme, & ſans lequel cet horrible Gouvernement ne ſauroit ſubſiſter.

Le vrai mal d'un pareil uſage, eſt l'idée qu'il donne à ce pauvre homme de ſon mérite. Comme le Roi Midas, il voit changer en or tout ce qu'il touche, mais il n'apperçoit pas quelles oreilles cela fait pouſſer. Pour en conſerver de courtes à notre Emile, préſervons ſes mains

de ce riche talent ; que ce qu'il fait ne tire pas son prix de l'ouvrier, mais de l'ouvrage. Ne souffrons jamais qu'on juge du sien qu'en le comparant à celui des bons maîtres. Que son travail soit prisé par le travail même, & non parce qu'il est de lui. Dites de ce qui est bien fait, *voilà qui est bien fait ;* mais n'ajoutez point, *qui est-ce qui a fait cela ?* S'il dit lui-même d'un air fier & content de lui, *c'est moi qui l'ai fait*; ajoutez froidement ; *vous ou un autre, il n'importe ; c'est toujours un travail bien fait.*

Bonne mere, préserve-toi sur-tout des mensonges qu'on te prépare. Si ton fils sait beaucoup de choses, défie-toi de tout ce qu'il sait : s'il a le malheur d'être élevé dans Paris & d'être riche, il est perdu. Tant qu'il s'y trouvera d'habiles artistes, il aura tous leurs talens ; mais loin d'eux, il n'en aura plus. A Paris le riche sait tout ; il n'y a d'ignorant que le pauvre. Cette capitale est pleine d'amateurs & sur tout d'amatrices qui font leurs ouvrages comme M. Guillaume inventoit ses couleurs. Je connois à ceci trois exceptions honorables parmi les hommes, il y en peut avoir davantage ; mais je n'en connois aucune parmi les femmes, & je doute qu'il y en ait. En général on acquiert un nom dans les arts

comme dans la robe, on devient artiſte & juge des artiſtes comme on devient Docteur en droit & Magiſtrat.

Si donc il étoit une fois établi qu'il eſt beau de ſavoir un métier, vos enfans le ſauroient bientôt ſans l'apprendre : ils paſſeroient maîtres comme les Conſeillers de Zurich. Point de tout ce cérémonial pour Emile ; point d'apparence & toujours de la réalité. Qu'on ne diſe pas qu'il fait ; mais qu'il apprenne en ſilence. Qu'il faſſe toujours ſon chef-d'œuvre, & que jamais il ne paſſe maître ; qu'il ne ſe montre pas ouvrier par ſon titre, mais par ſon travail.

Si juſqu'ici je me ſuis fait entendre, on doit concevoir comment avec l'habitude de l'exercice du corps & du travail des mains, je donne inſenſiblement à mon Eleve le goût de la réflexion & de la méditation, pour balancer en lui la pareſſe qui réſulteroit de ſon indifférence pour le jugement des hommes, & du calme de ſes paſſions. Il faut qu'il travaille en payſan, & qu'il penſe en philoſophe, pour n'être pas auſſi fainéant qu'un ſauvage. Le grand ſecret de l'éducation eſt de faire que les exercices du corps & ceux de l'eſprit ſervent toujours de délaſſement les uns aux autres.

Mais gardons-nous d'anticiper sur les instructions qui demandent un esprit plus mûr. Emile ne sera pas long-tems ouvrier, sans ressentir par lui-même l'inégalité des conditions, qu'il n'avoit d'abord qu'apperçue. Sur les maximes que je lui donne & qui sont à sa portée il voudra m'examiner à mon tour. En recevant tout de moi seul, en se voyant si près de l'état des pauvres, il voudra savoir pourquoi j'en suis si loin. Il me fera peut-être, au dépourvu des questions scabreuses. *Vous êtes riche, vous me l'avez dit, & je le vois. Un riche doit aussi son travail à la société, puisqu'il est homme. Mais vous, que faites-vous donc pour elle.* Que diroit à cela un beau gouverneur? Je l'ignore. Il seroit peut-être assez sot pour parler à l'enfant des soins qu'il lui rend. Quant à moi, l'attelier me tire d'affaire. *Voilà, cher Emile, une excellente question. Je vous promets d'y répondre pour moi, quand vous y ferez pour vous-même une réponse dont vous soyez content. En attendant j'aurai soin de rendre à vous & aux pauvres ce que j'ai de trop, & de faire une table ou un banc par semaine, afin de n'être pas tout-à-fait inutile à tout.*

Nous voici revenus à nous-mêmes.

Voilà notre enfant prêt à ceſſer de l'être, rentré dans ſon individu. Le voilà ſentant plus que jamais la néceſſité qui l'attache aux choſes. Après avoir commencé par exercer ſon corps & ſes ſens, nous avons exercé ſon eſprit & ſon jugement. Enfin nous avons réuni l'uſage de ſes membres à celui de ſes facultés. Nous avons fait un être agiſſant & penſant; il ne nous reſte plus, pour achever l'homme, que de faire un être aimant & ſenſible, c'eſt-à-dire de perfectionner la raiſon par le ſentiment. Mais avant d'entrer dans ce nouvel ordre de choſes, jettons les yeux ſur celui d'où nous ſortons, & voyons le plus exactement qu'il eſt poſſible juſqu'où nous ſommes parvenus.

Notre Eleve n'avoit d'abord que des ſenſations, maintenant il a des idées; il ne faiſoit que ſentir, maintenant il juge. Car de la comparaiſon de pluſieurs ſenſations ſucceſſives ou ſimultanées, & du jugement qu'on en porte, nait une ſorte de ſenſation mixte ou complexe, que j'appelle idée.

La maniere de former les idées eſt ce qui donne un caractere à l'eſprit humain. L'eſprit qui ne forme ſes idées que ſur des rapports réels, eſt un eſprit ſolide; celui qui ſe contente des rapports appa-

rens, eſt un eſprit ſuperficiel : celui qui voit les rapports tels qu'ils ſont, eſt un eſprit juſte ; celui qui les apprécie mal, eſt un eſprit faux : celui qui controuve des rapports imaginaires qui n'ont ni réalité ni apparence, eſt un fou ; celui qui ne compare point, eſt un imbécille. L'aptitude plus ou moins grande à comparer des idées & à trouver des rapports, eſt ce qui fait dans les hommes le plus ou le moins d'eſprit, &c.

Les idées ſimples ne ſont que des ſenſations comparées. Il y a des jugemens dans les ſimples ſenſations auſſi bien que dans les ſenſations complexes que j'appelle idées ſimples. Dans la ſenſation, le jugement eſt purement paſſif, il affirme qu'on ſent ce qu'on ſent. Dans la perception ou idée, le jugement eſt actif; il rapproche, il compare, il détermine des rapports que le ſens ne détermine pas. Voilà toute la différence, mais elle eſt grande. Jamais la Nature ne nous trompe ; c'eſt toujours nous qui nous trompons.

Je vois ſervir à un enfant de huit ans d'un fromage glacé. Il porte la cuiller à ſa bouche, ſans ſavoir ce que c'eſt, & ſaiſi du froid, s'écrie : *Ah ! cela me brûle !* Il éprouve une ſenſation très-vive ; il n'en connoit point de plus vive que la

chaleur du feu, & il croit sentir celle-là. Cependant il s'abuse, le saisissement du froid le blesse, mais il ne le brûle pas, & ces deux sensations ne sont pas semblables, puisque ceux qui ont éprouvé l'une & l'autre ne les confondent point. Ce n'est donc pas la sensation qui le trompe, mais le jugement qu'il en porte.

Il en est de même de celui qui voit, pour la premiere fois, un miroir ou une machine d'optique, ou qui entre dans une cave profonde, au cœur de l'hiver ou de l'été, ou qui trempe dans l'eau tiede une main très-chaude ou très froide, ou qui fait rouler entre deux doigts croisés une petite boule, &c. S'il se contente de dire ce qu'il apperçoit, ce qu'il sent, son jugement étant purement passif, il est impossible qu'il le trompe; mais quand il juge de la chose par l'apparence, il est actif, il compare, il établit par induction des rapports qu'il n'apperçoit pas, alors il se trompe ou peut se tromper. Pour corriger ou prévenir l'erreur, il a besoin de l'expérience.

Montrez de nuit à votre Eleve des nuages passans entre la lune & lui, il croira que c'est la lune qui passe en sens contraire, & que les nuages sont arrêtés. Il le croira par une induction pré-

cipitée, parce qu'il voit ordinairement les petits objets se mouvoir préférablement aux grands, & que les nuages lui semblent plus grands que la lune dont il ne peut estimer l'éloignement. Lorsque dans un bateau qui vogue, il regarde d'un peu loin le rivage, il tombe dans l'erreur contraire, & croit voir courir la terre, parce que ne se sentant point en mouvement il regarde le bateau, la mer ou la riviere, & tout son horizon, comme un tout immobile dont le rivage qu'il voit courir ne lui semble qu'une partie.

La premiere fois qu'un enfant voit un bâton à moitié plongé dans l'eau, il voit un bâton brisé, la sensation est vraie; & elle ne laisseroit pas de l'être, quand même nous ne saurions point la raison de cette apparence. Si donc vous lui demandez ce qu'il voit, il dit: un bâton brisé, & il dit vrai; car il est très-sûr qu'il a la sensation d'un bâton brisé. Mais quand, trompé par son jugement, il va plus loin, & qu'après avoir affirmé qu'il voit un bâton brisé, il affirme encore que ce qu'il voit est en effet un bâton brisé, alors il dit faux: pourquoi cela? Parce qu'alors il devient actif, & qu'il ne juge plus par inspection, mais par induction, en affirmant ce qu'il ne

ſent pas, ſavoir que le jugement qu'il reçoit par un ſens ſeroit confirmé par un autre.

Puiſque toutes nos erreurs viennent de nos jugemens, il eſt clair que ſi nous n'avions jamais beſoin de juger, nous n'aurions nul beſoin d'apprendre; nous ne ſerions jamais dans le cas de nous tromper; nous ſerions plus heureux de notre ignorance que nous ne pouvons l'être de notre ſavoir. Qui eſt-ce qui nie que les ſavans ne ſachent mille choſes vraies que les ignorans ne ſauront jamais? Les ſavans ſont-ils pour cela plus près de la vérité? Tout au contraire; ils s'en éloignent en avançant; parce que la vanité de juger faiſant encore plus de progrès que les lumieres, chaque vérité qu'ils apprennent ne vient qu'avec cent jugemens faux. Il eſt de la derniere évidence que les Compagnies ſavantes de l'Europe ne ſont que des écoles publiques de menſonges; & très-ſurement il y a plus d'erreurs dans l'Académie des Sciences que dans tout un peuple de Hurons.

Puiſque plus les hommes ſavent, plus ils ſe trompent; le ſeul moyen d'éviter l'erreur eſt l'ignorance. Ne jugez point, vous ne vous abuſerez jamais. C'eſt la leçon de la Nature auſſi-bien que de la

raiſon. Hors les rapports immédiats en très-petit nombre & très-ſenſibles que les choſes ont avec nous, nous n'avons naturellement qu'une profonde indifférence pour tout le reſte. Un Sauvage ne tourneroit pas le pied pour aller voir le jeu de la plus belle machine, & tous les prodiges de l'électricité. *Que m'importe?* eſt le mot le plus familier à l'ignorant, & le plus convenable au ſage.

Mais malheureuſement ce mot ne nous va plus. Tout nous importe depuis que nous ſommes dépendans de tout ; & notre curioſité s'étend néceſſairement avec nos beſoins. Voilà pourquoi j'en donne une très-grande au Philoſophe & n'en donne point au Sauvage. Celui-ci n'a beſoin de perſonne ; l'autre a beſoin de tout le monde, & ſur-tout d'admirateurs.

On me dira que je ſors de la Nature ; je n'en crois rien. Elle choiſit ſes inſtrumens & les regle, non ſur l'opinion, mais ſur le beſoin. Or les beſoins changent ſelon la ſituation des hommes. Il y a bien de la différence entre l'homme naturel vivant dans l'état de nature & l'homme naturel vivant dans l'état de ſociété. Emile n'eſt pas un ſauvage à reléguer dans les déſerts ; c'eſt un ſauvage fait pour habiter les villes. Il faut qu'il ſache

y trouver ſon néceſſaire, tirer parti de leurs habitans, & vivre, ſinon comme eux, du moins avec eux.

Puiſqu'au milieu de tant de rapports nouveaux, dont il va dépendre, il faudra malgré lui qu'il juge, apprenons-lui donc à bien juger.

La meilleure maniere d'apprendre à bien juger, eſt celle qui tend le plus à ſimplifier nos expériences, & à pouvoir même nous en paſſer ſans tomber dans l'erreur. D'où il ſuit qu'après avoir longtems vérifié les rapports des ſens l'un par l'autre, il faut encore apprendre à vérifier les rapports de chaque ſens par lui-même, ſans avoir beſoin de recourir à un autre ſens; alors chaque ſenſation deviendra pour nous une idée, cette idée ſera toujours conforme à la vérité. Telle eſt la ſorte d'acquis dont j'ai tâché de remplir ce troiſieme âge de la vie humaine.

Cette maniere de procéder exige une patience & une circonſpection dont peu de maîtres ſont capables, & ſans laquelle jamais le diſciple n'apprendra à juger. Si, par exemple, lorſque celui-ci s'abuſe ſur l'apparence du baton briſé, pour lui montrer ſon erreur vous vous preſſez de tirer le bâton hors de l'eau, vous le détromperez peut-être; mais que

lui apprendrez-vous? Rien que ce qu'il auroit bientôt appris de lui-même. Oh que ce n'eſt pas là ce qu'il faut faire! Il s'agit moins de lui apprendre une vérité, que de lui montrer comment il faut s'y prendre pour découvrir toujours la vérité. Pour mieux l'inſtruire, il ne faut pas le détromper ſitôt. Prenons Emile & moi pour exemple.

Premierement, à la ſeconde des deux queſtions ſuppoſées, tout enfant élevé à l'ordinaire ne manquera pas de répondre affirmativement. C'eſt ſurement, dira-t-il, un bâton briſé. Je doute fort qu'Emile me faſſe la même réponſe. Ne voyant point la néceſſité d'être ſavant ni de le paroître, il n'eſt jamais preſſé de juger; il ne juge que ſur l'évidence, & il eſt bien éloigné de la trouver dans cette occaſion, lui qui ſait combien nos jugemens ſur les apparences ſont ſujets à l'illuſion, ne fût-ce que dans la perſpective.

D'ailleurs, comme il ſait par expérience que mes queſtions les plus frivoles ont toujours quelque objet qu'il n'apperçoit pas d'abord, il n'a point pris l'habitude d'y répondre étourdiment. Au contraire, il s'en défie, il s'y rend attentif, il les examine avec grand ſoin avant d'y répondre

répondre. Jamais il ne me fait de réponse qu'il n'en soit content lui-même ; & il est difficile à contenter. Enfin nous ne nous piquons ni lui ni moi de savoir la vérité des choses ; mais seulement de ne pas donner dans l'erreur. Nous serions bien plus confus de nous payer d'une raison qui n'est pas bonne, que de n'en point trouver du tout. *Je ne sais*, est un mot qui nous va si bien à tous deux, & que nous répetons si souvent, qu'il ne coûte plus rien à l'un ni à l'autre. Mais soit que cette étourderie lui échappe, ou qu'il l'évite par notre commode *je ne sais*, ma replique est la même ; voyons, examinons.

Ce bâton qui trempe à moitié dans l'eau est fixé dans une situation perpendiculaire. Pour savoir s'il est brisé, comme il le paroit, que de choses n'avons-nous pas à faire avant de le tirer de l'eau, ou avant d'y porter la main ?

1°. D'abord nous tournons tout autour du bâton, & nous voyons que la brisure tourne comme nous. C'est donc notre œil seul qui la change, & les regards ne remuent pas le corps.

2°. Nous regardons bien à plomb sur le bout du bâton qui est hors de l'eau, alors le bâton n'est plus courbe, le bout

voisin de notre œil nous cache exactement l'autre bout (*). Notre œil a-t-il redressé le bâton?

3°. Nous agitons la surface de l'eau, nous voyons le bâton se plier en plusieurs pieces, se mouvoir en zigzag, & suivre les ondulations de l'eau. Le mouvement que nous donnons à cette eau suffit-il pour briser, amollir & fondre ainsi le bâton?

4°. Nous faisons écouler l'eau, & nous voyons le baton se redresser peu-à-peu à mesure que l'eau baisse. N'en voilà-t-il pas plus qu'il ne faut pour éclaircir le fait & trouver la réfraction? Il n'est donc pas vrai que la vue nous trompe puisque nous n'avons besoin que d'elle seule pour rectifier les erreurs que nous lui attribuons.

Supposons l'enfant assez stupide pour ne pas sentir le résultat de ces expériences; c'est alors qu'il faut appeller le toucher au secours de la vue. Au lieu de tirer le bâton hors de l'eau, laissez-le dans sa situation; & que l'enfant y passe la main d'un bout à l'autre, il ne sentira

(*) J'ai depuis trouvé le contraire par une expérience plus exacte. La réfraction agit circulairement, & le bâton paroit plus gros par le bout qui est dans l'eau que par l'autre; mais cela ne change rien à la force du raisonnement, & la conséquence n'en est pas moins juste.

point d'angle : le bâton n'eſt donc pas briſé.

Vous me direz qu'il n'y a pas ſeulement ici des jugemens ; mais des raiſonnemens en forme. Il eſt vrai ; mais ne voyez-vous pas que ſitôt que l'eſprit eſt parvenu juſqu'aux idées, tout jugement eſt un raiſonnement. La conſcience de toute ſenſation eſt une propoſition, un jugement. Donc ſitôt que l'on compare une ſenſation à une autre, on raiſonne. L'art de juger & l'art de raiſonner, ſont exactement le même.

Emile ne ſaura jamais la dioptrique, ou je veux qu'il l'apprenne autour de ce bâton. Il n'aura point diſſéqué d'inſectes ; il n'aura point compté les taches du ſoleil ; il ne ſaura ce que c'eſt qu'un microſcope & un téleſcope. Vos doctes Eleves ſe moqueront de ſon ignorance. Ils n'auront pas tort ; car avant de ſe ſervir de ces inſtrumens, j'entends qu'il les invente, & vous vous doutez bien que cela ne viendra pas ſitôt.

Voilà l'eſprit de toute ma méthode dans cette partie. Si l'enfant fait rouler une petite boule entre deux doigts croiſés, & qu'il croye ſentir deux boules, je ne lui permettrai point d'y regarder, qu'auparavant il ne ſoit convaincu qu'il n'y en a qu'une.

Ces éclairciſſemens ſuffiront, je penſe, pour marquer nettement le progrès qu'a fait juſqu'ici l'eſprit de mon Eleve, & la route par laquelle il a ſuivi ce progrès. Mais vous êtes effrayés, peut-être, de la quantité de choſes que j'ai fait paſſer devant lui Vous craignez que je n'accable ſon eſprit ſous ces multitudes de connoiſſances. C'eſt tout le contraire; je lui apprends bien plus à les ignorer qu'à les ſavoir. Je lui montre la route de la ſcience aiſée, à la vérité; mais longue, immenſe, lente à parcourir. Je lui fais faire les premiers pas pour qu'il reconnoiſſe l'entrée; mais je ne lui permets jamais d'aller loin.

Forcé d'apprendre de lui-même, il uſe de ſa raiſon & non de celle d'autrui; car pour ne rien donner à l'opinion, il ne faut rien donner à l'autorité, & la plupart de nos erreurs nous viennent bien moins de nous que des autres. De cet exercice continuel il doit réſulter une vigueur d'eſprit, ſemblable à celle qu'on donne au corps par le travail & par la fatigue. Un autre avantage, eſt qu'on n'avance qu'à proportion de ſes forces. L'eſprit, non plus que le corps, ne porte que ce qu'il peut porter. Quand

l'entendement s'approprie les choſes avant de les dépoſer dans la mémoire, ce qu'il en tire enſuite eſt à lui. Au lieu qu'en ſurchargeant la mémoire à ſon inſçu, on s'expoſe à n'en jamais rien tirer qui lui ſoit propre.

Emile a peu de connoiſſances, mais celles qu'il a ſont véritablement ſiennes; il ne ſait rien à demi. Dans le petit nombre des choſes qu'il ſait, & qu'il ſait bien, la plus importante eſt, qu'il y en a beaucoup qu'il ignore & qu'il peut ſavoir un jour, beaucoup plus que d'autres hommes ſavent & qu'il ne ſaura de ſa vie, & une infinité d'autres, qu'aucun homme ne ſaura jamais. Il a un eſprit univerſel, non par les lumieres, mais par la faculté d'en acquérir; un eſprit ouvert, intelligent, prêt à tout, &, comme dit Montagne, ſinon inſtruit, du moins inſtruiſable. Il me ſuffit qu'il ſache trouver l'*à quoi bon*, ſur tout ce qu'il fait, & le *pourquoi*, ſur tout ce qu'il croit. Encore une fois, mon objet n'eſt point de lui donner la ſcience, mais de lui apprendre à l'acquérir au beſoin, de la lui faire eſtimer exactement ce qu'elle vaut, & de lui faire aimer la vérité par-deſſus tout. Avec cette méthode on avance peu, mais

on ne fait jamais un pas inutile, & l'on n'eſt point forcé de rétrograder.

Emile n'a que des connoiſſances naturelles & purement phyſiques. Il ne ſait pas même le nom de l'Hiſtoire, ni ce que c'eſt que métaphyſique & morale. Il connoit les rapports eſſentiels de l'homme aux choſes, mais nul des rapports moraux de l'homme à l'homme. Il ſait peu généraliſer d'idées, peu faire d'abſtractions. Il voit des qualités communes à certains corps ſans raiſonner ſur ces qualités en elles-mêmes. Il connoit l'étendue abſtraite à l'aide des figures de la géométrie, il connoit la quantité abſtraite à l'aide des ſignes de l'algébre. Ces figures & ces ſignes ſont les ſupports de ces abſtractions, ſur leſquels ſes ſens ſe repoſent. Il ne cherche point à connoître les choſes par leur nature, mais ſeulement par les relations qui l'intéreſſent. Il n'eſtime ce qui lui eſt étranger que par rapport à lui; mais cette eſtimation eſt exacte & ſûre. La fantaiſie, la convention n'y entrent pour rien. Il fait plus de cas de ce qui lui eſt plus utile, & ne ſe départant jamais de cette maniere d'apprécier, il ne donne rien à l'opinion.

Emile eſt laborieux, tempérant, pa-

tient, ferme, plein de courage. Son imagination nullement allumée ne lui groſſit jamais les dangers; il eſt ſenſible à peu de maux, & il ſait ſouffrir avec conſtance, parce qu'il n'a point appris à diſputer contre la deſtinée. A l'égard de la mort, il ne ſait pas encore bien ce que c'eſt; mais accoutumé à ſubir ſans réſiſtance a loi de la néceſſité, quand il faudra mourir, il mourra ſans gémir & ſans ſe débattre; c'eſt tout ce que la Nature permet dans ce moment abhorré de tous. Vivre libre & peu tenir aux choſes humaines, eſt le meilleur moyen d'apprendre à mourir.

En un mot, Emile a de la vertu tout ce qui ſe rapporte à lui-même. Pour avoir auſſi les vertus ſociales, il lui manque uniquement de connoître les relations qui les exigent, il lui manque uniquement des lumieres que ſon eſprit eſt tout prêt à recevoir.

Il ſe conſidere ſans égard aux autres, & trouve bon que les autres ne penſent point à lui. Il n'exige rien de perſonne, & ne croit rien devoir à perſonne. Il eſt ſeul dans la ſociété humaine, il ne compte que ſur lui ſeul. Il a droit auſſi plus qu'un autre de compter ſur lui-même, car il eſt

tout ce qu'on peut être à ſon âge. Il n'a point d'erreurs ou n'a que celles qui nous ſont inévitables ; il n'a point de vices ou n'a que ceux dont nul homme ne peut ſe garantir. Il a le corps ſain, les membres agiles, l'eſprit juſte & ſans préjugés, le cœur libre & ſans paſſions. L'amour-propre, la premiere & la plus naturelle de toutes, y eſt encore à peine exalté. Sans troubler le repos de perſonne, il a vécu content, heureux & libre autant que la Nature l'a permis. Trouvez-vous qu'un enfant ainſi parvenu à ſa quinzieme année ait perdu les précédentes ?

Fin du Livre troiſieme.

EMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

LIVRE QUATRIEME.

QUE nous paſſons rapidement ſur cette terre! le premier quart de la vie eſt écoulé, avant qu'on en connoiſſe l'uſage; le dernier quart s'écoule encore, après qu'on a ceſſé d'en jouir. D'abord nous ne ſavons point vivre: bientôt nous ne le pouvons plus; &, dans l'intervalle qui ſépare ces deux extrêmités inutiles, les trois quarts du tems qui nous reſte ſont conſumés par

le ſommeil, par le travail, par la douleur, par la contrainte, par les peines de toute eſpece. La vie eſt courte, moins par le peu de tems qu'elle dure, que parce que, de ce peu de tems, nous n'en avons preſque point pour la goûter. L'inſtant de la mort a beau être éloigné de celui de la naiſſance, la vie eſt toujours trop courte, quand cet eſpace eſt mal rempli.

Nous naiſſons, pour ainſi dire, en deux fois: l'une pour exiſter, & l'autre pour vivre; l'une pour l'eſpece, l'autre pour le ſexe. Ceux qui regardent la femme comme un homme imparfait ont tort, ſans doute; mais l'analogie extérieure eſt pour eux. Juſqu'à l'âge nubile, les enfans des deux ſexes n'ont rien d'apparent qui les diſtingue; même viſage, même figure, même teint, même voix, tout eſt égal: les filles ſont des enfans, les garçons ſont des enfans; le même nom ſuffit à des êtres ſi ſemblables. Les mâles en qui l'on empêche le développement ultérieur du ſexe gardent cette conformité toute leur vie; ils ſont toujours de grands enfans: & les femmes ne perdant point cette même conformité, ſemblent, à bien des égards, ne jamais être autre choſe.

Mais l'homme en général n'eſt pas fait pour reſter toujours dans l'enfance. Il en ſort au tems preſcrit par la Nature, & ce moment de criſe, bien qu'aſſez court, a de longues influences.

Comme le mugiſſement de la mer précede de loin la tempête, cette orageuſe révolution s'annonce par le murmure des paſſions naiſſantes : une fermentation ſourde avertit de l'approche du danger. Un changement dans l'humeur, des emportemens fréquens, une continuelle agitation d'eſprit, rendent l'enfant preſque indiſciplinable. Il devient ſourd à la voix qui le rendoit docile : c'eſt un lion dans ſa fievre ; il méconnoit ſon guide, il ne veut plus être gouverné.

Aux ſignes moraux d'une humeur qui s'altere, ſe joignent des changemens ſenſibles dans la figure. Sa phyſionomie ſe développe & s'empreint d'un caractere ; le coton rare & doux qui croît au bas de ſes joues brunit & prend de la conſiſtance. Sa voix mue, ou plutôt il la perd : il n'eſt ni enfant ni homme & ne peut prendre le ton d'aucun des deux. Ses yeux, ces organes de l'ame, qui n'ont rien dit juſqu'ici, trouvent un langage &

de l'expreſſion; un feu naiſſant les anime, leurs regards plus vifs ont encore une ſainte innocence, mais ils n'ont plus leur premiere imbécillité: il ſent déjà qu'ils peuvent trop dire, il commence à ſavoir les baiſſer & rougir; il devient ſenſible, avant de ſavoir ce qu'il ſent; il eſt inquiet ſans raiſon de l'être. Tout cela peut venir lentement & vous laiſſer du tems encore; mais ſi ſa vivacité ſe rend trop impatiente, ſi ſon emportement ſe change en fureur, s'il s'irrite & s'attendrit d'un inſtant à l'autre, s'il verſe des pleurs ſans ſujet, ſi, près des objets qui commencent à devenir dangereux pour lui, ſon pouls s'éleve & ſon œil s'enflamme, ſi la main d'une femme ſe poſant ſur la ſienne le fait friſſonner, s'il ſe trouble ou s'intimide auprès d'elle; Ulyſſe, ô ſage Ulyſſe! prends garde à toi; les outres que tu fermois avec tant de ſoin ſont ouvertes; les vents ſont déjà déchaînés; ne quitte plus un moment le gouvernail, ou tout eſt perdu.

C'eſt ici la ſeconde naiſſance dont j'ai parlé; c'eſt ici que l'homme nait véritablement à la vie, & que rien d'humain n'eſt étranger à lui. Juſqu'ici nos ſoins n'ont été que des jeux

d'enfant, ils ne prennent qu'à préſent une véritable importance. Cette époque, où finiſſent les éducations ordinaires, eſt proprement celle où la nôtre doit commencer: mais pour bien expoſer ce nouveau plan, reprenons de plus haut l'état des choſes qui s'y rapportent.

Nos paſſions ſont les principaux inſtrumens de notre conſervation; c'eſt donc une entrepriſe auſſi vaine que ridicule de vouloir les détruire; c'eſt controller la Nature, c'eſt réformer l'ouvrage de Dieu. Si Dieu diſoit à l'homme d'anéantir les paſſions qu'il lui donne, Dieu voudroit & ne voudroit pas, il ſe contrediroit lui-même. Jamais il n'a donné cet ordre inſenſé, rien de pareil n'eſt écrit dans le cœur humain; & ce que Dieu veut qu'un homme faſſe, il ne le lui fait pas dire par un autre homme, il le lui dit lui-même, il l'écrit au fond de ſon cœur.

Or je trouverois celui qui voudroit empêcher les paſſions de naître, preſqu'auſſi fou que celui qui voudroit les anéantir; & ceux qui croiroient que tel a été mon projet juſqu'ici, m'auroient ſurement fort mal entendu.

Mais raisonneroit-on bien, si, de ce qu'il est dans la nature de l'homme d'avoir des passions, on alloit conclure que toutes les passions que nous sentons en nous, & que nous voyons dans les autres, sont naturelles? Leur source est naturelle, il est vrai; mais mille ruisseaux étrangers l'ont grossie; c'est un grand fleuve qui s'accroît sans cesse, & dans lequel on trouveroit à peine quelques gouttes de ses premieres eaux. Nos passions naturelles sont très-bornées; elles sont les instrumens de notre liberté, elles tendent à nous conserver. Toutes celles qui nous subjuguent & nous détruisent, nous viennent d'ailleurs; la Nature ne nous les donne pas, nous nous les approprions à son préjudice.

La source de nos passions, l'origine & le principe de toutes les autres, la seule qui nait avec l'homme & ne le quitte jamais tant qu'il vit, est l'amour de soi: passion primitive, innée, antérieure à toute autre, & dont toutes les autres ne sont, en un sens, que des modifications. En ce sens toutes, si l'on veut, sont naturelles. Mais la plupart de ces modifications ont des causes étrangeres, sans lesquelles elles n'auroient jamais lieu; & ces

mêmes modifications, loin de nous être avantageuſes, nous ſont nuiſibles; elles changent le premier objet, & vont contre leur principe: c'eſt alors que l'homme ſe trouve hors de la Nature, & ſe met en contradiction avec ſoi.

L'amour de ſoi-même eſt toujours bon & toujours conforme à l'ordre. Chacun étant chargé ſpécialement de ſa propre converſation, le premier & le plus important de ſes ſoins, eſt, & doit être, d'y veiller ſans ceſſe; & comment y veilleroit-il ainſi, s'il n'y prenoit le plus grand intérêt?

Il faut donc que nous nous aimions pour nous conſerver; il faut que nous nous aimions plus que toute choſe; & par une ſuite immédiate du même ſentiment, nous aimons ce qui nous conſerve. Tout enfant s'attache à ſa nourrice: Romulus devoit s'attcher à la Louve qui l'avoit allaité. D'abord cet attachement eſt purement machinal. Ce qui favoriſe le bien-être d'un individu l'attire, ce qui lui nuit le repouſſe; ce n'eſt là qu'un inſtinct aveugle. Ce qui transforme cet inſtinct en ſentiment, l'attachement en amour, l'averſion en haine, c'eſt l'intention manifeſtée de nous nuire ou de nous

être utile. On ne se passionne pas pour les êtres insensibles qui ne suivent que l'impulsion qu'on leur donne ; mais ceux dont on attend du bien ou du mal par leur disposition intérieure, par leur volonté, ceux que nous voyons agir librement pour ou contre, nous inspirent des sentimens semblables à ceux qu'ils nous montrent. Ce qui nous sert, on le cherche : mais ce qui nous veut servir, on l'aime : ce qui nous nuit, on le fuit ; mais ce qui nous veut nuire, on le hait.

Le premier sentiment d'un enfant est de s'aimer lui-même ; & le second, qui dérive du premier, est d'aimer ceux qui l'approchent ; car dans l'état de foiblesse où il est, il ne connoit personne que par l'assistance & les soins qu'il reçoit. D'abord l'attachement qu'il a pour sa nourrice & sa gouvernante n'est qu'habitude. Il les cherche parce qu'il a besoin d'elles, & qu'il se trouve bien de les avoir ; c'est plutôt connoissance que bienveillance. Il lui faut beaucoup de tems pour comprendre que non-seulement elles lui sont utiles, mais qu'elles veulent l'être ; & c'est alors qu'il commence à les aimer.

Un enfant est donc naturellement

enclin à la bienveillance, parce qu'il voit que tout ce qui l'approche eſt porté à l'aſſiſter, & qu'il prend de cette obſervation l'habitude d'un ſentiment favorable à ſon eſpece; mais à meſure qu'il étend ſes relations, ſes beſoins, ſes dépendances actives ou paſſives, le ſentiment de ſes rapports à autrui s'éveille, & produit celui des devoirs & des préférences. Alors l'enfant devient impérieux, jaloux, trompeur, vindicatif. Si on le plie à l'obéiſſance; ne voyant point l'utilité de ce qu'on lui commande, il l'attribue au caprice, à l'intention de le tourmenter, & il ſe mutine. Si on lui obéit à lui-même; auſſi-tôt que quelque choſe lui réſiſte, il y voit une rébellion, une intention de lui réſiſter, il bat la chaiſe ou la table pour avoir déſobéi. L'amour de ſoi, qui ne regarde que nous, eſt content quand nos vrais beſoins ſont ſatisfaits; mais l'amour-propre, qui ſe compare, n'eſt jamais content & ne ſauroit l'être; parce que ce ſentiment, en nous préférant aux autres, exige auſſi que les autres nous préferent à eux; ce qui eſt impoſſible. Voilà comment les paſſions douces & affectueuſes naiſſent de l'amour de ſoi, & comment les

passions haineuses & irascibles naissent de l'amour-propre. Ainsi ce qui rend l'homme essentiellement bon, est d'avoir peu de besoins & de peu se comparer aux autres ; ce qui le rend essentiellement méchant, est d'avoir beaucoup de besoins & de tenir beaucoup à l'opinion. Sur ce principe, il est aisé de voir comment on peut diriger au bien ou au mal toutes les passions des enfans & des hommes. Il est vrai que ne pouvant vivre toujours seuls, ils vivront difficilement toujours bons : cette difficulté même augmentera nécessairement avec leurs relations ; & c'est en ceci, sur-tout, que les dangers de la société nous rendent l'art & les soins plus indispensables, pour prévenir dans le cœur humain, la dépravation qui nait de ses nouveaux besoins.

L'étude convenable à l'homme est celle de ses rapports. Tant qu'il ne se connoit que par son être physique, il doit s'étudier par ses rapports avec les choses ; c'est l'emploi de son enfance : quand il commence à sentir son être moral, il doit s'étudier par ses rapports avec les hommes ; c'est l'emploi de sa vie entiere, à commencer au point où nous voilà parvenus.

Sitôt que l'homme a besoin d'une compagne, il n'est plus un être isolé, son cœur n'est plus seul. Toutes ses relations avec son espece, toutes les affections de son ame naissent avec celle-là. Sa premiere passion fait bientôt fermenter les autres.

Le penchant de l'instinct est indéterminé. Un sexe est attiré vers l'autre, voilà le mouvement de la Nature. Le choix, les préférences, l'attachement personnel sont l'ouvrage des lumieres, des préjugés, de l'habitude: il faut du tems & des connoissances pour nous rendre capables d'amour; on n'aime qu'après avoir jugé, on ne préfere qu'après avoir comparé. Ces jugemens se font sans qu'on s'en apperçoive, mais ils n'en font pas moins réels. Le véritable amour, quoi qu'on en dise, sera toujours honoré des hommes; car, bien que ses emportemens nous égarent, bien qu'il n'exclue pas du cœur qui le sent des qualités odieuses & même qu'il en produise, il en suppose pourtant toujours d'estimables sans lesquelles on seroit hors d'état de le sentir. Ce choix qu'on met en opposition avec la raison nous vient d'elle; on a fait l'Amour aveugle, parce qu'il

a de meilleurs yeux que nous, & qu'il voit des rapports que nous ne pouvons appercevoir. Pour qui n'auroit nulle idée de mérite ni de beauté, toute femme ſeroit également bonne, & la premiere venue ſeroit toujours la plus aimable. Loin que l'amour vienne de la Nature, il eſt la regle & le frein de ſes penchans: c'eſt par lui, qu'excepté l'objet aimé, un ſexe n'eſt plus rien pour l'autre.

La préférence, qu'on accorde, on veut l'obtenir; l'amour doit être réciproque. Pour être aimé, il faut ſe rendre aimable; pour être préféré, il faut ſe rendre plus aimable qu'un autre, plus aimable que tout autre, au moins, aux yeux de l'objet aimé. De-là les premiers regards ſur ſes ſemblables; de-là les premieres comparaiſons avec eux; de-là l'émulation, les rivalités, la jalouſie. Un cœur plein d'un ſentiment qui déborde, aime à s'épancher; du beſoin d'une maîtreſſe nait bientôt celui d'un ami; celui qui ſent combien il eſt doux d'être aimé, voudroit l'être de tout le monde, & tous ne ſauroient vouloir de préférence, qu'il n'y ait beaucoup de mécontens. Avec l'amour & l'amitié naiſſent les diſſenſions, l'inimitié, la haine.

Du sein de tant de passions diverses je vois l'opinion s'élever un trône inébranlable, & les stupides mortels asservis à son empire, ne fonder leur propre existance que sur les jugemens d'autrui.

Etendez ces idées, & vous verrez d'où vient à notre amour-propre la forme que nous lui croyons naturelle; & comment l'amour de soi, cessant d'être un sentiment absolu, devient orgueil dans les grandes ames, vanité dans les petites; &, dans toutes, se nourrit sans cesse aux dépens du prochain. L'espece de ces passions, n'ayant point son germe dans le cœur des enfans, n'y peut naître d'elle-même, c'est nous seuls qui l'y portons, & jamais elles n'y prennent racine que par notre faute; mais il n'en est plus ainsi du cœur du jeune homme; quoi que nous puissions faire, elles y naîtront malgré nous. Il est donc tems de changer de méthode.

Commençons par quelques réflexions importantes sur l'état critique dont il s'agit ici. Le passage de l'enfance à la puberté n'est pas tellement déterminé par la Nature qu'il ne varie dans les individus selon les tempéramens, & dans les peuples selon les climats. Tout le monde sait les distinctions ob-

ſervées ſur ce point entre les pays chauds & les pays froids, & chacun voit que les tempéramens ardens ſont formés plutôt que les autres; mais on peut ſe tromper ſur les cauſes, & ſouvent attribuer au phyſique ce qu'il faut imputer au moral; c'eſt un des abus les plus fréquens de la Philoſophie de notre ſiecle. Les inſtructions de la Nature ſont tardives & lentes, celles des hommes ſont preſque toujours prématurées. Dans le premier cas, les ſens éveillent l'imagination; dans le ſecond, l'imagination éveille les ſens; elle leur donne une activité précoce qui ne peut manquer d'énerver, d'affoiblir d'abord les individus, puis l'eſpece même à la longue. Une obſervation plus générale & plus ſûre que celle de l'effet des climats, eſt que la puberté & la puiſſance du ſexe eſt toujours plus hâtive chez les peuples inſtruits & policés, que chez les peuples ignorans & & barbares (12). Les enfans ont une ſagacité ſinguliere pour démêler à tra-

(12) *Dans les Villes*, dit M. de Buffon, *& chez les gens aiſés, les enfans accoutumés à des nourritures abondantes & ſucculentes arrivent plutôt à cet état; à la campagne & dans le pauvre peuple, les enfans ſont plus tardifs, parce qu'ils ſont mal & trop peu nourris; il leur faut deux ou trois années de plus.* Hiſt. Nat. T. IV. p. 238.

vers toutes les singeries de la décence, les mauvaises mœurs qu'elle couvre. Le langage épuré qu'on leur dicte, les leçons d'honnêteté qu'on leur donne, le voile du mystere qu'on affecte de tendre devant leurs yeux, sont autant d'aiguillons à leur curiosité. A la maniere dont on s'y prend, il est clair que ce qu'on feint de leur cacher n'est que pour le leur apprendre, & c'est, de toutes les instructions qu'on leur donne, celle qui leur profite le mieux.

Consultez l'expérience, vous comprendrez à quel point cette méthode insensée accélere l'ouvrage de la Nature & ruine le tempérament. C'est ici

J'admets l'observation, mais non l'explication, puisque dans les pays où le villageois se nourrit très-bien & mange beaucoup, comme dans le Valois, & même en certains cantons montueux de l'Italie comme le Frioul, l'âge de puberté dans les deux sexes est également plus tardif qu'au sein des Villes, où pour satisfaire la vanité, l'on met souvent dans le manger une extrême parsimonie, & où la plupart font comme dit le proverbe, *habit de velours & ventre de son.* On est étonné dans des montagnes de voir de grands garçons forts comme des hommes avoir encore la voix aiguë & le menton sans barbe, & de grandes filles, d'ailleurs très-formées, n'avoir aucun signe périodique de leur sexe. Différence qui me paroit venir uniquement de ce que dans la simplicité de leurs mœurs, leur imagination plus long-tems paisible & calme fait plus tard fermenter leur sang & rend leur tempérament moins précoce.

l'une des principales cauſes qui font dégénérer les races dans les Villes. Les jeunes gens, épuiſés de bonne heure, reſtent petits, foibles, malfaits, vieilliſſent au lieu de grandir; comme la vigne à qui l'on fait porter du fruit au printems, languit & meurt avant l'automne.

Il faut avoir vécu chez des peuples groſſiers & ſimples pour connoître juſqu'à quel âge, une heureuſe ignorance y peut prolonger l'innocence des enfans. C'eſt un ſpectacle à la fois touchant & riſible d'y voir les deux ſexes, livrés à la ſécurité de leurs cœurs, prolonger dans la fleur de l'âge & de la beauté les jeux naïfs de l'enfance & montrer par leur familiarité même la pureté de leurs plaiſirs. Quand enfin cette aimable Jeuneſſe vient à ſe marier, les deux époux ſe donnant mutuellement les prémices de leur perſonne, en ſont plus chers l'un à l'autre; des multitudes d'enfans ſains & robuſtes deviennent le gage d'une union que rien n'altere, & le fruit de la ſageſſe de leurs premiers ans.

Si l'âge où l'homme acquiert la conſcience de ſon ſexe, differe autant par l'effet de l'éducation que par l'action de

de la Nature, il suit de-là qu'on peut accélerer & retarder cet âge selon la maniere dont on élevera les enfans ; & si le corps gagne ou perd de la consistance à mesure qu'on retarde ou qu'on accélere ce progrès, il suit aussi que, plus on s'applique à le retarder, plus un jeune homme acquiert de vigueur & de force. Je ne parle encore que des effets purement physiques ; on verra bientôt qu'ils ne se bornent pas là.

De ces réflexions je tire la solution de cette question si souvent agitée, s'il convient d'éclairer les enfans de bonne heure sur les objets de leur curiosité, ou s'il vaut mieux leur donner le change par de modestes erreurs ? Je pense qu'il ne faut faire ni l'un ni l'autre. Premierement, cette curiosité ne leur vient point sans qu'on y ait donné lieu. Il faut donc faire en sorte qu'ils ne l'aient pas. En second lieu, des questions qu'on n'est pas forcé de résoudre, n'exigent point qu'on trompe celui qui les fait : il vaut mieux lui imposer silence que de lui répondre en mentant. Il sera peu surpris de cette loi, si l'on a pris soin de l'y asservir dans les choses indifférentes. Enfin si l'on prend le parti de répondre, que ce soit avec la plus

grande ſimplicité, ſans myſtere, ſans embarras, ſans ſourire. Il a y beaucoup moins de danger à ſatisfaire la curioſité de l'enfant qu'à l'exciter.

Que vos réponſes ſoient toujours graves, courtes, décidées, & ſans jamais paroître héſiter. Je n'ai pas beſoin d'ajouter qu'elles doivent être vraies. On ne peut apprendre aux enfans le danger de mentir aux hommes, ſans ſentir, de la part des hommes, le danger plus grand de mentir aux enfans. Un ſeul menſonge avéré du maître à l'Eleve, ruineroit à jamais tout le fruit de l'éducation.

Une ignorance abſolue ſur certaines matieres, eſt, peut-être, ce qui conviendroit le mieux aux enfans: mais qu'ils apprennent de bonne heure ce qu'il eſt impoſſible de leur cacher toujours. Il faut, ou que leur curioſité ne s'éveille en aucune maniere, ou qu'elle ſoit ſatisfaite avant l'âge où elle n'eſt plus ſans danger. Votre conduite avec votre Eleve dépend beaucoup, en ceci, de ſa ſituation particuliere, des ſociétés qui l'environnent, des circonſtances où l'on prévoit qu'il pourra ſe trouver, &c. Il importe ici de ne rien donner au hazard, & ſi vous n'êtes pas ſûr de lui faire ignorer

jusqu'à seize ans la différence des sexes, ayez soin qu'il l'apprenne avant dix.

Je n'aime point qu'on affecte avec les enfans un langage trop épuré, ni qu'on fasse de longs détours, dont ils s'apperçoivent, pour éviter de donner aux choses leur véritable nom. Les bonnes mœurs, en ces matieres, ont toujours beaucoup de simplicité; mais des imaginations souillées par le vice rendent l'oreille délicate; & forcent de rafiner sans cesse sur les expressions. Les termes grossiers sont sans conséquence; ce sont les idées lascives qu'il faut écarter.

Quoique la pudeur soit naturelle à l'espece humaine, naturellement les enfans n'en ont point. La pudeur ne nait qu'avec la connoissance du mal: & comment les enfans qui n'ont ni ne doivent avoir cette connoissance, auroient-ils le sentiment qui en est l'effet? Leur donner des leçons de pudeur & d'honnêteté, c'est leur apprendre qu'il y a des choses honteuses & déshonnêtes; c'est leur donner un desir secret de connoître ces choses là. Tôt ou tard ils en viennent à bout, & la premiere étincelle qui touche à l'imagination, accélere à coup sûr l'embrasement des sens. Qui-

conque rougit eſt déjà coupable: la vraie innocence n'a honte de rien.

Les enfans n'ont pas les mêmes deſirs que les hommes; mais ſujets, comme eux, à la mal-propreté qui bleſſe les ſens, ils peuvent de ce ſeul aſſujettiſſement recevoir les mêmes leçons de bienſéance. Suivez l'eſprit de la Nature, qui, plaçant dans les mêmes lieux les organes des plaiſirs ſecrets, & ceux des beſoins dégoûtans, nous inſpire les mêmes ſoins à différens âges, tantôt par une idée & tantôt par une autre; à l'homme par la modeſtie, à l'enfant par la propreté.

Je ne vois qu'un bon moyen de conſerver aux enfans leur innocence; c'eſt que tous ceux qui les entourent la reſpectent & l'aiment. Sans cela, toute la retenue dont on tâche d'uſer avec eux ſe dément tôt ou tard; un ſourire, un clin-d'œil, un geſte échappé, leur diſent tout ce qu'on cherche à leur taire; il leur ſuffit pour l'apprendre, de voir qu'on le leur a voulu cacher. La délicateſſe de tours & d'expreſſions dont ſe ſervent entre eux les gens polis, ſuppoſant des lumieres que les enfans ne doivent point avoir, eſt tout-à-fait déplacée avec eux; mais

quand on honore vraiment leur simplicité, l'on apprend aisément, en leur parlant, celle des termes qui leur conviennent. Il y a une certaine naïveté de langage qui sied & qui plait à l'innocence : voilà le vrai ton qui détourne un enfant d'une dangereuse curiosité. En lui parlant simplement de tout, on ne lui laisse pas soupçonner qu'il reste rien de plus à lui dire. En joignant aux mots grossiers les idées déplaisantes qui leur conviennent, on étouffe le premier feu de l'imagination : on ne lui défend pas de prononcer ces mots & d'avoir ces idées ; mais on lui donne, sans qu'il y songe, de la répugnance à les rappeller ; & combien d'embarras cette liberté naïve ne sauve-t-elle point à ceux qui, la tirant de leur propre cœur, disent toujours ce qu'il faut dire, & le disent toujours comme ils l'ont senti ?

Comment se font les enfans ? Question embarrassante qui vient assez naturellement aux enfans, & dont la réponse indiscrete ou prudente décide quelquefois de leurs mœurs & de leur santé pour toute leur vie. La maniere la plus courte qu'une mere imagine pour s'en débarrasser sans tromper son fils,

eſt de lui impoſer ſilence : cela ſeroit bon, ſi on l'y eût accoutumé de longue main dans des queſtions indifférentes, & qu'il ne ſoupçonnât pas du myſtere à ce nouveau ton. Mais rarement elle s'en tient là. *C'eſt le ſecret des gens mariés*, lui dira-t-elle ; *de petits garçons ne doivent point être ſi curieux.* Voilà qui eſt fort bien pour tirer d'embarras la mere ; mais qu'elle ſache que, piqué de cet air de mépris, le petit garçon n'aura pas un moment de repos qu'il n'ait appris le ſecret des gens mariés, & qu'il ne tardera pas de l'apprendre.

Qu'on me permette de rapporter une réponſe bien différente que j'ai entendu faire à la même queſtion, & qui me frappa d'autant plus, qu'elle partoit d'une femme auſſi modeſte dans ſes diſcours que dans ſes manieres, mais qui ſavoit au beſoin fouler aux pieds, pour le bien de ſon fils & pour la vertu, la fauſſe crainte du blâme & les vains propos des plaiſans. Il n'y avoit pas long-tems que l'enfant avoit jetté par les urines une petite pierre qui lui avoit déchiré l'uretre ; mais le mal paſſé étoit oublié. *Maman*, dit le petit étourdi, *comment ſe font les enfans ? Mon fils*,

répond la mere sans hésiter, *les femmes les pissent avec des douleurs qui leur coûtent quelquefois la vie.* Que les foux rient, que le sots soient scandalisés; mais que les sages cherchent si jamais ils trouveront une réponse plus judicieuse, & qui aille mieux à ses fins.

D'abord l'idée d'un besoin naturel, & connu de l'enfant, détourne celle d'une opération mystérieuse. Les idées accessoires de la douleur & de la mort couvrent celle-là d'un voile de tristesse, qui amortit l'imagination & réprime la curiosité: tout porte l'esprit sur les suites de l'accouchement, & non pas sur ses causes. Les infirmités de la nature humaine, des objets dégoûtans, des images de souffrance, voilà les éclaircissemens où mene cette réponse, si la répugnance qu'elle inspire permet à l'enfant de les demander. Par où l'inquiétude des desirs aura-t-elle occasion de naître dans des entretiens ainsi dirigés? & cependant vous voyez que la vérité n'a point été altérée, & qu'on n'a point eu besoin d'abuser son Eleve au lieu de l'instruire.

Vos enfans lisent; ils prennent dans leurs lectures des connoissances

qu'ils n'auroient pas s'ils n'avoient point lû. S'ils étudient, l'imagination s'allume & s'aiguise dans le silence du cabinet. S'ils vivent dans le monde, ils entendent un jargon bizarre, ils voyent des exemples dont ils sont frappés; on leur a si bien persuadé qu'ils étoient hommes, que dans tout ce que font les hommes en leur présence, ils cherchent aussi-tôt comment cela peut leur convenir; il faut bien que les actions d'autrui leur servent de modele, quand les jugemens d'autrui leur servent de loi. Des domestiques qu'on fait dépendre d'eux, par conséquent intéressés à leur plaire, leur font leur cour aux dépens des bonnes mœurs; des gouvernantes rieuses leur tiennent à quatre ans des propos, que la plus effrontée n'oseroit leur tenir à quinze. Bientôt elles oublient ce qu'elles ont dit; mais ils n'oublient pas ce qu'ils ont entendu. Les entretiens polissons préparent les mœurs libertines; le laquais fripon rend l'enfant débauché, & le secret de l'un sert de garant à celui de l'autre.

L'enfant élevé selon son âge est seul. Il ne connoit d'attachemens que ceux de l'habitude; il aime sa sœur

comme sa montre, & son ami comme son chien. Il ne se sent d'aucun sexe, d'aucune espece; l'homme & la femme lui sont également étrangers; il ne rapporte à lui rien de ce qu'ils font ni de ce qu'ils disent; il ne le voit ni ne l'entend, ou n'y fait nulle attention; leurs discours ne l'intéressent pas plus que leurs exemples: tout cela n'est point fait pour lui. Ce n'est pas une erreur artificieuse qu'on lui donne par cette méthode, c'est l'ignorance de la Nature. Le tems vient où la même Nature prend soin d'éclairer son Eleve; & c'est alors seulement qu'elle l'a mis en état de profiter sans risque des leçons qu'elle lui donne. Voilà le principe: le détail des regles n'est pas de mon sujet & les moyens que je propose en vue d'autres objets, servent encore d'exemple pour celui-ci.

Voulez-vous mettre l'ordre & la regle dans les passions naissantes? étendez l'espace durant lequel elles se développent, afin qu'elles aient le tems de s'arranger à mesure qu'elles naissent. Alors ce n'est pas l'homme qui les ordonne, c'est la Nature elle-même: votre soin n'est que de la laisser arranger son travail. Si votre Eleve étoit seul, vous n'auriez rien à faire;

mais tout ce qui l'environne, enflamme son imagination. Le torrent des préjugés l'entraîne; pour le retenir il faut le pousser en sens contraire. Il faut que le sentiment enchaîne l'imagination, & que la raison fasse taire l'opinion des hommes. La source de toutes les passions est la sensibilité; l'imagination détermine leur pente. Tout être qui sent ses rapports, doit être affecté quand ces rapports s'alterent, & qu'il en imagine, ou qu'il en croit imaginer de plus convenables à sa nature. Ce sont les erreurs de l'imagination qui transforment en vices les passions de tous les êtres bornés, même des Anges, s'ils en ont: car il faudroit qu'ils connussent la nature de tous les êtres, pour savoir quels rapports conviennent le mieux à la leur.

Voici donc le sommaire de toute la sagesse humaine dans l'usage des passions. 1°. Sentir les vrais rapports de l'homme, tant dans l'espece que dans l'individu. 2°. Ordonner toutes les affections de l'ame selon ces rapports.

Mais l'homme est-il maître d'ordonner ses affections selon tels ou tels rapports? sans doute, s'il est maître de

diriger ſon imagination ſur tel ou tel objet, ou de lui donner telle ou telle habitude. D'ailleurs il s'agit moins ici de ce qu'un homme peut faire ſur lui-même, que de ce que nous pouvons faire ſur notre Eleve, par le choix des circonſtances où nous le plaçons. Expoſer les moyens propres à le maintenir dans l'ordre de la nature, c'eſt dire aſſez comment il en peut ſortir.

Tant que ſa ſenſibilité reſte bornée à ſon individu, il n'y a rien de moral dans ſes actions ; ce n'eſt que quand elle commence à s'étendre hors de lui, qu'il prend d'abord les ſentimens, enſuite les notions du bien & du mal, qui le conſtituent véritablement homme & partie intégrante de ſon eſpece. C'eſt donc à ce premier point qu'il faut d'abord fixer nos obſervations.

Elles ſont difficiles, en ce que pour les faire, il faut rejetter les exemples qui ſont ſous nos yeux, & chercher ceux où les développemens ſucceſſifs ſe font ſelon l'ordre de la Nature.

Un enfant façonné, poli, civiliſé, qui n'attend que la puiſſance de mettre en œuvre les inſtructions prématurées qu'il a reçues, ne ſe trompe

jamais sur le moment où cette puissance lui survient. Loin de l'attendre, il l'accélere; il donne à son sang une fermentation précoce; il sait quel doit être l'objet de ses desirs long-tems même avant qu'il les éprouve. Ce n'est pas la Nature qui l'excite, c'est lui qui la force: elle n'a plus rien à lui apprendre en le faisant homme. Il l'étoit par la pensée long-tems avant de l'être en effet.

La véritable marche de la Nature est plus graduelle & plus lente. Peu-à-peu le sang s'enflamme, les esprits s'élaborent, le tempérament se forme. Le sage ouvrier qui dirige la fabrique, a soin de perfectionner tous ses instrumens avant de les mettre en œuvre; une longue inquiétude précede les premiers desirs, une longue ignorance leur donne le change, on desire sans savoir quoi: le sang fermente & s'agite; une surabondance de vie cherche à s'étendre au-dehors. L'œil s'anime & parcourt les autres êtres; on commence à prendre intérêt à ceux qui nous environnent; on commence à sentir qu'on n'est pas fait pous vivre seul; c'est ainsi que le cœur s'ouvre aux affections humaines, & devient capable d'attachement.

Le premier ſentiment dont un jeune homme élevé ſoigneuſement eſt ſuſceptible n'eſt pas l'amour, c'eſt l'amitié. Le premier acte de ſon imagination naiſſante eſt de lui apprendre qu'il a des ſemblables, & l'eſpece l'affecte avant le ſexe. Voilà donc un autre avantage de l'innocence prolongée; c'eſt de profiter de la ſenſibilité naiſſante, pour jetter dans le cœur du jeune adoleſcent les premieres ſemences de l'humanité. Avantage d'autant plus précieux, que c'eſt le ſeul tems de la vie où les mêmes ſoins puiſſent avoir un vrai ſuccès.

J'ai toujours vu que les jeunes gens corrompus de bonne heure, & livrés aux femmes & à la débauche, étoient inhumains & cruels; la fougue du tempérament les rendoit impatiens, vindicatifs, furieux: leur imagination pleine d'un ſeul objet, ſe refuſoit à tout le reſte; ils ne connoiſſoient ni pitié ni miſéricorde; ils auroient ſacrifié pere, mere, & l'Univers entier, au moindre de leurs plaiſirs. Au contraire, un jeune homme élevé dans une heureuſe ſimplicité, eſt porté par les premiers mouvemens de la Nature vers les paſſions tendres & affectueuſes: ſon cœur compatiſſant s'émeut ſur

les peines de ſes ſemblables ; il treſſaillit d'aiſe quand il revoit ſon camarade, ſes bras ſavent trouver des étreintes careſſantes, ſes yeux ſavent verſer des larmes d'attendriſſement ; il eſt ſenſible à la honte de déplaire, au regret d'avoir offenſé. Si l'ardeur d'un ſang qui s'enflamme le rend vif, emporté, colere, on voit le moment d'après toute la bonté de ſon cœur dans l'effuſion de ſon repentir ; il pleure, il gémit ſur la bleſſure qu'il a faite, il voudroit au prix de ſon ſang racheter celui qu'il a verſé ; tout ſon emportement s'éteint, toute ſa fierté s'humilie devant le ſentiment de ſa faute. Eſt-il offenſé lui-même ? au fort de ſa fureur une excuſe, un mot le déſarme ; il pardonne les torts d'autrui d'auſſi bon cœur qu'il répare les ſiens. L'adoleſcence n'eſt l'âge ni de la vengeance ni de la haine, elle eſt celui de la comiſération, de la clémence, de la généroſité. Oui je le ſoutiens, & je ne crains point d'être démenti par l'expérience, un enfant qui n'eſt pas mal né, & qui a conſervé juſqu'à vingt ans ſon innocence, eſt, à cet âge, le plus généreux, le meilleur, le plus aimant & le plus aimable des hommes. On ne vous a

jamais rien dit de ſemblable ; je le crois bien : vos Philoſophes élevés dans toute la corruption des Colléges, n'ont garde de ſavoir cela.

C'eſt la foibleſſe de l'homme qui le rend ſociable ; ce ſont nos miſeres communes qui portent nos cœurs à l'humanité : nous ne lui devrions rien ſi nous n'étions pas hommes. Tout attachement eſt un ſigne d'inſuffiſance : ſi chacun de nous n'avoit nul beſoin des autres, il ne ſongeroit gueres à s'unir à eux. Ainſi de notre infirmité même nait notre frêle bonheur. Un être vraiment heureux eſt un être ſolitaire : Dieu ſeul jouit d'un bonheur abſolu, mais qui de nous en a l'idée ? Si quelque être imparfait pouvoit ſe ſuffire à lui-même, de quoi jouiroit-il ſelon nous ? Il ſeroit ſeul, il ſeroit miſérable. Je ne conçois pas que celui qui n'a beſoin de rien, puiſſe aimer quelque choſe : je ne conçois pas que celui qui n'aime rien, puiſſe être heureux.

Il ſuit de-là que nous nous attachons à nos ſemblables, moins par le ſentiment de leurs plaiſirs, que par celui de leurs peines ; car nous y voyons bien mieux l'identité de notre Nature, & les garants de leur attache-

ment pour nous. Si nos besoins communs nous unissent par intérêt, nos miseres communes nous unissent par affection. L'aspect d'un homme heureux inspire aux autres moins d'amour que d'envie; on l'accuseroit volontiers d'usurper un droit qu'il n'a pas, en se faisant un bonheur exclusif; & l'amour-propre souffre encore, en nous faisant sentir que cet homme n'a nul besoin de nous. Mais qui est-ce qui ne plaint pas le malheureux qu'il voit souffrir? Qui est-ce qui ne voudroit pas le délivrer de ses maux, s'il n'en coûtoit qu'un souhait pour cela? L'imagination nous met à la place du misérable, plutôt qu'à celle de l'homme heureux; on sent que l'un de ces états nous touche de plus près que l'autre. La pitié est douce, parce qu'en se mettant à la place de celui qui souffre, on sent pourtant le plaisir de ne pas souffrir comme lui. L'envie est amere, en ce que l'aspect d'un homme heureux, loin de mettre l'envieux à sa place, lui donne le regret de n'y pas être. Il semble que l'un nous exempte des maux qu'il souffre, & que l'autre nous ôte les biens dont il jouit.

Voulez-vous donc exciter & nourrir

dans le cœur d'un jeune homme les premiers mouvemens de la ſenſibilité naiſſante, & tourner ſon caractere vers la bienfaiſance & vers la bonté? N'allez point faire germer en lui l'orgueil, la vanité, l'envie par la trompeuſe image du bonheur des hommes; n'expoſez point d'abord à ſes yeux la pompe des Cours, le faſte des palais, l'attrait des ſpectacles : ne le promenez point dans les cercles, dans les brillantes aſſemblées. Ne lui montrez l'extérieur de la grande ſociété qu'après l'avoir mis en état de l'apprécier en elle-même. Lui montrer le monde avant qu'il connoiſſe les hommes, ce n'eſt pas le former; c'eſt le corrompre: ce n'eſt pas l'inſtruire; c'eſt le tromper.

Les hommes ne ſont naturellement ni Rois, ni Grands, ni Courtiſans, ni riches. Tous ſont nés nuds & pauvres, tous ſujets aux miſeres de la vie, aux chagrins, aux maux, aux beſoins, aux douleurs de toute eſpece; enfin tous ſont condamnés à la mort. Voilà ce qui eſt vraiment de l'homme; voilà de quoi nul mortel n'eſt exempt. Commencez donc par étudier, de la nature humaine, ce qui en eſt le plus inſéparable, ce qui conſtitue le mieux l'humanité.

A seize ans l'adolescent sait ce que c'est que souffrir, car il a souffert lui-même : mais à peine sait-il que d'autres êtres souffrent aussi : le voir sans le sentir, n'est pas le savoir, & comme je l'ai dit cent fois, l'enfant n'imaginant point ce que sentent les autres, ne connoit de maux que les siens ; mais quand le premier développement des sens allume en lui le feu de l'imagination, il commence à se sentir dans ses semblables, à s'émouvoir de leurs plaintes, & à souffrir de leurs douleurs. C'est alors que le triste tableau de l'humanité souffrante doit porter à son cœur le premier attendrissement qu'il ait jamais éprouvé.

Si ce moment n'est pas facile à remarquer dans vos enfans, à qui vous en prennez-vous ? Vous les instruisez de si bonne heure à jouer le sentiment, vous leur en apprenez sitôt le langage, que parlant toujours sur le même ton, ils tournent vos leçons contre vous-même, & ne vous laissent nul moyen de distinguer quand, cessant de mentir, ils commencent à sentir ce qu'ils disent. Mais voyez mon Emile ; à l'âge où je l'ai conduit, il n'a ni senti ni menti. Avant de savoir ce que c'est qu'aimer, il n'a dit

à perſonne : *je vous aime bien ;* on ne lui a point preſcrit la contenance qu'il devoit prendre en entrant dans la chambre de ſon pere, de ſa mere ou de ſon gouverneur malade ; on ne lui a point montré l'art d'affecter la triſteſſe qu'il n'avoit pas. Il n'a feint de pleurer ſur la mort de perſonne ; car il ne ſait ce que c'eſt que mourir. La même inſenſibilité qu'il a dans le cœur, eſt auſſi dans ſes manieres. Indifférent à tout, hors à lui-même, comme tous les autres enfans, il ne prend intérêt à perſonne ; tout ce qui le diſtingue, eſt qu'il ne veut point paroître en prendre, & qu'il n'eſt pas faux comme eux.

Emile ayant peu réfléchi ſur les êtres ſenſibles, ſaura tard ce que c'eſt que ſouffrir & mourir. Les plaintes & les cris commenceront d'agiter ſes entrailles, l'aſpect du ſang qui coule lui fera détourner les yeux, les convulſions d'un animal expirant lui donneront je ne ſais quelle angoiſſe, avant qu'il ſache d'où lui viennent ces nouveaux mouvemens. S'il étoit reſté ſtupide & barbare, il ne les auroit pas ; s'il étoit plus inſtruit, il en connoîtroit la ſource : il a déjà trop comparé d'idées pour ne rien ſentir, & pas

assez pour concevoir qu'il sent.

Ainsi naît la pitié, premier sentiment relatif qui touche le cœur humain, selon l'ordre de la Nature. Pour devenir sensible & pitoyable, il faut que l'enfant sache qu'il y a des êtres semblables à lui, qui souffrent ce qu'il a souffert, qui sentent les douleurs qu'il a senties, & d'autres dont il doit avoir l'idée, comme pouvant les sentir aussi. En effet, comment nous laissons-nous émouvoir à la pitié, si ce n'est en nous transportant hors de nous, & nous identifiant avec l'animal souffrant; en quittant, pour ainsi dire, notre être pour prendre le sien? Nous ne souffrons qu'autant que nous jugeons qu'il souffre; ce n'est pas dans nous, c'est dans lui que nous souffrons. Ainsi nul ne devient sensible que quand son imagination s'anime & commence à le transporter hors de lui.

Pour exciter & nourrir cette sensibilité naissante, pour la guider ou la suivre dans sa pente naturelle, qu'avons-nous donc à faire, si ce n'est d'offrir au jeune homme des objets sur lesquels puisse agir la force expansive de son cœur, qui le dilatent, qui l'étendent sur les autres êtres,

qui le faſſent par-tout retrouver hors de lui; d'écarter avec ſoin ceux qui le reſſerrent, le concentrent, & tendent le reſſort du moi humain ? c'eſt-à-dire en d'autres termes, d'exciter en lui la bonté, l'humanité, la commiſération, la bienfaiſance, toutes les paſſions attirantes & douces qui plaiſent naturellement aux hommes, & d'empêcher de naître l'envie, la convoitiſe, la haine, toutes les paſſions repouſſantes & cruelles, qui rendent, pour ainſi dire, la ſenſibilité non-ſeulement nulle, mais négative, & font le tourment de celui qui les éprouve.

Je crois pouvoir réſumer toutes les réflexions précédentes en deux ou trois maximes préciſes, claires & faciles à ſaiſir.

PREMIERE MAXIME.

Il n'eſt pas dans le cœur humain de ſe mettre à la place des gens qui ſont plus heureux que nous, mais ſeulement de ceux qui ſont plus à plaindre.

Si l'on trouve des exceptions à cette maxime, elles ſont plus apparentes que réelles. Ainſi l'on ne ſe met pas à la place du riche & du Grand auquel

on s'attache ; même en s'attachant ſincérement on ne fait que s'approprier une partie de ſon bien-être. Quelquefois on l'aime dans ſes malheurs : mais tant qu'il proſpere, il n'a de véritable ami que celui qui n'eſt pas la dupe des apparences, & qui le plaint plus qu'il ne l'envie, malgré ſa proſpérité.

On eſt touché du bonheur de certains états, par exemple, de la vie champêtre & paſtorale. Le charme de voir ces bonnes gens heureux, n'eſt point empoiſonné par l'envie : on s'intéreſſe à eux véritablement : pourquoi cela ? parce qu'on ſe ſent maître de deſcendre à cet état de paix & d'innocence, & de jouir de la même félicité : c'eſt un pis-aller qui ne donne que des idées agréables, attendu qu'il ſuffit d'en vouloir jouir pour le pouvoir. Il y a toujours du plaiſir à voir ſes reſſources, à contempler ſon propre bien, même quand on n'en veut pas uſer.

Il ſuit de-là que pour porter un jeune homme à l'humanité, loin de lui faire admirer le ſort brillant des autres, il faut le lui montrer, par les côtés triſtes, il faut le lui faire craindre. Alors, par une conſéquence évidente, il doit ſe frayer une route au

bonheur, qui ne ſoit ſur les traces de perſonne.

DEUXIEME MAXIME.

On ne plaint jamais dans autrui que les maux dont on ne ſe crois pas exempt ſoi-même.

Non ignara mali, miſeris ſuccurrere diſco.

Je ne connois rien de ſi beau, de ſi profond, de ſi touchant, de ſi vrai que ce vers-là.

Pourquoi les Rois ſont-ils ſans pitié pour leurs ſujets ? c'eſt qu'ils comptent de n'être jamais hommes. Pourquoi les riches ſont-ils ſi durs envers les pauvres ? c'eſt qu'ils n'ont pas peur de le devenir. Pourquoi la Nobleſſe a-t-elle un ſi grand mépris pour le peuple ? c'eſt qu'un noble ne ſera jamais roturier. Pourquoi les Turcs ſont-ils généralement plus humains, plus hoſpitaliers que nous ? c'eſt que dans leur gouvernement, tout-à-fait arbitraire, la grandeur & la fortune des particuliers étant toujours précaires & chancellantes, ils ne regardent point l'abaiſſement & la miſere comme un état étranger à eux (13); chacun

(13) Cela paroit changer un peu maintenant: les états ſemblent devenir plus fixes, & les hommes deviennent auſſi plus durs.

peut être demain ce qu'eſt aujourd'hui celui qu'il aſſiſte. Cette réflexion, qui revient ſans ceſſe dans les romans orientaux, donne à leur lecture je ne ſais quoi d'attendriſſant que n'a point tout l'apprêt de notre ſeche morale.

N'accoutumez donc pas votre Eleve à regarder du haut de ſa gloire les peines des infortunés, les travaux des miſérables, & n'eſpérez pas lui apprendre à les plaindre, s'il les conſidere comme lui étant étrangers. Faites-lui bien comprendre que le ſort de ces malheureux peut être le ſien, que tous leurs maux ſont ſous ſes pieds, que mille événemens imprévus & inévitables peuvent l'y plonger d'un moment à l'autre. Apprenez-lui à ne compter ni ſur naiſſance, ni ſur la ſanté, ni ſur les richeſſes, montrez-lui toutes les viciſſitudes de la fortune, cherchez-lui les exemples toujours trop fréquens de gens qui, d'un état plus élevé que le ſien, ſont tombés au-deſſous de ces malheureux: que ce ſoit par leur faute ou non, ce n'eſt pas maintenant de quoi il eſt queſtion; ſait-il ſeulement ce que c'eſt que faute? N'empiétez jamais ſur l'ordre de ſes connoiſſances, & ne l'éclairez que par les lumieres qui ſont

à

à ſa portée; il n'a pas beſoin d'être fort ſavant pour ſentir que toute la prudence humaine ne peut lui répondre ſi dans une heure il ſera vivant ou mourant; ſi les douleurs de la néphrétique ne lui feront point grincer les dents avant la nuit, ſi dans un mois il ſera riche ou pauvre, ſi dans un an, peut-être, il ne ramera point ſous le nerf-de-bœuf dans les galeres d'Alger. Sur-tout n'allez pas lui dire tout cela froidement comme ſon catéchiſme: qu'il voye, qu'il ſente les calamités humaines: ébranlez, effrayez ſon imagination des périls dont tout homme eſt ſans ceſſe environné; qu'il voye autour de lui tous ces abymes, & qu'à vous les entendre décrire il ſe preſſe contre vous de peur d'y tomber. Nous le rendrons timide & poltron, direz-vous. Nous verrons dans la ſuite, mais quant à préſent commençons par le rendre humain; voilà ſur-tout ce qui nous importe.

TROISIEME MAXIME.

La pitié qu'on a du mal d'autrui ne ſe meſure pas ſur la quantité de ce mal, mais ſur le ſentiment qu'on prête à ceux qui le ſouffrent.

On ne plaint un malheureux qu'autant qu'on croit qu'il se trouve à plaindre. Le sentiment physique de nos maux est plus borné qu'il ne semble ; mais c'est par la mémoire qui nous en fait sentir la continuité, c'est par l'imagination qui les étend sur l'avenir, qu'ils nous rendent vraiment à plaindre. Voilà, je pense, une des causes qui nous endurcissent plus aux maux des animaux qu'à ceux des hommes, quoique la sensibilité commune dût également nous identifier avec eux. On ne plaint guere un cheval de chartier dans son écurie, parce qu'on ne présume pas qu'en mangeant son foin il songe aux coups qu'il a reçus & aux fatigues qui l'attendent. On ne plaint pas non plus un mouton qu'on voit paître, quoiqu'on sache qu'il sera bientôt égorgé ; parce qu'on juge qu'il ne prévoit pas son sort. Par extension l'on s'endurcit ainsi sur le sort des hommes, & les riches se consolent du mal qu'ils font aux pauvres en les supposant assez stupides pour n'en rien sentir. En général, je juge du prix que chacun met au bonheur de ses semblables par le cas qu'il paroit faire d'eux. Il est naturel qu'on fasse bon marché du

bonheur des gens qu'on mépriſe. Ne vous étonnez donc plus ſi les politiques parlent du peuple avec tant de dédain, ni ſi la plupart des Philoſophes affectent de faire l'homme ſi méchant.

C'eſt le peuple qui compoſe le genre humain; ce qui n'eſt pas peuple eſt ſi peu de choſe que ce n'eſt pas la peine de le compter. L'homme eſt le même dans tous les états; ſi cela eſt, les états les plus nombreux méritent le plus de reſpect. Devant celui qui penſe toutes les diſtinctions civiles diſparoiſſent: il voit les mêmes paſſions, les mêmes ſentimens dans le goujat & dans l'homme illuſtre; il n'y diſcerne que leur langage, qu'un coloris plus ou moins apprêté, & ſi quelque différence eſſentielle les diſtingue, elle eſt au préjudice des plus diſſimulés. Le peuple ſe montre tel qu'il eſt, & n'eſt pas aimable; mais il faut bien que les gens du monde ſe déguiſent; s'ils ſe montroient tels qu'ils ſont, ils feroient horreur.

Il y a, diſent encore nos ſages, même doſe de bonheur & de peine dans tous les états: maxime auſſi funeſte qu'inſoutenable; car ſi tous ſont également heureux, qu'ai-je beſoin

de m'incommoder pour perſonne? Que chacun reſte comme il eſt : que l'eſclave ſoit maltraité, que l'infirme ſouffre ; que le gueux périſſe ; il n'y a rien à gagner pour eux à changer d'état. Ils font l'énumération des peines du riche & montrent l'inanité de ſes vains plaiſirs : quel groſſier ſophiſme ! les peines du riche ne lui viennent point de ſon état, mais de lui ſeul, qui en abuſe. Fût-il plus malheureux que le pauvre même, il n'eſt point à plaindre, parce que ſes maux ſont tous ſon ouvrage, & qu'il ne tient qu'à lui d'être heureux. Mais la peine du miſérable lui vient des choſes, de la rigueur du ſort qui s'appeſantit ſur lui. Il n'y a point d'habitude qui lui puiſſe ôter le ſentiment phyſique de la fatigue, de l'épuiſement, de la faim : le bon eſprit ni la ſageſſe ne ſervent de rien pour l'exempter des maux de ſon état. Que gagne Epictete de prévoir que ſon maître va lui caſſer la jambe ? la lui caſſe-t-il moins pour cela ? il a par-deſſus ſon mal, le mal de la prévoyance. Quand le peuple ſeroit auſſi ſenſé que nous le ſuppoſons ſtupide, que pourroit-il être autre que ce qu'il eſt, que pourroit-il faire autre que ce qu'il fait? Etudiez

les gens de cet ordre, vous verrez que sous un autre langage ils ont autant d'esprit & plus de bon sens que vous. Respectez donc votre espece; songez qu'elle est composée essentiellement de la collection des peuples, que quand tous les Rois & tous les Philosophes en seroient ôtés, il n'y paroîtroit gueres, & que les choses n'en iroient pas plus mal: en un mot, apprenez à votre Eleve à aimer tous les hommes & même ceux qui les dépriſent; faites en sorte qu'il ne se place dans aucune classe, mais qu'il se retrouve dans toutes: parlez devant lui du genre humain avec attendrissement, avec pitié même, mais jamais avec mépris. Homme, ne déshonore point l'homme.

C'est par ces routes & d'autres semblables, bien contraires à celles qui sont frayées, qu'il convient de pénétrer dans le cœur d'un jeune adolescent pour y exciter les premiers mouvemens de la Nature, le développer & l'étendre sur ses semblables; à quoi j'ajoute qu'il importe de mêler à ces mouvemens le moins d'intérêt personnel qu'il est possible; sur-tout point de vanité, point d'émulation, point de gloire, point de ces senti-

mens qui nous forcent de nous comparer aux autres, car ces comparaisons ne se font jamais sans quelque impression de haine contre ceux qui nous disputent la préférence, ne fût-ce que dans notre propre estime. Alors il faut s'aveugler ou s'irriter, être un méchant ou un sot; tâchons d'éviter cette alternative. Ces passions si dangereuses naîtront tôt ou tard, me dit-on, malgré nous. Je ne le nie pas; chaque chose a son tems & son lieu; je dis seulement qu'on ne doit pas leur aider à naître.

Voilà l'esprit de la méthode qu'il faut se prescrire. Ici les exemples & les détails sont inutiles, parce qu'ici commence la division presque infinie des caracteres, & que chaque exemple que je donnerois ne conviendroit pas peut-être à un sur cent mille. C'est à cet âge aussi que commence, dans l'habile maître, la véritable fonction de l'observateur & du Philosophe qui sait l'art de sonder les cœurs en travaillant à les former. Tandis que le jeune homme ne songe point encore à se contrefaire, & ne l'a point encore appris, à chaque objet qu'on lui présente, on voit dans son air, dans ses yeux, dans son geste, l'im-

preſſion qu'il en reçoit; on lit ſur ſon viſage tous les mouvemens de ſon ame; à force de les épier on parvient à les prévoir, & enfin à les diriger.

On remarque en général que le ſang, les bleſſures, les cris, les gémiſſemens, l'appareil des opérations douloureuſes, & tout ce qui porte aux ſens des objets de ſouffrance, ſaiſit plutôt & plus généralement tous les hommes. L'idée de deſtruction étant plus compoſée, ne frappe pas de même; l'image de la mort touche plus tard & plus foiblement, parce que nul n'a par devers ſoi l'expérience de mourir; il faut avoir vu des cadavres pour ſentir les angoiſſes des agoniſans. Mais quand une fois cette image s'eſt bien formée dans notre eſprit, il n'y a point de ſpectacle plus horrible à nos yeux; ſoit à cauſe de l'idée de deſtruction totale qu'elle donne alors par les ſens, ſoit parce que ſachant que ce moment eſt inévitable pour tous les hommes, on ſe ſent plus vivement affecté d'une ſituation à laquelle on eſt ſûr de ne pouvoir échapper.

Ces impreſſions diverſes ont leurs modifications, leurs degrés qui dépendent du caractere particulier de chaque individu & de ſes habitudes an-

térieures; mais elles ſont univerſelles, & nul n'en eſt tout-à-fait exempt. Il en eſt de plus tardives & de moins généra'es, qui ſont plus propres aux ames ſenſibles. Ce ſont celles qu'on reçoit des peines morales, des douleurs internes, des afflictions, des langueurs, de la triſteſſe. Il a des gens qui ne ſavent être émus que par des cris & des pleurs; les longs & ſourds gémiſſemens d'un cœur ſerré de détreſſe ne leur ont jamais arraché des ſoupirs; jamais l'aſpect d'une contenance abattue, d'un viſage have & plombé, d'un œil éteint & qui ne peut plus pleurer, ne les fit pleurer eux-mêmes; les maux de l'ame ne ſont rien pour eux; ils ſont jugés, la leur ne ſent rien: n'attendez d'eux que rigueur inflexible, endurciſſement, cruauté. Ils pourront être integres & juſtes, jamais clémens, généreux, pitoyables. Je dis qu'ils pourront être juſtes, ſi toutefois un homme peut l'être quand il n'eſt pas miſéricordieux.

Mais ne vous preſſez pas de juger les jeunes gens par cette regle, ſurtout ceux qui, ayant été élevés comme ils doivent l'être, n'ont aucune idée des peines morales qu'on ne leur a jamais fait éprouver: car encore une

fois, ils ne peuvent plaindre que les maux qu'ils connoiſſent; & cette apparente inſenſibilité, qui ne vient que d'ignorance, ſe change bientôt en attendriſſement, quand ils commencent à ſentir qu'il y a dans la vie humaine mille douleurs qu'ils ne connoiſſoient pas. Pour mon Emile, s'il a eu de la ſimplicité & du bon ſens dans ſon enfance, je ſuis bien ſûr qu'il aura de l'ame & de la ſenſibilité dans ſa jeuneſſe; car la vérité des ſentimens tient beaucoup à la juſteſſe des idées.

Mais pourquoi le rappeller ici? Plus d'un Lecteur me reprochera, ſans doute, l'oubli de mes premieres réſolutions, & du bonheur conſtant que j'avois promis à mon Eleve. Des malheureux, des mourans, des ſpectacles de douleur & de miſere! Quel bonheur! quelle jouiſſance pour un jeune cœur qui naît à la vie! ſon triſte inſtituteur qui lui deſtinoit une éducation ſi douce, ne le fait naître que pour ſouffrir. Voilà ce qu'on dira: Que m'importe? j'ai promis de le rendre heureux, non de faire qu'il parût l'être. Eſt-ce ma faute, ſi toujours dupes de l'apparence, vous la prenez pour la réalité?

Prenons deux jeunes gens ſortant

de la premiere éducation, & entrant dans le monde par deux portes directement oppoſées. L'un monte tout-à-coup ſur l'Olympe, & ſe répand dans la plus brillante ſociété. On le mene à la Cour, chez les Grands, chez les riches, chez les jolies femmes. Je le ſuppoſe fêté par-tout, & je n'examine pas l'effet de cet accueil ſur ſa raiſon; je ſuppoſe qu'elle y réſiſte. Les plaiſirs volent au-devant de lui, tous les jours de nouveaux objets l'amuſent, il ſe livre à tout avec un intérêt qui vous ſéduit. Vous le voyez attentif, empreſſé, curieux; ſa premiere admiration vous frappe; vous l'eſtimez content, mais voyez l'état de ſon ame: vous croyez qu'il jouit; moi je crois qu'il ſouffre.

Qu'apperçoit-il d'abord en ouvrant les yeux? Des multitudes de prétendus biens qu'il ne connoiſſoit pas, & dont la plupart n'étant qu'un moment à ſa portée, ne ſemblent ſe montrer à lui que pour lui donner le regret d'en être privé. Se promene-t-il dans un Palais? Vous voyez à ſon inquiéte curioſité qu'il ſe demande pourquoi ſa maiſon paternelle n'eſt pas ainſi. Toutes ſes queſtions vous diſent qu'il ſe compare ſans ceſſe au maître de cette

maiſon ; & tout ce qu'il trouve de mortifiant pour lui dans ce parallele, aiguiſe ſa vanité en la révoltant. S'il rencontre un jeune homme mieux mis que lui, je le vois murmurer en ſecret contre l'avarice de ſes parens. Eſt-il plus paré qu'un autre ? Il a la douleur de voir cet autre l'effacer ou par ſa naiſſance ou par ſon eſprit, & toute ſa dorure humiliée devant un ſimple habit de drap. Brille-t-il ſeul dans une aſſemblée ? s'éleve-t-il ſur la pointe du pied pour être mieux vu ? Qui eſt-ce qui n'a pas une diſpoſition ſecrete à rabaiſſer l'air ſuperbe & vain d'un jeune fat ? Tout s'unit bientôt comme de concert ; les regards inquiétans d'un homme grave, les mots railleurs d'un cauſtique ne tardent pas d'arriver juſqu'à lui ; & ne fût-il dédaigné que d'un ſeul homme, le mépris de cet homme empoiſonne à l'inſtant les applaudiſſemens des autres.

Donnons-lui tout ; prodiguons-lui les agrémens, le mérite ; qu'il ſoit bien fait, plein d'eſprit, aimable ; il ſera recherché des femmes ; mais en le recherchant avant qu'il les aime, elles le rendront plutôt fou qu'amoureux ; il aura des bonnes fortunes, mais il n'aura ni tranſports ni

passion pour les goûter. Ses desirs, toujours prévenus, n'ayant jamais le tems de naître, au sein des plaisirs il ne sent que l'ennui de la gêne; le sexe fait pour le bonheur du sien le dégoûte & le rassasie même avant qu'il le connoisse; s'il continue à le voir, ce n'est plus que par vanité; & quand il s'y attacheroit par un goût véritable, il ne sera pas seul jeune, seul brillant, seul aimable, & ne trouvera pas toujours dans ses maîtresses des prodiges de fidélité.

Je ne dis rien des tracasseries, des trahisons, des noirceurs, des repentirs de toute espece inséparables d'une pareille vie. L'expérience du monde en dégoûte, on le sait; je ne parle que des ennuis attachés à la premiere illusion.

Quel contraste pour celui qui, renfermé jusqu'ici dans le sein de sa famille & de ses amis, s'est vu l'unique objet de toutes leurs attentions, d'entrer tout-à-coup dans un ordre de choses où il est compté pour si peu, de se trouver comme noyé dans une sphere étrangere, lui qui fit si long-tems le centre de la sienne! Que d'affronts, que d'humiliations ne faut-il pas qu'il essuye avant de perdre, parmi les in-

connus, les préjugés de son importance pris & nourris parmi les siens! Enfant, tout lui cédoit, tout s'empressoit autour de lui; jeune homme, il faut qu'il céde à tout le monde; ou, pour peu qu'il s'oublie & conserve ses anciens airs, que de dures leçons vont le faire rentrer en lui-même! L'habitude d'obtenir aisément les objets de ses desirs, le porte à beaucoup desirer, & lui fait sentir des privations continuelles. Tout ce qui le flatte, le tente; tout ce que d'autres ont, il voudroit l'avoir; il convoîte tout, il porte envie à tout le monde, il voudroit dominer par-tout; la vanité le ronge, l'ardeur des desirs effrénés enflamme son jeune cœur, la jalousie & la haine y naissent avec eux; toutes les passions dévorantes y prennent à la fois leur essor: il en porte l'agitation dans le tumulte du monde; il la rapporte avec lui tous les soirs; il rentre mécontent de lui & des autres: il s'endort plein de mille vains projets, troublé de mille fantaisies; & son orgueil lui peint jusques dans ses songes les chimériques biens dont le desir le tourmente, & qu'il ne possédera de sa vie. Voilà votre Eleve, voyons le mien.

Si le premier spectacle qui le frappe est un objet de tristesse, le premier retour sur lui-même est un sentiment de plaisir. En voyant de combien de maux il est exempt, il se sent plus heureux qu'il ne pensoit l'être: il partage les peines de ses semblables; mais ce partage est volontaire & doux. Il jouit à la fois de la pitié qu'il a pour leurs maux, & du bonheur qui l'en exempte; il se sent dans cet état de force qui nous étend au-de-là de nous, & nous fait porter ailleurs l'activité superflue à notre bien-être. Pour plaindre le mal d'autrui: sans doute il faut le connoître, mais il ne faut pas le sentir. Quand on a souffert, ou qu'on craint de souffrir, on plaint ceux qui souffrent; mais tandis qu'on souffre, on ne plaint que soi. Or si, tous étant assujettis aux miseres de la vie, nul n'accorde aux autres que la sensibilité dont il n'a pas actuellement besoin pour lui-même, il s'ensuit que la commisération doit être un sentiment très-doux, puisqu'elle dépose en notre faveur, & qu'au contraire un homme dur est toujours malheureux, puisque l'état de son cœur ne lui laisse aucune sensibilité surabondante, qu'il puisse accorder aux peines d'autrui.

Nous jugeons trop du bonheur sur les apparences; nous les supposons où il est le moins; nous le cherchons où il ne sauroit être : la gaieté n'en est qu'un signe très-équivoque. Un homme gai n'est souvent qu'un infortuné, qui cherche à donner le change aux autres, & à s'étourdir lui-même. Ces gens si rians, si ouverts, si sereins dans un cercle, sont presque tous tristes & grondeurs chez eux, & leurs domestiques portent la peine de l'amusement qu'ils donnent à leurs sociétés. Le vrai contentement n'est ni gai, ni folâtre; jaloux d'un sentiment si doux, en le goûtant on y pense, on le savoure, on craint de l'évaporer. Un homme vraiment heureux ne parle guere, & ne rit guere, il resserre, pour ainsi dire, le bonheur autour de son cœur. Les jeux bruyans, la turbulente joie voilent les dégoûts & l'ennui. Mais la mélancolie est amie de la volupté : l'attendrissement & les larmes accompagnent les plus douces jouissances, & l'excessive joie elle-même arrache plutôt des pleurs que des ris.

Si d'abord la multitude & la variété des amusemens paroit contribuer au bonheur, si l'uniformité d'une vie

égale paroit d'abord ennuyeuſe; en y regardant mieux, on trouve, au contraire, que la plus douce habitude de l'ame conſiſte dans une modération de jouiſſance, qui laiſſe peu de priſe au deſir & au dégoût. L'inquiétude des deſirs produit la curioſité, l'inconſtance; le vuide des turbulens plaiſirs produit l'ennui. On ne s'ennuye jamais de ſon état, quand on n'en connoit point de plus agréable. De tous les hommes du monde, les Sauvages ſont les moins curieux & les moins ennuyés; tout leur eſt indifférent: ils ne jouiſſent pas des choſes, mais d'eux; ils paſſent leur vie à ne rien faire, & ne s'ennuyent jamais.

L'homme du monde eſt tout entier dans ſon maſque. N'étant preſque jamais en lui-même, il y eſt toujours étranger & mal à ſon aiſe, quand il eſt forcé d'y rentrer. Ce qu'il eſt n'eſt rien, ce qu'il paroit eſt tout pour lui.

Je ne puis m'empêcher de me repréſenter ſur le viſage du jeune homme dont j'ai parlé ci-devant, je ne ſais quoi d'impertinent, de doucereux, d'affecté, qui déplait, qui rebute les gens unis; & ſur celui du mien, une phyſionomie intéreſſante & ſimple qui montre le contentement, la véritable

ſérénité de l'ame, qui inſpire l'eſtime, la confiance, & qui ſemble n'attendre que l'épanchement de l'amitié, pour donner la ſienne à ceux qui l'approchent. On croit que la phyſionomie n'eſt qu'un ſimple développement de traits déjà marqués par la Nature. Pour moi je penſerois qu'outre ce développement, les traits du viſage d'un homme viennent inſenſiblement à ſe former & prendre de la phyſionomie par l'impreſſion fréquente & habituelle de certaines affections de l'ame. Ces affections ſe marquent ſur le viſage, rien n'eſt plus certain; & quand elles tournent en habitudes, elles y doivent laiſſer des impreſſions durables. Voilà comment je conçois que la phyſionomie annonce le caractere, & qu'on peut quelquefois juger de l'un par l'autre, ſans aller chercher des explications myſtérieuſes, qui ſuppoſent des connoiſſances que nous n'avons pas.

Un enfant n'a que deux affections bien marquées, la joie & la douleur; il rit ou il pleure, les intermédiaires ne ſont rien pour lui: ſans ceſſe il paſſe de l'un de ces mouvemens à l'autre. Cette alternative continuelle empêche qu'ils ne faſſent ſur ſon vi-

fage aucune impreſſion conſtante, & qu'il ne prenne de la phyſionomie, mais dans l'âge où, devenu plus ſenſible, il eſt plus vivement, ou plus conſtamment affecté, les impreſſions plus profondes laiſſent des traces plus difficiles à détruire, & de l'état habituel de l'ame réſulte un arrangement de traits que le tems rend ineffaçable. Cependant il n'eſt pas rare de voir des hommes changer de phyſionomie à différens âges. J'en ai vu pluſieurs dans ce cas, & j'ai toujours trouvé que ceux que j'avois pu bien obſerver & ſuivre, avoient auſſi changé de paſſions habituelles. Cette ſeule obſervation bien confirmée me paroîtroit déciſive, & n'eſt pas déplacée dans un traité d'éducation, où il importe d'apprendre à juger des mouvemens de l'ame par les ſignes extérieurs.

Je ne ſais ſi, pour n'avoir pas appris à imiter des manieres de convention, & à feindre des ſentimens qu'il n'a pas, mon jeune homme ſera moins aimable; ce n'eſt pas de celà qu'il s'agit ici; je ſais ſeulement qu'il ſera plus aimant, & j'ai bien de la peine à croire que celui qui n'aime que lui, puiſſe aſſez bien ſe déguiſer pour plaire

autant que celui qui tire de ſon attachement pour les autres, un nouveau ſentiment de bonheur. Mais quant à ce ſentiment même, je crois en avoir aſſez dit pour guider ſur ce point un lecteur raiſonnable, & montrer que je ne me ſuis pas contredit.

Je reviens donc à ma méthode, & je dis; quand l'âge critique approche, offrez aux jeunes gens des ſpectacles qui les retiennent, & non des ſpectacles qui les excitent: donnez le change à leur imagination naiſſante par des objets, qui, loin d'enflammer leurs ſens, en répriment l'activité. Eloignez-les des grandes villes, où la parure & l'immodeſtie des femmes hâte & prévient les leçons de la Nature, où tout préſente à leurs yeux des plaiſirs qu'ils ne doivent connoître que quand ils ſauront les choiſir. Ramenez-les dans leurs premieres habitations, où la ſimplicité champêtre laiſſe les paſſions de leur âge ſe développer moins rapidement; ou ſi leur goût pour les arts les attache encore à la ville, prévenez en eux, par ce goût même, une dangereuſe oiſiveté. Choiſiſſez avec ſoin leurs ſociétés, leurs occupations, leurs plaiſirs; ne leur montrez que des tableaux touchans, mais mo-

deſtes, qui les remuent ſans les ſéduire, & qui nourriſſent leur ſenſibilité ſans émouvoir leurs ſens. Songez auſſi qu'il y a par-tout quelques excès à craindre, & que les paſſions immodérées ſont toujours plus de mal qu'on n'en veut éviter. Il ne s'agit pas de faire de votre Eleve un garde-malade, un frere de la charité, d'affliger ſes regards par des objets continuels de douleurs & de ſouffrances, de le promener d'infirme en infirme, d'hôpital en hôpital, & de la greve aux priſons. Il faut le toucher & non l'endurcir à l'aſpect des miſeres humaines. Long-tems frappé des mêmes ſpectacles, on n'en ſent les impreſſions, l'habitude accoutume à tout; ce qu'on voit trop on ne l'imagine plus, & ce n'eſt que l'imagination qui nous fait ſentir les maux d'autrui; c'eſt ainſi qu'à force de voir mourir & ſouffrir, les Prêtres & les Médecins deviennent impitoyables. Que votre Eleve connoiſſe donc le ſort de l'homme & les miſeres de ſes ſemblables; mais qu'il n'en ſoit pas trop ſouvent le témoin. Un ſeul objet bien choiſi, & montré dans un jour convenable, lui donnera pour un mois d'attendriſſement & de réflexion. Ce n'eſt pas tant ce qu'il voit,

que ſon retour ſur ce qu'il a vu, qui détermine le jugement qu'il n'en porte; & l'impreſſion durable qu'il reçoit d'un objet, lui vient moins de l'objet même, que du point de vue ſous lequel on le porte à ſe le rappeller. C'eſt ainſi qu'en ménageant les exemples, les leçons, les images, vous émouſſerez long-tems l'aiguillon des ſens, & donnerez le change à la Nature, en ſuivant ſes propres directions.

A meſure qu'il acquiert des lumieres, choiſiſſez des idées qui s'y rapportent; à meſure que ſes deſirs s'allument, choiſiſſez des tableaux propres à les réprimer. Un vieux militaire qui s'eſt diſtingué par ſes mœurs, autant que par ſon courage, m'a raconté que, dans ſa premiere jeuneſſe, ſon pere, homme de ſens, mais très-dévot, voyant ſon tempérament naiſſant le livrer aux femmes, n'épargna rien pour le contenir; mais enfin malgré tous ſes ſoins, le ſentant prêt à lui échapper, il s'aviſa de le mener dans un hôpital de vérolés, & ſans le prévenir de rien, le fit entrer dans une ſalle, où une troupe de ces malheureux expioient par un traitement effroyable le déſordre qui les y avoit expoſés. A ce hideux aſpect, qui ré-

voltoit à la fois tous les ſens, le jeune homme faillit à ſe trouver mal. *Va, miſérable débauché*, lui dit alors le pere d'un ton véhément, *ſuis le vil penchant qui t'entraîne; bientôt tu ſeras trop heureux d'être admis dans cette ſalle, où, victime des plus infâmes douleurs, tu forceras ton pere à remercier Dieu de ta mort.*

Ce peu de mots, joints à l'énergique tableau qui frappoit le jeune homme, lui firent une impreſſion qui ne s'effaça jamais. Condamné, par ſon état, à paſſer ſa jeuneſſe dans des garniſons, il aima mieux eſſuyer toutes les railleries de ſes camarades, que d'imiter leur libertinage. *J'ai été homme*, me dit-il, *j'ai eu des foibleſſes; mais parvenu juſqu'à mon âge, je n'ai jamais pu voir une fille publique ſans horreur.* Maître ! peu de diſcours; mais apprenez à choiſir les lieux, les tems, les perſonnes; puis donnez toutes vos leçons en exemples, & ſoyez ſûr de leur effet.

L'emploi de l'enfance eſt peu de choſe. Le mal qui s'y gliſſe n'eſt point ſans remede, & le bien qui s'y fait peut venir plus tard; mais il n'en eſt pas ainſi du premier âge où l'homme

commence véritablement à vivre. Cet âge ne dure jamais assez pour l'usage qu'on en doit faire, & son importance exige une attention sans relâche : voilà pourquoi j'insiste sur l'art de le prolonger. Un des meilleurs préceptes de la bonne culture est, de tout retarder tant qu'il est possible. Rendez les progrès lents & sûrs ; empêchez que l'adolescent ne devienne homme au moment où rien ne lui reste à faire pour le devenir. Tandis que le corps croît, les esprits destinés à donner du baume au sang & de la force aux fibres, se forment & s'élaborent. Si vous leur faites prendre un cours différent, & que ce qui est destiné à perfectionner un individu serve à la formation d'un autre, tous deux restent dans un état de foiblesse, & l'ouvrage de la Nature demeure imparfait. Les opérations de l'esprit se sentent à leur tour de cette altération, & l'ame aussi débile que le corps n'a que des fonctions foibles & languissantes. Des membres gros & robustes ne font ni le courage ni le génie, & je conçois que la force de l'ame n'accompagne pas celle du corps, quand d'ailleurs les organes de la communication des deux substances sont mal disposés. Mais quelque

bien disposés qu'ils puissent être, ils agiront toujours foiblement, s'ils n'ont pour principe qu'un sang épuisé, appauvri, & dépourvu de cette substance qui donne de la force & du jeu à tous les ressorts de la machine. Généralement on apperçoit plus de vigueur d'ame dans les hommes dont les jeunes ans ont été préservés d'une corruption prématurée, que dans ceux dont le désordre a commencé avec le pouvoir de s'y livrer; & c'est, sans doute, une des raisons pourquoi les peuples qui ont des mœurs surpassent ordinairement en bon sens & en courage les peuples qui n'en ont pas. Ceux-ci brillent uniquement par je ne sais quelles petites qualités déliées, qu'ils appellent esprit, sagacité, finesse; mais ces grandes & nobles fonctions de sagesse & de raison qui distinguent & honorent l'homme par de belles actions, par des vertus, par des soins véritablement utiles, ne se trouvent guere que dans les premiers.

Les maîtres se plaignent que le feu de cet âge rend la jeunesse indisciplinable, & je le vois; mais n'est-ce pas leur faute? Sitôt qu'ils ont laissé prendre à ce feu son cours

cours par les sens, ignorent-ils qu'on ne peut plus lui en donner un autre? Les longs & froids sermons d'un pédant effaceront-ils dans l'esprit de son Eleve l'image des plaisirs qu'il a conçus? Banniront-ils de son cœur les desirs qui le tourmentent? Amortiront-ils l'ardeur d'un tempérament dont il sait l'usage? Ne s'irritera-t-il pas contre les obstacles qui s'opposent au seul bonheur dont il ait l'idée; & dans la dure loi qu'on lui prescrit sans pouvoir la lui faire entendre, que verra-t-il, sinon le caprice & la haine d'un homme qui cherche à le tourmenter? Est-il étrange qu'il se mutine & le haïsse à son tour?

Je conçois bien qu'en se rendant facile, on peut se rendre plus supportable, & conserver une apparente autorité. Mais je ne vois pas trop à quoi sert l'autorité qu'on ne garde sur son Eleve qu'en fomentant les vices qu'elle devroit réprimer; c'est comme si pour calmer un cheval fougueux, l'écuyer le faisoit sauter dans un précipice.

Loin que ce feu de l'adolescence soit un obstacle à l'éducation, c'est par lui qu'elle se consomme & s'acheve; c'est lui qui vous donne une prise sur le cœur d'un jeune homme, quand il cesse d'être moins fort que vous. Ses premieres af-

fections ſont les rènes avec leſquelles vous dirigez tous ſes mouvemens ; il étoit libre, & je le vois aſſervi. Tant qu'il n'aimoit rien, il ne dépendoit que de lui-même & de ſes beſoins ; ſitôt qu'il aime, il dépend de ſes attachemens. Ainſi ſe forment les premiers liens qui l'uniſſent à ſon eſpece. En dirigeant ſur elle ſa ſenſibilité naiſſante, ne croyez pas qu'elle embraſſera d'abord tous les hommes, & que ce mot de genre humain ſignifiera pour lui quelque choſe. Non, cette ſenſibilité ſe bornera premierement à ſes ſemblables, & ſes ſemblables ne ſeront point pour lui des inconnus ; mais ceux avec leſquels il a des liaiſons, ceux que l'habitude lui a rendus chers ou néceſſaires, ceux qu'il voit évidemment avoir avec lui des manieres de penſer & de ſentir communes, ceux qu'il voit expoſés aux peines qu'il a ſouffertes, & ſenſibles aux plaiſirs qu'il a goûtés ; ceux, en un mot, en qui l'identité de Nature plus manifeſtée lui donne une plus grande diſpoſition à s'aimer. Ce ne ſera qu'après avoir cultivé ſon naturel en mille manieres, après bien des réflexions ſur ſes propres ſentimens, & ſur ceux qu'il obſervera dans les autres, qu'il pourra parvenir à généraliſer ſes notions individuelles, ſous

l'idée abstraite d'humanité, & joindre à ses affections particulieres celles qui peuvent l'identifier avec son espece.

En devenant capable d'attachement, il devient sensible à celui des autres (14), & par-là même, attentif aux signes de cet attachement. Voyez-vous quel nouvel empire vous allez acquérir sur lui? Que de chaînes vous avez mises autour de son cœur avant qu'il s'en apperçût! Que ne sentira-t-il point, quand, ouvrant les yeux sur lui-même, il verra ce que vous avez fait pour lui; quand il pourra se comparer aux autres jeunes gens de son âge, & vous comparer aux autres gouverneurs? Je dis quand il le verra, mais gardez-vous de le lui dire; si vous le lui dites, il ne le verra plus. Si vous exigez de lui de l'obéissance en retour des soins que vous lui avez rendus, il croira que vous l'avez surpris: il se dira, qu'en feignant de l'obliger gratuitement, vous avez prétendu le charger d'une dette, & le lier par un con-

(14) L'attachement peut se passer de retour, jamais l'amitié. Elle est un échange, un contrat comme les autres; mais elle est le plus saint de tous. Le mot d'*ami* n'a point d'autre corrélatif que lui-même. Tout homme qui n'est pas l'ami de son ami est très-sûrement un fourbe; car ce n'est qu'en rendant ou feignant de rendre l'amitié, qu'on peut l'obtenir.

trat auquel il n'a point consenti. En vain vous ajouterez que ce que vous exigez de lui n'est que pour lui-même; vous exigez, enfin; & vous exigez en vertu de ce que vous avez fait sans son aveu. Quand un malheureux prend l'argent qu'on feint de lui donner, & se trouve enrollé malgré lui, vous criez à l'injustice; n'êtes-vous pas plus injuste encore de demander à votre Eleve le prix des soins qu'il n'a point acceptés?

L'ingratitude seroit plus rare, si les bienfaits à usure étoient moins communs. On aime ce qui nous fait du bien; c'est un sentiment si naturel! L'ingratitude n'est pas dans le cœur de l'homme; mais l'intérêt y est: il y a moins d'obligés ingrats, que de bienfaiteurs intéressés. Si vous me vendez vos dons, je marchanderai sur le prix; mais si vous feignez de donner, pour vendre ensuite à votre mot, vous usez de fraude. C'est d'être gratuits qui les rend inestimables. Le cœur ne reçoit de loix que de lui-même, en voulant l'enchaîner on le dégage, on l'enchaîne en le laissant libre.

Quand le pêcheur amorce l'eau, le poisson vient, & reste autour de lui sans défiance; mais quand, pris à l'hameçon caché sous l'appât, il sent retirer la

ligne, il tâche de fuir. Le pêcheur eſt-il le bienfaiteur, le poiſſon eſt-il l'ingrat? Voit on jamais qu'un homme oublié par ſon bienfaiteur l'oublie? Au contraire, il en parle toujours avec plaiſir, il n'y ſonge point ſans attendriſſement: s'il trouve occaſion de lui montrer par quelque ſervice inattendu qu'il ſe reſſouvient des ſiens, avec quel contentement intérieur il ſatisfait alors ſa gratitude! avec quelle douce joie il ſe fait reconnoître! avec quel tranſport il lui dit: mon tour eſt venu! Voilà vraiment la voix de la Nature; jamais un vrai bienfait ne fit d'ingrat.

Si donc la reconnoiſſance eſt un ſentiment naturel, & que vous n'en détruiſiez pas l'effet par votre faute, aſſurez-vous que votre Eleve, commençant à voir le prix de vos ſoins, y ſera ſenſible, pourvu que vous ne les ayez point mis vous-même à prix; & qu'ils vous donneront dans ſon cœur une autorité que rien ne pourra détruire. Mais avant de vous être bien aſſuré de cet avantage, gardez de vous l'ôter, en vous faiſant valoir auprès de lui. Lui vanter vos ſervices, c'eſt les lui rendre inſupportables; les oublier, c'eſt l'en faire ſouvenir. Juſqu'à ce qu'il ſoit tems de le traiter en homme, qu'il ne ſoit jamais queſ-

tion de ce qu'il vous doit, mais de ce qu'il se doit. Pour le rendre docile, laissez lui toute sa liberté, dérobez-vous pour qu'il vous cherche, élevez son ame au noble sentiment de la reconnoissance, en ne lui parlant jamais que de son intérêt. Je n'ai point voulu qu'on lui dît que ce qu'on faisoit étoit pour son bien, avant qu'il fût en état de l'entendre; dans ce discours il n'eût vu que votre dépendance, & il ne vous eût pris que pour son valet. Mais maintenant qu'il commence à sentir ce que c'est qu'aimer, il sent aussi quel doux lien peut unir un homme à ce qu'il aime; & dans le zele qui vous fait occuper de lui sans cesse, il ne voit plus l'attachement d'un esclave, mais l'affection d'un ami. Or rien n'a tant de poids sur le cœur humain, que la voix de l'amitié bien reconnue; car on sait qu'elle ne nous parle jamais que pour notre intérêt. On peut croire qu'un ami se trompe; mais non qu'il veuille nous tromper. Quelquefois on résiste à ses conseils; mais jamais on ne les méprise.

Nous entrons enfin dans l'ordre moral: nous venons de faire un second pas d'homme. Si c'en étoit ici le lieu, j'essayerois de montrer comment des premiers mouvemens du cœur s'élevent les

premieres voix de la conſcience ; & comment des ſentimens d'amour & de haine naiſſent les premieres notions du bien & du mal. Je ferois voir que *juſtice* & *bonté* ne ſont point ſeulement des mots abſtraits, de purs êtres moraux formés par l'entendement ; mais de véritables affections de l'ame éclairée par la raiſon, & qui ne ſont qu'un progrès ordonné de nos affections primitives ; que par la raiſon ſeule, indépendamment de la conſcience, on ne peut établir aucune loi naturelle ; & que tout le droit de la Nature n'eſt qu'une chimere, s'il n'eſt fondé ſur un beſoin naturel au cœur humain (15). Mais je ſonge que je n'ai

(15) Le précepte même d'agir avec autrui comme nous voulons qu'on agiſſe avec nous, n'a de vrai fondement que la conſcience & le ſentiment ; cas où eſt la raiſon préciſe d'agir étant moi comme ſi j'étois un autre, ſur-tout quand je ſuis moralement ſûr de ne jamais me trouver dans le même cas ; & qui me répondra qu'en ſuivant bien fidelement cette maxime j'obtiendrai qu'on la ſuive de même avec moi ? Le méchant tire avantage de la probité du juſte & de ſa propre injuſtice ; il eſt bien aiſe que tout le monde ſoit juſte excepté lui. Cet accord-là, quoi qu'on en diſe, n'eſt pas fort avantageux aux gens de bien. Mais quand la force d'une ame expanſive m'identifie avec mon ſemblable & que je me ſens pour ainſi dire en lui, c'eſt pour ne pas ſouffrir que je ne veux pas qu'il ſouffre ; je m'intéreſſe à lui pour l'amour de moi, & la raiſon du précepte eſt dans

point à faire ici des Traités de Métaphyſique & de Morale, ni des cours d'étude d'aucune eſpece; il me ſuffit de marquer l'ordre & le progrès de nos ſentimens & de nos connoiſſances, relativement à notre conſtitution. D'autres démontreront peut-être ce que je ne fais qu'indiquer ici.

Mon Emile n'ayant juſqu'à préſent regardé que lui-même, le premier regard qu'il jette ſur ſes ſemblables le porte à ſe comparer avec eux; & le premier ſentiment qu'excite en lui cette comparaiſon, eſt de deſirer la premiere place. Voilà le point où l'amour de ſoi ſe change en amour-propre, & où commencent à naître toutes les paſſions qui tiennent à celle-là. Mais pour décider ſi celles de ces paſſions qui domineront dans ſon caractere, ſeront humaines & douces, ou cruelles ou malfaiſantes, ſi ce ſeront des paſſions de bienfaiſance & de commiſération, ou d'envie & de convoitiſe,

la Nature elle-même, qui m'inſpire le deſir de mon bien-être en quelque lieu que je me ſente exiſter. D'où je conclus qu'il n'eſt pas vrai que les préceptes de la loi naturelle ſoient fondés ſur la raiſon ſeule; ils ont une baſe plus ſolide & plus ſûre. L'amour des hommes dérivé de l'amour de ſoi eſt le principe de la juſtice humaine. Le ſommaire de toute la morale eſt donné dans l'évangile par celui de la loi.

il faut savoir à quelle place il se sentira parmi les hommes, & quels genres d'obstacles il pourra croire avoir à vaincre, pour parvenir à celle qu'il veut occuper.

Pour le guider dans cette recherche, après lui avoir montré les hommes par les accidens communs à l'espece, il faut maintenant les lui montrer par leurs différences. Ici vient la mesure de l'inégalité naturelle & civile, & le tableau de tout l'ordre social.

Il faut étudier la société par les hommes, & les hommes par la société : ceux qui voudront traiter séparément la politique & la morale, n'entendront jamais rien à aucune des deux. En s'attachant d'abord aux relations primitives, on voit comment les hommes en doivent être affectés, & quelles passions en doivent naître. On voit que c'est réciproquement par le progrès des passions que ces relations se multiplient & se resserrent. C'est moins la force des bras que la modération des cœurs, qui rend les hommes indépendans & libres. Quiconque desire peu de choses tient à peu de gens ; mais confondant toujours nos vains desirs avec nos besoins physiques, ceux qui ont fait de ces derniers les fondemens de la société humaine, ont toujours pris les effets pour les causes, & n'ont

fait que s'égarer dans tous leurs raisonnemens.

Il y a dans l'état de nature une égalité de fait réelle & indestructible, parce qu'il est impossible dans cet état que la seule différence d'homme à homme soit assez grande, pour rendre l'un dépendant de l'autre. Il y a dans l'état civil une égalité de droit chimérique & vaine, parce que les moyens destinés à la maintenir servent eux-mêmes à la détruire; & que la force publique ajoutée au plus fort pour opprimer le foible, rompt l'espece d'équilibre que la Nature avoit mis entr'eux (16). De cette premiere contradiction découlent toutes celles qu'on remarque dans l'ordre civil, entre l'apparence & la réalité. Toujours la multitude sera sacrifiée au petit nombre, & l'intérêt public à l'intérêt particulier. Toujours ces noms spécieux de justice & de subordination serviront d'instrumens à la violence & d'armes à l'iniquité: d'où il suit que les ordres distingués qui se prétendent utiles aux autres, ne sont, en effet, utiles qu'à eux-mêmes aux dépens des autres; par où l'on doit

(16) L'esprit universel des Loix de tous les pays est de favoriser toujours le fort contre le foible, & celui qui a contre celui qui n'a rien; cet inconvénient est inévitable, & il est sans exception.

juger de la considération qui leur est dûe selon la justice & selon la raison. Reste à voir si le rang qu'ils se sont donné est plus favorable au bonheur de ceux qui l'occupent, pour savoir quel jugement chacun de nous doit porter de son propre sort. Voilà maintenant l'étude qui nous importe; mais pour la bien faire, il faut commencer par connoître le cœur humain.

S'il ne s'agissoit que de montrer aux jeunes gens l'homme par son masque, on n'auroit pas besoin de le leur montrer, ils le verroient toujours de reste; mais puisque le masque n'est pas l'homme, & qu'il ne faut pas que son vernis les séduise, en leur peignant les hommes peignez-les leur tels qu'ils sont; non pas afin qu'ils les haïssent, mais afin qu'ils les plaignent, & ne leur veuillent pas ressembler. C'est, à mon gré, le sentiment le mieux entendu que l'homme puisse avoir sur son espece.

Dans cette vue, il importe ici de prendre une route opposée à celle que nous avons suivie jusqu'à présent, & d'instruire plutôt le jeune homme par l'expérience d'autrui, que par la sienne. Si les hommes le trompent, il les prendra en haine; mais si respecté d'eux il les voit se tromper mutuellement, il en

aura pitié. Le ſpectacle du monde, diſoit Pythagore, reſſemble à celui des jeux Olympiques. Les uns y tiennent boutique, & ne ſongent qu'à leur profit; les autres y payent de leur perſonne, & cherchent la gloire; d'autres ſe contentent de voir les jeux, & ceux-ci ne ſont pas les pires.

Je voudrois qu'on choiſit tellement les ſociétés d'un jeune homme, qu'il penſât bien de ceux qui vivent avec lui; & qu'on lui apprit à ſi bien connoître le monde, qu'il penſât mal de tout ce qui s'y fait. Qu'il ſache que l'homme eſt naturellement bon, qu'il le ſente, qu'il juge de ſon prochain par lui-même; mais qu'il voye comment la ſociété déprave & pervertit les hommes: qu'il trouve dans leurs préjugés la ſource de tous leurs vices: qu'il ſoit porté à eſtimer chaque individu, mais qu'il mépriſe la multitude: qu'il voye que tous les hommes portent à-peu-près le même maſque; mais qu'il ſache auſſi qu'il y a des viſages plus beaux que le maſque qui les couvre.

Cette méthode, il faut l'avouer, a ſes inconvéniens, & n'eſt pas facile dans la pratique; car s'il devient obſervateur de trop bonne heure, ſi vous l'exercez à épier de trop près les actions

d'autrui, vous le rendrez médisant & satyrique, décisif & prompt à juger; il se fera un odieux plaisir de chercher à tout de sinistres interprétations, & à ne voir en bien, rien même de ce qui est bien. Il s'accoutumera du moins au spectacle du vice, & à voir les méchans sans horreur, comme on s'accoutume à voir les malheureux sans pitié. Bientôt la perversité générale lui servira moins de leçon que d'exemple; il se dira, que si l'homme est ainsi, il ne doit pas vouloir être autrement.

Que si vous voulez l'instruire par principes, & lui faire connoître avec la nature du cœur humain l'application des causes externes qui tournent nos penchans en vices, en le transportant ainsi tout d'un coup des objets sensibles aux objets intellectuels, vous employez une métaphysique qu'il n'est point en état de comprendre; vous retombez dans l'inconvénient, évité si soigneusement jusqu'ici, de lui donner des leçons qui ressemblent à des leçons, de substituer dans son esprit l'expérience & l'autorité du maître à sa propre expérience, & au progrès de sa raison.

Pour lever à la fois ces deux obstacles, & pour mettre le cœur humain à sa portée sans risquer de gâter le sien, je vou-

drois lui montrer les hommes au loin, les lui montrer dans d'autres tems ou dans d'autres lieux, & de sorte qu'il pût voir la scene sans jamais y pouvoir agir. Voilà le moment de l'Histoire ; c'est par elle qu'il lira dans les cœurs sans les leçons de la philosophie ; c'est par elle qu'il les verra, simple spectateur, sans intérêt & sans passion, comme leur juge, non comme leur complice ni comme leur accusateur.

Pour connoître les hommes il faut les voir agir. Dans le monde on les entend parler, ils montrent leurs discours & cachent leurs actions ; mais dans l'Histoire elles sont dévoilées, & on les juge sur les faits. Leurs propos même aident à les apprécier. Car comparant ce qu'ils sont à ce qu'ils disent, on voit à la fois ce qu'ils sont & ce qu'ils veulent paroître ; plus ils se déguisent, mieux on les connoit.

Malheureusement cette étude a ses dangers, ses inconvéniens de plus d'une espece. Il est difficile de se mettre dans un point de vue, d'où l'on puisse juger ses semblables avec équité. Un des grands vices de l'Histoire est, qu'elle peint beaucoup plus les hommes par leurs mauvais côtés que par les bons : comme elle n'est intéressante que par les révolutions, les

catastrophes, tant qu'un peuple croît & prospere dans le calme d'un paisible gouvernement, elle n'en dit rien ; elle ne commence à en parler que quand, ne pouvant plus se suffire à lui-même, il prend part aux affaires de ses voisins, où les laisse prendre part aux siennes ; elle ne l'illustre que quand il est déjà sur son déclin : toutes nos Histoires commencent où elles devroient finir. Nous avons fort exactement celle des peuples qui se détruisent, ce qui nous manque est celle des peuples qui se multiplient ; ils sont assez heureux & assez sages pour qu'elle n'ait rien à dire d'eux : & en effet, nous voyons, même de nos jours, que les gouvernemens qui se conduisent le mieux, sont ceux dont on parle le moins. Nous ne savons donc que le mal, à peine le bien fait-il époque. Il n'y a que les méchans de célebres, les bons sont oubliés ou tournés en ridicule ; & voilà comment l'Histoire, ainsi que la Philosophie, calomnie sans cesse le genre humain.

De plus, il s'en faut bien que les faits décrits dans l'Histoire, ne soient la peinture exacte des mêmes faits tels qu'ils sont arrivés. Ils changent de forme dans la tête de l'Historien, ils se moulent sur ses intérêts, ils prennent la teinte de

ſes préjugés. Qui eſt-ce qui ſait mettre exactement le lecteur au lieu de la ſcene, pour voir un événement tel qu'il s'eſt paſſé? L'ignorance ou la partialité déguiſent tout. Sans altérer même un trait hiſtorique, en étendant ou reſſerrant des circonſtances qui s'y rapportent, que de faces différentes on peut lui donner! Mettez un même objet à divers points de vue, à peine paroitra-t-il le même, & pourtant rien n'aura changé, que l'œil du ſpectateur. Suffit-il, pour l'honneur de la vérité, de me dire un fait véritable, en me le faiſant voir tout autrement qu'il n'eſt arrivé? Combien de fois un arbre de plus ou de moins, un rocher à droite ou à gauche, un tourbillon de pouſſiere élevé par le vent, ont décidé de l'événement d'un combat, ſans que perſonne s'en ſoit apperçu? Cela empêche-t-il que l'Hiſtorien ne vous diſe la cauſe de la défaite ou de la victoire avec autant d'aſſurance que s'il eût été par-tout? Or, que m'importent les faits en eux-mêmes, quand la raiſon m'en reſte inconnue; & quelles leçons puis-je tirer d'un événement dont j'ignore la vraie cauſe? L'Hiſtorien m'en donne une, mais il la controuve; & la critique elle-même, dont on fait tant de bruit, n'eſt qu'un

art de conjecturer ; l'art de choisir entre plusieurs mensonges, celui qui ressemble le mieux à la vérité.

N'avez-vous jamais lu Cléopatre ou Cassandre, ou d'autres livres de cette espece ? L'Auteur choisit un événement connu ; puis l'accommodant à ses vues, l'ornant de détails de son invention, de personnages qui n'ont jamais existé, & de portraits imaginaires, entasse fictions sur fictions pour rendre sa lecture agréable. Je vois peu de différence entre ces Romans & vos Histoires, si ce n'est que le Romancier se livre davantage à sa propre imagination, & que l'Historien s'asservit plus à celle d'autrui ; à quoi j'ajouterai, si l'on veut, que le premier se propose un objet moral, bon ou mauvais, dont l'autre ne se soucie gueres.

On me dira que la fidélité de l'Histoire intéresse moins que la vérité des mœurs & des caracteres ; pourvu que le cœur humain soit bien peint, il importe peu que les événemens soient fidelement rapportés ; car après tout, ajoute-t-on, que nous font des faits arrivés il y a deux mille ans ? On a raison, si les portraits sont bien rendus d'après nature ; mais si la plupart n'ont leur modele que dans l'imagination de l'Historien, n'est-

ce pas retomber dans l'inconvénient qu'on vouloit fuir, & rendre à l'autorité des écrivains, ce qu'on veut ôter à celle du maître ? Si mon Eleve ne doit voir que des tableaux de fantaisie, j'aime mieux qu'ils soient tracés de ma main que d'une autre ; ils lui seront, du moins, mieux appropriés.

Les pires Historiens pour un jeune homme, sont ceux qui jugent. Les faits, & qu'il juge lui-même ; c'est ainsi qu'il apprend à connoître les hommes. Si le jugement de l'Auteur le guide sans cesse, il ne fait que voir par l'œil d'un autre ; & quand cet œil lui manque, il ne voit plus rien.

Je laisse à part l'Histoire moderne ; non-seulement parce qu'elle n'a plus de physionomie, & que nos hommes se ressemblent tous ; mais parce que nos Historiens, uniquement attentifs à briller, ne songent qu'à faire des portraits fortement coloriés, & qui souvent ne représentent rien (17). Généralement les anciens font moins de portraits, mettent moins d'esprit & plus de sens dans leurs jugemens, encore y a-t-il

(17) Voyez Davila, Guicciardin, Strada, Solis, Machiavel, & quelquefois de Thou lui-même. Vertot est presque le seul qui savoit peindre sans faire de portraits.

entr'eux un grand choix à faire ; & il ne faut pas d'abord prendre les plus judicieux, mais les plus simples. Je ne voudrois mettre dans la main d'un jeune homme ni Polybe, ni Salluste ; Tacite est le livre des vieillards, les jeunes gens ne sont pas faits pour l'entendre : il faut apprendre à voir dans les actions humaines les premiers traits du cœur de l'homme, avant d'en vouloir sonder les profondeurs ; il faut savoir bien lire dans les faits avant de lire dans les maximes. La Philosophie en maximes ne convient qu'à l'expérience. La jeunesse ne doit rien généraliser ; toute son instruction doit être en regles particulieres.

Thucydide est, à mon gré, le vrai modele des Historiens. Il rapporte les faits sans les juger ; mais il n'omet aucune des circonstances propres à nous en faire juger nous-mêmes. Il met tout ce qu'il raconte sous les yeux du Lecteur ; loin de s'interposer entre les événemens & les Lecteurs, il se dérobe ; on ne croit plus lire, on croit voir. Malheureusement il parle toujours de guerre, & l'on ne voit presque dans ses récits que la chose du monde la moins instructive, savoir des combats. La retraite des dix mille, & les com-

mentaires de Céſar, ont à-peu-près la même ſageſſe & le même défaut. Le bon Hérodote, ſans portraits, ſans maximes, mais coulant, naïf, plein de détails les plus capables d'intéreſſer & de plaire, ſeroit, peut-être, le meilleur des Hiſtoriens, ſi ces mêmes détails ne dégéneroient ſouvent en ſimplicités puériles, plus propres à gâter le goût de la jeuneſſe qu'à le former: il faut déjà du diſcernement pour le lire. Je ne dis rien de Tite-Live, ſon tour viendra; mais il eſt politique, il eſt rhéteur, il eſt tout ce qui ne convient pas à cet âge.

L'Hiſtoire en général eſt défectueuſe, en ce qu'elle ne tient regiſtre que de faits ſenſibles & marqués, qu'on peut fixer par des noms, des lieux, des dates; mais les cauſes lentes & progreſſives de ces faits, leſquelles ne peuvent s'aſſigner de même, reſtent toujours inconnues. On trouve ſouvent dans une bataille gagnée ou perdue, la raiſon d'une révolution qui, même avant cette bataille, étoit déjà devenue inévitable. La guerre ne fait gueres que manifeſter des événemens déjà déterminés par des cauſes morales que les Hiſtoriens ſavent rarement voir.

L'eſprit philoſophique a tourné de ce

côté les réflexions de plusieurs Ecrivains de ce siecle ; mais je doute que la vérité gagne à leur travail. La fureur des systemes s'étant emparée d'eux tous, nul ne cherche à voir les choses comme elles sont, mais comme elles s'accordent avec son système.

Ajoutez à toutes ces réflexions, que l'Histoire montre bien plus les actions que les hommes, parce qu'elle ne suit ceux-ci que dans certains momens choisis, dans leurs vêtemens de parade ; elle n'expose que l'homme public qui s'est arrangé pour être vu. Elle ne le suit point dans sa maison, dans son cabinet, dans sa famille, au milieu de ses amis, elle ne le peint que quand il représente ; c'est bien plus son habit que sa personne qu'elle peint.

J'aimerois mieux la lecture des vies particulieres pour commencer l'étude du cœur humain ; car alors l'homme a beau se dérober, l'Historien le poursuit partout ; il ne lui laisse aucun moment de relache, aucun recoin pour éviter l'œil perçant du spectateur, & c'est quand l'un croit mieux se cacher, que l'autre le fait le mieux connoître. *Ceux*, dit Montaigne, *qui écrivent les vies, d'autant qu'ils s'amusent plus aux conseils qu'aux événemens, plus à ce qui se passe*

au-dedans, qu'à ce qui arrive au-dehors ; ceux-là me ſont plus propres ; voilà pourquoi c'eſt mon homme que Plutarque.

Il eſt vrai que le génie des hommes aſſemblés ou des peuples eſt fort différent du caractere de l'homme en particulier, & que ce ſeroit connoître très-imparfaitement le cœur humain que de ne pas l'examiner auſſi dans la multitude ; mais il n'eſt pas moins vrai qu'il faut commencer par étudier l'homme pour juger les hommes, & que qui connoîtroit parfaitement les penchans de chaque individu, pourroit prévoir tous leurs effets combinés dans le corps du peuple.

Il faut encore ici recourir aux Anciens, par les raiſons que j'ai déjà dites, & de plus, parce que tous les détails familiers & bas, mais vrais & caractériſtiques étant bannis du ſtyle moderne, les hommes ſont auſſi parés par nos auteurs dans leurs vies privées que ſur la ſcene du monde. La décence, non moins ſévere dans les écrits que dans les actions, ne permet plus de dire en public que ce qu'elle permet d'y faire ; & comme on ne peut montrer les hommes que repréſentans toujours, on ne les connoit pas plus dans nos livres que ſur nos théâtres.

On aura beau faire & refaire cent fois la vie des Rois, nous n'aurons plus de Suétones (18).

Plutarque excelle par ces mêmes détails dans lesquels nous n'osons plus entrer. Il a une grace inimitable à peindre les grands hommes dans les petites choses, & il est si heureux dans le choix de ses traits, que souvent un mot, un sourire, un geste lui suffit pour caractériser son héros. Avec un mot plaisant Annibal rassure son armée effrayée, & la fait marcher en riant à la bataille qui lui livra l'Italie : Agésilas à cheval sur un bâton, me fait aimer le vainqueur du grand Roi : César traversant un pauvre village & causant avec ses amis, décele sans y penser le fourbe qui disoit ne vouloir qu'être l'égal de Pompée : Alexandre avale une médecine, & ne dit pas un seul mot; c'est le plus beau moment de sa vie : Aristide écrit son propre nom sur une coquille, & justifie ainsi son surnom : Philopœmen, le manteau bas, coupe du bois dans la cuisine de son hôte. Voilà le véritable art de peindre. La

(18) Un seul de nos Historiens qui a imité Tacite dans les grands traits, a osé imiter Suétone & quelquefois transferire Comines dans les petits, & cela même qui ajoute au prix de son Livre, l'a fait critiquer parmi nous.

phyſionomie ne ſe montre pas dans les grands traits, ni le caractere dans les grandes actions : c'eſt dans les bagatelles que le naturel ſe découvre. Les choſes publiques ſont ou trop communes ou trop apprêtées, & c'eſt preſque uniquement à celles-ci que la dignité moderne permet à nos auteurs de s'arrêter.

Un des plus grands hommes du ſiecle dernier fut inconteſtablement M. de Turenne. On a eu le courage de rendre ſa vie intéreſſante par de petits détails qui le font connoître & aimer ; mais combien s'eſt-on vu forcé d'en ſupprimer qui l'auroient fait connoître & aimer davantage ! Je n'en citerai qu'un, que je tiens de bon lieu, & que Plutarque n'eût eu garde d'omettre, mais que Ramſai n'eût eu garde d'écrire quand il l'auroit ſçu.

Un jour d'été qu'il faiſoit fort chaud, le Vicomte de Turenne en petite veſte blanche & en bonnet étoit à la fenêtre dans ſon antichambre. Un de ſes gens ſurvient, & trompé par l'habillement, le prend pour un aide de cuiſine, avec lequel ce domeſtique étoit familier. Il s'approche doucement par derriere, & d'une main qui n'étoit pas légere lui applique un grand coup ſur les feſſes. L'homme frappé ſe retourne à l'inſtant. Le valet voit en frémiſſant le viſage de ſon

ſon maître. Il ſe jette à genoux tout éperdu. *Monſeigneur, j'ai cru que c'étoit George.... Et quand c'eût été George*, s'écrie Turenne en ſe frottant le derriere ; *il ne faloit pas frapper ſi fort.* Voilà donc ce que vous n'oſez dire ? miſérables ! ſoyez donc à jamais ſans naturel, ſans entrailles : trempez, durciſſez vos cœurs de fer dans votre vile décence : rendez-vous mépriſables à force de dignité. Mais toi, bon jeune homme, qui lis ce trait, & qui ſens avec attendriſſement toute la douceur d'ame qu'il montre, même dans le premier mouvement ; lis auſſi les petiteſſes de ce grand homme, dès qu'il étoit queſtion de ſa naiſſance & de ſon nom. Songe que c'eſt le même Turenne qui affectoit de céder par-tout le pas à ſon neveu, afin qu'on vît bien que cet enfant étoit le chef d'une maiſon ſouveraine. Rapproche ces contraſtes, aime la Nature, mépriſe l'opinion, & connois l'homme.

Il y a bien peu de gens en état de concevoir les effets que des lectures, ainſi dirigées, peuvent opérer ſur l'eſprit tout neuf d'un jeune homme. Appeſantis ſur des livres dès notre enfance, accoutumés à lire ſans penſer, ce que nous liſons nous frappe d'autant moins, que,

portant déjà dans nous-mêmes les paſſions & les préjugés qui rempliſſent l'hiſtoire & les vies des hommes, tout ce qu'ils font nous paroit naturel, parce que nous ſommes hors de la Nature, & que nous jugeons des autres par nous. Mais qu'on ſe repréſente un jeune homme élevé ſelon mes maximes : qu'on ſe figure mon Emile, auquel dix-huit ans de ſoins aſſidus n'ont eu pour objet que de conſerver un jugement integre & un cœur ſain ; qu'on ſe le figure au lever de la toile, jettant pour la premiere fois, les yeux ſur la ſcene du monde ; ou, plutôt, placé derriere le théatre, voyant les acteurs prendre & poſer leurs habits, & comptant les cordes & les poulies dont le groſſier preſtige abuſe les yeux des ſpectateurs. Bientôt à ſa premiere ſurpriſe ſuccéderont des mouvemens de honte & de dedain pour ſon eſpece ; il s'indignera de voir ainſi tout le genre humain dupe de lui-même, s'avilir à ces jeux d'enfans ; il s'affligera de voir ſes freres s'entredéchirer pour des rêves, & ſe changer en bêtes féroces pour n'avoir pas ſçu ſe contenter d'être hommes.

Certainement avec les diſpoſitions naturelles de l'Eleve, pour peu que le maître apporte de prudence & de choix dans ſes lectures, pour peu qu'il le mette

ſur la voie des réflexions qu'il en doit tirer, cet exercice ſera pour lui un cours de philoſophie-pratique, meilleur ſurement, & mieux entendu, que toutes les vaines ſpéculations dont on brouille l'eſprit des jeunes gens dans nos écoles. Qu'après avoir ſuivi les romaneſques projets de Pyrrhus, Cynéas lui demande quel bien réel lui procurera la conquête du monde, dont il ne puiſſe jouir dès-à-préſent ſans tant de tourment; nous ne voyons-là qu'un bon mot qui paſſe; mais Emile y verra une réflexion très-ſage qu'il eût faite le premier, & qui ne s'effacera jamais de ſon eſprit, parce qu'elle n'y trouve aucun préjugé contraire qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Quand enſuite en liſant la vie de cet inſenſé, il trouvera que tous ſes grands deſſeins ont abouti à s'aller faire tuer par la main d'une femme; au lieu d'admirer cet héroïſme prétendu, que verra-t-il dans tous les exploits d'un ſi grand capitaine, dans toutes les intrigues d'un ſi grand politique, ſi ce n'eſt autant de pas pour aller chercher cette malheureuſe tuile, qui devoit terminer ſa vie & ſes projets par une mort déshonorante?

Tous les conquérans n'ont pas été tués; tous les uſurpateurs n'ont pas

échoué dans leurs entrepriſes ; pluſieurs paroîtront heureux aux eſprits prévenus des opinions vulgaires ; mais celui qui, ſans s'arrêter aux apparences, ne juge du bonheur des hommes que par l'état de leurs cœurs, verra leurs miſeres dans leurs ſuccès mêmes, il verra leurs deſirs & leurs ſoucis rongeans s'étendre & s'accroître avec leur fortune ; il les verra perdre haleine en avançant, ſans jamais parvenir à leurs termes. Il les verra ſemblables à ces voyageurs inexpérimentés, qui s'engageant pour la premiere fois dans les Alpes, penſent les franchir à chaque montagne, & quand ils ſont au ſommet, trouvent avec découragement de plus hautes montagnes au-devant d'eux.

Auguſte après avoir ſoumis ſes concitoyens & détruit ſes rivaux, régit durant quarante ans le plus grand empire qui ait exiſté ; mais tout cet immenſe pouvoir l'empêchoit-il de frapper les murs de ſa tête, & de remplir ſon vaſte palais de ſes cris, en redemandant à Varus ſes légions exterminées ? Quand il auroit vaincu tous ſes ennemis, de quoi lui auroient ſervi ſes vains triomphes, tandis que les peines de toute eſpece naiſſoient ſans ceſſe autour de lui, tandis que ſes plus chers amis attentoient à

sa vie, & qu'il étoit réduit à pleurer la honte ou la mort de tous ses proches? L'infortuné voulut gouverner le monde, & ne sçut pas gouverner sa maison! Qu'arriva-t-il de cette négligence? Il vit périr à la fleur de l'âge son neveu, son fils adoptif, son gendre; son petit-fils fut réduit à manger la bourre de son lit pour prolonger de quelques heures sa misérable vie; sa fille & sa petite-fille, après l'avoir couvert de leur infamie, moururent, l'une de misere & de faim dans une Isle déserte, l'autre en prison par la main d'un archer. Lui-même enfin, dernier reste de sa malheureuse famille, fut réduit par sa propre femme à ne laisser après lui qu'un monstre pour lui succéder. Tel fut le sort de ce maître du monde, tant célébré pour sa gloire & pour son bonheur: croirai-je qu'un seul de ceux qui les admirent les voulût acquérir au même prix?

J'ai pris l'ambition pour exemple; mais le jeu de toutes les passions humaines offre de semblables leçons à qui veut étudier l'Histoire pour se connoître, & se rendre sage aux dépens des morts. Le tems approche où la vie d'Antoine aura, pour le jeune homme, une instruction plus prochaine que celle d'Auguste. Emile ne se reconnoîtra gueres dans les étran-

ges objets qui frapperont ſes regards durant ces nouvelles études ; mais il ſaura d'avance écarter l'illuſion des paſſions avant qu'elles naiſſent, & voyant que de tous les tems elles ont aveuglé les hommes, il ſera prévenu de la maniere dont elles pourront l'aveugler à ſon tour, ſi jamais il s'y livre. Ces leçons, je le ſais, lui ſont mal appropriées ; peut-être au beſoin ſeront-elles tardives, inſuffiſantes ; mais ſouvenez-vous que ce ne ſont point celles que j'ai voulu tirer de cette étude. En le commençant je me propoſois un autre objet ; & ſurement ſi cet objet eſt mal rempli, ce ſera la faute du maître.

Songez qu'auſſi-tôt que l'amour-propre eſt développé, le *moi* relatif ſe met en jeu ſans ceſſe, & que jamais le jeune homme n'obſerve les autres ſans revenir ſur lui-même & ſe comparer avec eux. Il s'agit donc de ſavoir à quel rang il ſe mettra parmi ſes ſemblables, après les avoir examinés. Je vois à la maniere dont on fait lire l'Hiſtoire aux jeunes gens, qu'on les transforme, pour ainſi dire, dans tous les perſonnages qu'ils voyent ; qu'on s'efforce de les faire devenir, tantôt Ciceron, tantôt Trajan, tantôt Alexandre, de les décourager lorſqu'ils rentrent dans eux-mêmes, de

donner à chacun le regret de n'être que soi. Cette méthode a certains avantages dont je ne disconviens pas; mais quant à mon Emile, s'il arrive une seule fois dans ces paralleles qu'il aime mieux être un autre que lui, cet autre fût-il Socrate, fût-il Caton, tout est manqué; celui qui commence à se rendre étranger à lui-même ne tarde pas à s'oublier tout-à-fait.

Ce ne sont point les Philosophes qui connoissent le mieux les hommes; ils ne les voient qu'à travers les préjugés de la philosophie, & je ne sache aucun état où l'on en ait tant. Un Sauvage nous juge plus sainement que ne fait un Philosophe. Celui-ci sent ses vices, s'indigne des nôtres, & dit en lui-même: nous sommes tous méchans; l'autre nous regarde sans s'émouvoir, & dit: vous êtes des foux. Il a raison, car nul ne fait le mal pour le mal. Mon Eleve est ce sauvage, avec cette différence qu'Emile ayant plus réfléchi, plus comparé d'idées, vu nos erreurs de plus près, se tient plus en garde contre lui-même, & ne juge que de ce qu'il connoit.

Ce sont nos passions qui nous irritent contre celles des autres; c'est notre intérêt qui nous fait haïr les méchans;

s'ils ne nous faiſoient aucun mal, nous aurions pour eux plus de pitié que de haine. Le mal que nous font les méchans, nous fait oublier celui qu'ils ſe font eux-mêmes. Nous leur pardonnerions plus aiſément leurs vices, ſi nous pouvions connoître combien leur propre cœur les en punit. Nous ſentons l'offenſe & nous ne voyons pas le châtiment; les avantages ſont apparens, la peine eſt intérieure. Celui qui croit jouir du fruit de ſes vices n'eſt pas moins tourmenté que s'il n'eût point réuſſi; l'objet eſt changé, l'inquiétude eſt la même : ils ont beau montrer leur fortune & cacher leur cœur, leur conduite le montre en dépit d'eux: mais pour le voir il n'en faut pas avoir un ſemblable.

Les paſſions que nous partageons nous ſéduiſent; celles qui choquent nos intérêts nous révoltent, & par une inconſéquence qui nous vient d'elles, nous blâmons dans les autres ce que nous voudrions imiter. L'averſion & l'illuſion ſont inévitables, quand on eſt forcé de ſouffrir de la part d'autrui le mal qu'on feroit ſi l'on étoit à ſa place.

Que faudroit-il donc pour bien obſerver les hommes? Un grand intérêt à

les connoître, une grande impartialité à les juger : un cœur assez sensible pour concevoir toutes les passions humaines, & assez calme pour ne les pas éprouver. S'il est dans la vie un moment favorable à cette étude, c'est celui que j'ai choisi pour Emile ; plus tôt ils lui eussent été étrangers, plus tard il leur eût été semblable. L'opinion dont il voit le jeu n'a point encore acquis sur lui d'empire. Les passions dont il sent l'effet, n'ont point agité son cœur. Il est homme, il s'intéresse à ses freres ; il est équitable, il juge ses pairs. Or surement s'il les juge bien, il ne voudra être à la place d'aucun d'eux ; car le but de tous les tourmens qu'ils se donnent étant fondé sur des préjugés qu'il n'a pas, lui paroit un but en l'air. Pour lui, tout ce qu'il desire est à sa portée. De qui dépendroit-il, se suffisant à lui-même, & libre de préjugés ? Il a des bras, de la santé (19), de la modération, peu de besoins, & de quoi les satisfaire. Nourri dans la plus absolue liberté, le plus grand des maux qu'il conçoit est la ser-

(19) Je crois pouvoir compter hardiment la santé & la bonne constitution au nombre des avantages acquis par son éducation ; ou plutôt au nombre des dons de la Nature que son éducation lui a conservés.

vitude. Il plaint ces misérables Rois esclaves de tout ce qui leur obéit; il plaint ces faux sages enchaînés à leur vaine réputation; il plaint ces riches sots, martyrs de leur faste; il plaint ces voluptueux de parade, qui livrent leur vie entiere à l'ennui, pour paroître avoir du plaisir. Il plaindroit l'ennemi qui lui feroit du mal à lui-même, car dans ses méchancetés il verroit sa misere. Il se diroit; en se donnant le besoin de me nuire, cet homme a fait dépendre son sort du mien.

Encore un pas, & nous touchons au but. L'amour-propre est un instrument utile, mais dangereux; souvent il blesse la main qui s'en sert, & fait rarement du bien sans mal. Emile en considérant son rang dans l'espece humaine & s'y voyant si heureusement placé, sera tenté de faire honneur à sa raison de l'ouvrage de la vôtre, & d'attribuer à son mérite l'effet de son bonheur. Il se dira, je suis sage & les hommes sont foux. En les plaignant il les mépriſera, en se félicitant il s'estimera davantage, & se sentant plus heureux qu'eux, il se croira plus digne de l'être. Voilà l'erreur la plus à craindre, parce qu'elle est la plus difficile à détruire. S'il restoit dans cet état, il auroit peu gagné à tous nos soins;

& s'il faloit opter, je ne sais si je n'aimerois pas mieux encore l'illusion des préjugés que celle de l'orgueil.

Les grands hommes ne s'abusent point sur leur supériorité ; ils la voient, la sentent, & n'en sont pas moins modestes. Plus ils ont, plus ils connoissent tout ce qui leur manque. Ils sont moins vains de leur élévation sur nous, qu'humiliés du sentiment de leur misere, & dans les biens exclusifs qu'ils possédent, ils sont trop sensés pour tirer vanité d'un don qu'ils ne se sont pas fait. L'homme de bien peut être fier de sa vertu, parce qu'elle est à lui ; mais de quoi l'homme d'esprit est-il fier ? Qu'a fait Racine, pour n'être pas Pradon ? Qu'a fait Boileau, pour n'être pas Cotin ?

Ici c'est toute autre chose encore. Restons toujours dans l'ordre commun. Je n'ai supposé dans mon Eleve, ni un génie transcendant, ni un entendement bouché. Je l'ai choisi parmi les esprits vulgaires, pour montrer ce que peut l'éducation sur l'homme. Tous les cas rares sont hors des regles Quand donc en conséquence de mes soins, Emile préfere sa maniere d'être, de voir, de sentir à celle des autres hommes, Emile a raison. Mais quand il se croit pour cela d'une nature plus excellente, & plus

heureuſement né qu'eux, Emile a tort. Il ſe trompe, il faut le détromper, ou plutôt prévenir l'erreur, de peur qu'il ne ſoit trop tard enſuite pour la détruire.

Il n'y a point de folie dont on ne puiſſe guérir un homme qui n'eſt pas fou, hors la vanité; pour celle-ci, rien n'en corrige que l'expérience, ſi toutefois quelque choſe en peut corriger; à ſa naiſſance au moins on peut l'empêcher de croître. N'allez donc pas vous perdre en beaux raiſonnemens, pour prouver à l'adoleſcent qu'il eſt homme comme les autres & ſujet aux mêmes foibleſſes. Faites le lui ſentir, ou jamais il ne le ſaura. C'eſt encore ici un cas d'exception à mes propres regles; c'eſt le cas d'expoſer volontairement mon Eleve à tous les accidens qui peuvent lui prouver qu'il n'eſt pas plus ſage que nous. L'aventure du Bateleur ſeroit répétée en mille manieres; je laiſſerois aux flatteurs prendre tout leur avantage avec lui; ſi des étourdis l'entraînoient dans quelque extravagance, je lui en laiſſerois courir le danger; ſi des filoux l'attaquoient au jeu, je le leur livrerois pour en faire leur dupe (20); je le laiſſerois encenſer,

(20) Au reſte, notre Eleve donnera peu dans ce piége, lui que tant d'amuſemens environnent,

plumer, dévaliſer par eux; & quand, l'ayant mis à ſec, ils finiroient par ſe moquer de lui, je les remercierois encore, en ſa préſence, des leçons qu'ils ont bien voulu lui donner. Les ſeuls piéges dont je le garantirois avec ſoin, ſeroient ceux des Courtiſanes. Les ſeuls ménagemens que j'aurois pour lui, ſeroient de partager tous les dangers que je lui laiſſerois courir, & tous les affronts que je lui laiſſerois recevoir. J'endurerois tout en ſilence, ſans plainte, ſans reproche, ſans jamais lui en dire un ſeul mot; & ſoyez ſûr qu'avec cette diſcrétion bien ſoutenue, tout ce qu'il m'aura

lui qui ne s'ennuya de ſa vie, & qui ſait à peine à quoi ſert l'argent. Les deux mobiles avec leſquels on conduit les enfans étant l'intérêt & la vanité, ces deux mêmes mobiles ſervent aux courtiſanes & aux eſcrocs pour s'emparer d'eux dans la ſuite. Quand vous voyez exciter leur avidité par des prix, par des récompenſes, quand vous les voyez applaudir à dix ans dans un acte public au College, vous voyez comment on leur fera laiſſer à vingt leur bourſe dans un brelan & leur ſanté dans un mauvais lieu. Il y a toujours à parier que le plus ſavant de ſa claſſe deviendra le plus joueur & le plus débauché. Or les moyens dont on n'uſa point dans l'enfance n'ont point dans la jeuneſſe le même abus. Mais on doit ſe ſouvenir qu'ici ma conſtante maxime eſt de mettre par-tout la choſe au pis. Je cherche d'abord à prévenir le vice, & puis je le ſuppoſe, afin d'y remédier.

vu souffrir pour lui fera plus d'impression sur son cœur, que ce qu'il aura souffert lui-même.

Je ne puis m'empêcher de relever ici la fausse dignité des gouverneurs qui, pour jouer sottement les sages, rabaissent leurs Eleves, affectent de les traiter toujours en enfans, & de se distinguer toujours d'eux dans tout ce qu'ils leur font faire. Loin de ravaler ainsi leurs jeunes courages, n'épargnez rien pour leur élever l'ame, faites-en vos égaux afin qu'ils le deviennent, & s'ils ne peuvent encore s'élever à vous, descendez à eux sans honte, sans scrupule. Songez que votre honneur n'est plus dans vous, mais dans votre Eleve; partagez ses fautes pour l'en corriger; chargez-vous de sa honte pour l'effacer: imitez ce brave Romain qui, voyant fuir son armée & ne pouvant la rallier, se mit à fuir à la tête de ses soldats, en criant: *ils ne fuyent pas, ils suivent leur capitaine.* Fut-il déshonoré pour cela? tant s'en faut: en sacrifiant ainsi sa gloire il l'augmenta. La force du devoir, la beauté de la vertu entraînent malgré nous nos suffrages & renversent nos insensés préjugés. Si je recevois un soufflet en remplissant mes fonctions auprès d'Emile, loin de me venger de ce soufflet, j'irois

par-tout m'en vanter, & je doute qu'il y eût dans le monde un homme assez vil (*), pour ne pas m'en respecter davantage.

Ce n'est pas que l'Eleve doive supposer dans le maître des lumieres aussi bornées que les siennes, & la même facilité à se laisser séduire. Cette opinion est bonne pour un enfant qui ne sachant rien voir, rien comparer, met tout le monde à sa portée, & ne donne sa confiance qu'à ceux qui savent s'y mettre en effet. Mais un jeune homme de l'âge d'Emile, & aussi sensé que lui, n'est plus assez sot pour prendre ainsi le change, & il ne seroit pas bon qu'il le prît. La confiance qu'il doit avoir en son gouverneur est d'une autre espece; elle doit porter sur l'autorité de la raison, sur la supériorité des lumieres, sur les avantages que le jeune homme est en état de connoître, & dont il sent l'utilité pour lui. Une longue expérience l'a convaincu qu'il est aimé de son conducteur; que ce conducteur est un homme sage, éclairé, qui, voulant son bonheur, fait ce qui peut le lui procurer. Il doit savoir que, pour son propre intérêt, il lui convient d'écouter ses avis. Or si le maî-

(*) Je me trompois, j'en ai découvert un; c'est M. Formey.

tre se laissoit tromper comme le disciple, il perdroit le droit d'en exiger de la déférence & de lui donner des leçons. Encore moins l'Eleve doit-il supposer que le maître le laisse à dessein tomber dans des piéges, & tend des embuches à sa simplicité. Que faut-il donc faire pour éviter à la fois ces deux inconvéniens? Ce qu'il y a de meilleur & de plus naturel, être simple & vrai comme lui; l'avertir des périls auxquels il s'expose, les lui montrer clairement, sensiblement; mais sans exagération, sans humeur, sans pédantesque étalage; sur-tout sans lui donner vos avis pour des ordres, jusqu'à ce qu'ils le soient devenus, & que ce ton impérieux soit absolument nécessaire. S'obstine-t-il après cela, comme il fera très-souvent? Alors ne lui dites plus rien; laissez-le en liberté, suivez-le, imitez-le, & cela gaiment, franchement; livrez-vous, amusez-vous autant que lui, s'il est possible. Si les conséquences deviennent trop fortes, vous êtes toujours là pour les arrêter; & cependant combien le jeune homme, témoin de votre prévoyance & de votre complaisance, ne doit-il pas être à la fois frappé de l'une & touché de l'autre? Toutes ses fautes sont autant de liens qu'il vous fournit pour le retenir au be-

ſoin. Or ce qui fait ici le plus grand art du maître, c'eſt d'amener les occaſions & de diriger les exhortations, de maniere qu'il ſache d'avance quand le jeune homme cédera, & quand il s'obſtinera, afin de l'environner par-tout des leçons de l'expérience, ſans jamais l'expoſer à de trop grands dangers.

Avertiſſez-le de ſes fautes avant qu'il y tombe; quand il y eſt tombé ne les lui reprochez point, vous ne feriez qu'enflammer & mutiner ſon amour-propre. Une leçon qui révolte ne profite pas. Je ne connois rien de plus inepte que ce mot: *Je vous l'avois bien dit.* Le meilleur moyen de faire qu'il ſe ſouvienne de ce qu'on lui a dit, eſt de paroître l'avoir oublié. Tout au contraire, quand vous le verrez honteux de ne vous avoir pas cru, effacez doucement cette humiliation par de bonnes paroles. Il s'affectionnera ſurement à vous, en voyant que vous vous oubliez pour lui, & qu'au lieu d'achever de l'écraſer, vous le conſolez. Mais ſi à ſon chagrin vous ajoutez des reproches, il vous prendra en haine, & ſe fera une loi de ne plus vous écouter, comme pour vous prouver qu'il ne penſe pas comme vous ſur l'importance de vos avis.

Le tour de vos conſolations peut en-

core être pour lui une instruction d'autant plus utile, qu'il ne s'en défiera pas. En lui disant, je suppose, que mille autres font les mêmes fautes, vous le mettez loin de son compte, vous le corrigez en ne paroissant que le plaindre : car pour celui qui croit valoir mieux que les autres hommes, c'est une excuse bien mortifiante que de se consoler par leur exemple ; c'est concevoir que le plus qu'il peut prétendre, c'est qu'ils ne valent pas mieux que lui.

Le tems des fautes est celui des fables. En censurant le coupable sous un masque étranger, on l'instruit sans l'offenser ; & il comprend alors que l'apologue n'est pas un mensonge, par la vérité dont il se fait l'application. L'enfant qu'on n'a jamais trompé par des louanges, n'entend rien à la fable que j'ai cidevant examinée ; mais l'étourdi qui vient d'être la dupe d'un flatteur, conçoit à merveille que le corbeau n'étoit qu'un sot. Ainsi d'un fait il tire une maxime ; & l'expérience, qu'il eût bientôt oubliée, se grave, au moyen de la fable, dans son jugement. Il n'y a point de connoissance morale qu'on ne puisse acquérir par l'expérience d'autrui ou par la sienne. Dans les cas où cette expérience est dangereuse, au lieu de la faire soi-

même, on tire sa leçon de l'histoire. Quand l'épreuve est sans conséquence, il est bon que le jeune homme y reste exposé; puis, au moyen de l'apologue, on rédige en maximes les cas particuliers qui lui sont connus.

Je n'entends pas pourtant que ces maximes doivent être développées ni même énoncées. Rien n'est si vain, si mal entendu, que la morale par laquelle on termine la plupart des fables; comme si cette morale n'étoit pas ou ne devoit pas être étendue dans la fable même, de maniere à la rendre sensible au lecteur. Pourquoi donc, en ajoutant cette morale à la fin, lui ôter le plaisir de la trouver de son chef. Le talent d'instruire est de faire que le disciple se plaise à l'instruction. Or, pour qu'il s'y plaise, il ne faut pas que son esprit reste tellement passif à tout ce que vous lui dites, qu'il n'ait absolument rien à faire pour vous entendre. Il faut que l'amour-propre du maître laisse toujours quelque prise au sien; il faut qu'il se puisse dire; je conçois, je pénetre, j'agis, je m'instruis. Une des choses qui rendent ennuyeux le pantalon de la comédie italienne, est le soin qu'il prend d'interpréter au par terre des platises qu'on n'entend déjà que trop. Je ne veux point qu'un gouverneur soit panta-

lon, encore moins un Auteur. Il faut toujours se faire entendre ; mais il ne faut pas tout dire : celui qui dit tout dit peu de choses, car à la fin on ne l'écoute plus. Que signifient ces quatre vers que La Fontaine ajoute à la fable de la grenouille qui s'enfle ? A-t-il peur qu'on ne l'ait pas compris ? A-t-il besoin, ce grand peintre, d'écrire les noms au-dessous des objets qu'il peint ? Loin de généraliser par-là sa morale, il la particularise, il la restreint, en quelque sorte, aux exemples cités, & empêche qu'on ne l'applique à d'autres. Je voudrois qu'avant de mettre les fables de cet Auteur inimitable entre les mains d'un jeune homme, on en retranchât toutes ces conclusions par lesquelles il prend la peine d'expliquer ce qu'il vient de dire aussi clairement qu'agréablement. Si votre Eleve n'entend la fable qu'à l'aide de l'explication, soyez sûr qu'il ne l'entendra pas même ainsi.

Il importeroit encore de donner à ces fables un ordre plus didactique & plus conforme au progrès des sentimens & des lumieres du jeune adolescent. Conçoit-on rien de moins raisonnable que d'aller suivre exactement l'ordre numérique du livre, sans égard au besoin ni à l'occasion ? D'abord le corbeau, puis

la cigale (*), puis la grenouille, puis les deux mulets, &c. J'ai ſur le cœur ces deux mulets, parce que je me ſouviens d'avoir vu un enfant élevé pour la finance, & qu'on étourdiſſoit de l'emploi qu'il alloit remplir, lire cette fable, l'apprendre, la dire, la redire cent & cent fois, ſans en tirer jamais la moindre objection contre le métier auquel il étoit deſtiné. Non-ſeulement je n'ai jamais vu d'enfans faire aucune application ſolide des fables qu'ils apprenoient; mais je n'ai jamais vu que perſonne ſe ſouciât de leur faire faire cette application. Le prétexte de cette étude eſt l'inſtruction morale; mais le véritable objet de la mere & de l'enfant, n'eſt que d'occuper de lui toute une compagnie tandis qu'il récite ſes fables: auſſi les oublie-t-il toutes en grandiſſant, lorſqu'il n'eſt plus queſtion de les réciter, mais d'en profiter. Encore une fois, il n'appartient qu'aux hommes de s'inſtruire dans les fables, & voici pour Emile le tems de commencer.

Je montre de loin, car je ne veux pas non plus tout dire, les routes qui détournent de la bonne, afin qu'on apprenne à les éviter. Je crois qu'en ſui-

(*) Il faut encore appliquer ici la correction de M. Formey. C'eſt la cigale, puis le corbeau, &c.

vant celle que j'ai marquée, votre Eleve achetera la connoiſſance des hommes & de ſoi-même au meilleur marché qu'il eſt poſſible, que vous le mettrez au point de contempler les jeux de la fortune ſans envier le ſort de ſes favoris, & d'être content de lui ſans ſe croire plus ſage que les autres. Vous avez auſſi commencé à le rendre acteur pour le rendre ſpectateur, il faut achever; car du parterre on voit les objets tels qu'ils paroiſſent; mais de la ſcene on les voit tels qu'ils ſont. Pour embraſſer le tout il faut ſe mettre dans le point de vue; il faut approcher pour voir les détails. Mais à quel titre un jeune homme entrera-t-il dans les affaires du monde? Quel droit a-t-il d'être initié dans ces myſteres ténébreux? Des intrigues de plaiſir bornent les intérêts de ſon âge; il ne diſpoſe encore que de lui-même, c'eſt comme s'il ne diſpoſoit de rien. L'homme eſt la plus vile des marchandiſes; & parmi nos importans droits de propriété, celui de la perſonne eſt toujours le moindre de tous.

Quand je vois que dans l'âge de la plus grande activité l'on borne les jeunes gens à des études purement ſpéculatives, & qu'après, ſans la moindre expérience, ils ſont tout d'un coup jettés dans le monde & dans les affaires,

je trouve qu'on ne choque pas moins la raiſon que la Nature, & je ne ſuis plus ſurpris que ſi peu de gens ſachent ſe conduire. Par quel bizarre tour d'eſprit nous apprend-on tant de choſes inutiles, tandis que l'art d'agir eſt compté pour rien ? On prétend nous former pour la ſociété, & l'on nous inſtruit comme ſi chacun de nous devoit paſſer ſa vie à penſer ſeul dans ſa cellule, ou à traiter des ſujets en l'air avec des indifférens. Vous croyez apprendre à vivre à vos enfans, en leur enſeignant certaines contorſions du corps & certaines formules de paroles qui ne ſignifient rien. Moi auſſi, j'ai appris à vivre à mon Emile, car je lui ai appris à vivre avec lui-même, & de plus à ſavoir gagner ſon pain : mais ce n'eſt pas aſſez. Pour vivre dans le monde il faut ſavoir traiter avec les hommes, il faut connoître les inſtrumens qui donnent priſe ſur eux ; il faut calculer l'action & réaction de l'intérêt particulier dans la ſociété civile, & prévoir ſi juſte les événemens, qu'on ſoit rarement trompé dans ſes entrepriſes, ou qu'on ait du moins toujours pris les meilleurs moyens pour réuſſir. Les loix ne permettent pas aux jeunes gens de faire leurs propres affaires & de diſpoſer de leur propre bien ; mais que leur ſerviroient ces

précautions, si jusqu'à l'âge prescrit, ils ne pouvoient acquérir aucune expérience? Ils n'auroient rien gagné d'attendre, & seroient tout aussi neufs à vingt-cinq ans qu'à quinze. Sans doute, il faut empêcher qu'un jeune homme, aveuglé par son ignorance ou trompé par ses passions, ne se fasse du mal à lui-même; mais à tout âge il est permis d'être bienfaisant, à tout âge on peut protéger, sous la direction d'un homme sage, les malheureux qui n'ont besoin que d'appui.

Les nourrices, les meres s'attachent aux enfans par les soins qu'elles leur rendent; l'exercice des vertus sociales porte au fond des cœurs l'amour de l'humanité, c'est en faisant le bien qu'on devient bon, je ne connois point de pratique plus sûre. Occupez votre Eleve à toutes les bonnes actions qui sont à sa portée; que l'intérêt des indigens soit toujours le sien; qu'il ne les assiste pas seulement de sa bourse, mais de ses soins; qu'il les serve, qu'il les protége, qu'il leur consacre sa personne & son tems; qu'il se fasse leur homme d'affaires, il ne remplira de sa vie un si noble emploi. Combien d'opprimés, qu'on n'eût jamais écoutés, obtiendront justice, quand il la demandera pour eux

avec

avec cette intrépide fermeté que donne l'exercice de la vertu ; quand il forcera les portes des Grands & des Riches ; quand il ira, s'il le faut, jusqu'aux pieds du Trône faire entendre la voix des infortunés, à qui tous les abords sont fermés par leur misere, & que la crainte d'être punis des maux qu'on leur fait, empêche même d'oser s'en plaindre.

Mais ferons-nous d'Emile un chevalier errant, un redresseur des torts, un palatin ? Ira-t-il s'ingérer dans les affaires publiques, faire le sage & le défenseur des loix chez les Grands, chez les Magistrats, chez le Prince, faire le solliciteur chez les Juges & l'Avocat dans les tribunaux ? Je ne sais rien de tout cela. Les noms badins & ridicules ne changent rien à la nature des choses. Il fera tout ce qu'il sait être utile & bon. Il ne fera rien de plus, & il sait que rien n'est utile & bon pour lui, de ce qui ne convient pas à son âge. Il sait que son premier devoir est envers lui-même, que les jeunes gens doivent se défier d'eux, être circonspects dans leur conduite, respectueux devant les gens plus âgés, retenus & discrets à parler sans sujet, modestes dans les choses indifférentes, mais hardis à bien faire &

courageux à dire la vérité. Tels étoient ces illuſtres Romains, qui, avant d'être admis dans les charges, paſſoient leur jeuneſſe à pourſuivre le crime & à défendre l'innocence, ſans autre intérêt que celui de s'inſtruire, en ſervant la juſtice & protégeant les bonnes mœurs.

Emile n'aime ni le bruit, ni les querelles, non-ſeulement entre les hommes (21), pas même entre les ani-

(21) Mais ſi on lui cherche querelle à lui-même, comment ſe conduira-t-il? Je réponds qu'il n'aura jamais de querelle, qu'il ne s'y prêtera jamais aſſez pour en avoir. Mais enfin pourſuivra-t-on, qui eſt-ce qui eſt à l'abri d'un ſoufflet ou d'un démenti de la part d'un brutal, d'un ivrogne ou d'un brave coquin, qui pour avoir le plaiſir de tuer ſon homme, commence par le déshonorer? C'eſt autre choſe; il ne faut point que l'honneur des citoyens ni leur vie ſoit à la merci d'un brutal, d'un ivrogne ou d'un brave coquin, & l'on ne peut pas plus ſe préſerver d'un pareil accident que de la chute d'une tuile. Un ſoufflet & un démenti reçus & endurés ont des effets civils, que nulle ſageſſe ne peut prévenir & dont nul Tribunal ne peut venger l'offenſé. L'inſuffiſance des Loix lui rend donc en cela ſon indépendance; il eſt alors ſeul Magiſtrat, ſeul Juge entre l'offenſeur & lui: il eſt ſeul Interprete & Miniſtre de la Loi Naturelle, il ſe doit juſtice & peut ſeul ſe la rendre, & il n'y a ſur la terre nul gouvernement aſſez inſenſé pour le punir de ſe l'être faite en pareil cas. Je ne dis pas qu'il doive s'aller battre, c'eſt une extravagance; je dis qu'il ſe doit juſtice & qu'il en eſt le ſeul diſpenſateur. Sans tant de vains Edits

maux. Il n'excita jamais deux chiens à se battre ; jamais il ne fit poursuivre un chat par un chien. Cet esprit de paix est un effet de son éducation, qui, n'ayant point fomenté l'amour-propre & la haute opinion de lui-même, l'a détourné de chercher ses plaisirs dans la domination, & dans le malheur d'autrui. Il souffre quand il voit souffrir ; c'est un sentiment naturel. Ce qui fait qu'un jeune homme s'endurcit & se complait à voir tourmenter un être sensible, c'est quand un retour de vanité le fait se regarder comme exempt des mêmes peines par sa sagesse ou par sa supériorité. Celui qu'on a garanti de ce tour d'esprit, ne sauroit tomber dans le vice qui en est l'ouvrage. Emile aime donc la paix. L'image du bonheur le flatte ; & quand il peut contribuer à le produire, c'est un moyen de plus de le partager.

contre les duels, si j'étois Souverain je réponds qu'il n'y auroit jamais ni soufflet, ni démenti donné dans mes Etats, & cela par un moyen fort simple dont les Tribunaux ne se mêleroient point. Quoi qu'il en soit, Emile fait en pareil cas la justice qu'il se doit à lui-même, & l'exemple qu'il doit à la sureté des gens d'honneur. Il ne dépend pas de l'homme le plus ferme d'empêcher qu'on ne l'insulte, mais il dépend de lui d'empêcher qu'on ne se vante long-tems de l'avoir insulté.

Je n'ai pas ſuppoſé, qu'en voyant des malheureux, il n'auroit pour eux que cette pitié ſtérile & cruelle, qui ſe contente de plaindre les maux qu'elle peut guérir. Sa bienfaiſance active lui donne bientôt des lumieres, qu'avec un cœur plus dur il n'eût point acquiſes, ou qu'il eût acquiſes beaucoup plus tard. S'il voit régner la diſcorde entre ſes camarades, il cherche à les réconcilier : s'il voit des affligés, il s'informe du ſujet de leurs peines : s'il voit deux hommes ſe haïr, il veut connoître la cauſe de leur inimitié : s'il voit un opprimé gémir des vexations du puiſſant & du riche, il cherche de quelles manœuvres ſe couvrent ces vexations; & dans l'intérêt qu'il prend à tous les miſérables, les moyens de finir leurs maux ne ſont jamais indifférens pour lui. Qu'avons-nous donc à faire pour tirer parti de ces diſpoſitions d'une maniere convenable à ſon âge? De regler ſes ſoins & ſes connoiſſances, & d'employer ſon zele à les augmenter.

Je ne me laſſe point de le redire : mettez toutes les leçons des jeunes gens en actions plutôt qu'en diſcours. Qu'ils n'apprennent rien dans les livres de ce que l'expérience peut leur enſeigner. Quel extravagant projet de les exercer

à parler sans sujet de rien dire ; de croire leur faire sentir, sur les bancs d'un College, l'énergie du langage des passions, & toute la force de l'art de persuader, sans intérêt de rien persuader à personne ! Tous les préceptes de la Rhétorique ne semblent qu'un pur verbiage à quiconque n'en sent pas l'usage pour son profit. Qu'importe à un écolier de savoir comment s'y prit Annibal pour déterminer ses soldats à passer les Alpes ? Si au lieu de ces magnifiques harangues vous lui disiez comment il doit s'y prendre pour porter son Préfet à lui donner congé, soyez sûr qu'il seroit plus attentif à vos regles.

Si je voulois enseigner la Rhétorique à un jeune homme, dont toutes les passions fussent déjà développées, je lui présenterois sans cesse des objets propres à flatter ces passions, & j'examinerois avec lui quel langage il doit tenir aux autres hommes, pour les engager à favoriser ses desirs. Mais mon Emile n'est pas dans une situation si avantageuse à l'art oratoire. Borné presque au seul nécessaire physique, il a moins besoin des autres que les autres ont besoin de lui ; & n'ayant rien à leur demander pour lui-même, ce qu'il veut leur persuader ne le touche pas d'assez près pour

l'émouvoir excessivement. Il suit de-là qu'en général il doit avoir un langage simple & peu figuré. Il parle ordinairement au propre, & seulement pour être entendu. Il est peu sententieux, parce qu'il n'a pas appris à généraliser ses idées; il a peu d'images parce qu'il est rarement passionné.

Ce n'est pas pourtant qu'il soit tout-à-fait flegmatique & froid. Ni son âge, ni ses mœurs, ni ses goûts ne le permettent. Dans le feu de l'adolescence, les esprits vivifians retenus & cohobés dans son sang portent à son jeune cœur une chaleur qui brille dans ses regards, qu'on sent dans ses discours, qu'on voit dans ses actions. Son langage a pris de l'accent & quelquefois de la véhémence. Le noble sentiment qui l'inspire lui donne de la force & de l'élévation; pénétré du tendre amour de l'humanité, il transmet en parlant les mouvemens de son ame; sa généreuse franchise a je ne sais quoi de plus enchanteur que l'artificieuse éloquence des autres, ou plutôt lui seul est véritablement éloquent, puisqu'il n'a qu'à montrer ce qu'il sent pour le communiquer à ceux qui l'écoutent.

Plus j'y pense, plus je trouve qu'en mettant ainsi la bienfaisance en action & tirant de nos bons ou mauvais succès des

réflexions sur leurs causes, il y a peu de connoissances utiles qu'on ne puisse cultiver dans l'esprit d'un jeune homme, & qu'avec tout le vrai savoir qu'on peut acquérir dans les Colleges, il acquerra de plus une science plus importante encore, qui est l'application de cet acquis aux usages de la vie. Il n'est pas possible que, prenant tant d'intérêt à ses semblables, il n'apprenne de bonne heure à peser & apprécier leurs actions, leurs goûts, leurs plaisirs, & à donner en général une plus juste valeur à ce qui peut contribuer ou nuire au bonheur des hommes, que ceux qui, ne s'intéressant à personne, ne font jamais rien pour autrui. Ceux qui ne traitent jamais que leurs propres affaires, se passionnent trop pour juger sainement des choses. Rapportant tout à eux seuls & réglant sur leur seul intérêt les idées du bien & du mal, ils se rempliſſent l'esprit de mille préjugés ridicules, & dans tout ce qui porte atteinte à leur moindre avantage, ils voyent aussi-tôt le bouleversement de tout l'univers.

Etendons l'amour-propre sur les autres êtres, nous le transformerons en vertu, & il n'y a point de cœur d'homme dans lequel cette vertu n'ait sa racine. Moins l'objet de nos soins tient immé-

diatement à nous-mêmes, moins l'illusion de l'intérêt particulier est à craindre; plus on généralise cet intérêt, plus il devient équitable, & l'amour du genre humain n'est autre chose en nous que l'amour de la justice. Voulons-nous donc qu'Emile aime la vérité, voulons-nous qu'il la connoisse? Dans les affaires tenons-le toujours loin de lui. Plus ses soins seront consacrés au bonheur d'autrui, plus ils seront éclairés & sages, & moins il se trompera sur ce qui est bien ou mal: mais ne souffrons jamais en lui de préférence aveugle, fondée uniquement sur des acceptions de personnes ou sur d'injustes préventions. Et pourquoi nuiroit-il à l'un pour servir l'autre? Peu lui importe à qui tombe un plus grand bonheur en partage, pourvu qu'il concoure au plus grand bonheur de tous: c'est le premier intérêt du sage, après l'intérêt privé; car chacun est partie de son espece, & non d'un autre individu.

Pour empêcher la pitié de dégénérer en foiblesse, il faut donc la généraliser, & l'étendre sur tout le genre humain. Alors on ne s'y livre qu'autant qu'elle est d'accord avec la justice, parce que de toutes les vertus, la justice est celle qui concourt le plus au bien commun

des hommes. Il faut par raiſon, par amour pour nous, avoir pitié de notre eſpece encore plus que de notre prochain, & c'eſt une très-grande cruauté envers les hommes que la pitié pour les méchans.

Au reſte il faut ſe ſouvenir que tous ces moyens par leſquels je jette ainſi mon Eleve hors de lui-même ont cependant toujours un rapport direct à lui; puiſque non-ſeulement il en réſulte une jouiſſance intérieure, mais qu'en le rendant bienfaiſant au profit des autres, je travaille à ſa propre inſtruction.

J'ai d'abord donné les moyens, & maintenant j'en montre l'effet. Quelles grandes vues je vois s'arranger peu-à-peu dans ſa tête! Quels ſentimens ſublimes étouffent dans ſon cœur le germe des petites paſſions! Quelle netteté de judiciaire! Quelle juſteſſe de raiſon je vois ſe former en lui de ſes penchans cultivés, de l'expérience qui concentre les vœux d'une grande ame dans l'étroite borne des poſſibles & fait qu'un homme ſupérieur aux autres, ne pouvant les élever à ſa meſure, ſait s'abaiſſer à la leur! Les vrais principes du juſte, les vrais modeles du beau, tous les rapports moraux des êtres, toutes les idées de l'ordre ſe gravent dans ſon entende-

ment, il voit la place de chaque chose & la cause qui l'en écarte; il voit ce qui peut faire le bien & ce qui l'empêche. Sans avoir éprouvé les passions humaines il connoit leurs illusions & leur jeu.

J'avance attiré par la force des choses, mais sans m'en imposer sur les jugemens des Lecteurs Depuis long-tems ils me voyent dans le pays des chimeres; moi je les vois toujours dans le pays des préjugés. En m'écartant si fort des opinions vulgaires, je ne cesse de les avoir présentes à mon esprit; je les examine, je les médite, non pour les suivre ni pour les fuir, mais pour les peser à la balance du raisonnement. Toutes les fois qu'il me force à m'écarter d'elles, instruit par l'expérience, je me tiens déjà pour dit qu'ils ne m'imiteront pas; je sais que s'obstinant à n'imaginer que ce qu'ils voyent, ils prendront le jeune homme que je figure pour un être imaginaire & fantastique, parce qu'il differe de ceux auxquels ils le comparent; sans songer qu'il faut bien qu'il en differe, puisqu'élevé tout différemment, affecté de sentimens tout contraires, instruit tout autrement qu'eux, il seroit beaucoup plus surprenant qu'il leur ressemblât que d'être tel que je le suppose. Ce n'est pas l'homme de l'homme,

c'eſt l'homme de la Nature. Aſſurément il doit être fort étranger à leurs yeux.

En commençant cet ouvrage, je ne ſuppoſois rien que tout le monde ne pût obſerver ainſi que moi, parce qu'il eſt un point, ſavoir la naiſſance de l'homme, duquel nous partons tous également; mais plus nous avançons, moi pour cultiver la Nature, & vous pour la dépraver, plus nous nous éloignons les uns des autres. Mon Eleve à ſix ans différoit peu des vôtres que vous n'aviez pas eu le tems de défigurer; maintenant ils n'ont plus rien de ſemblable, & l'age de l'homme-fait dont il approche, doit le montrer ſous une forme abſolument différente, ſi je n'ai pas perdu tous mes ſoins. La quantité d'acquis eſt peut-être aſſez égale de part & d'autre; mais les choſes acquiſes ne ſe reſſemblent point. Vous êtes étonnés de trouver à l'un des ſentimens ſublimes dont les autres n'ont pas le moindre germe; mais conſiderez auſſi que ceux-ci ſont déjà tous Philoſophes & Théologiens, avant qu'Emile ſache ce que c'eſt que philoſophie & qu'il ait même entendu parler de Dieu.

Si donc on venoit me dire: rien de ce que vous ſuppoſez n'exiſte; les jeu-

nes gens ne ſont point faits ainſi ; ils ont telle ou telle paſſion ; ils font ceci ou cela ; c'eſt comme ſi l'on nioit que jamais poirier fût un grand arbre, parce qu'on n'en voit que des nains dans nos jardins.

Je prie ces juges ſi prompts à la cenſure de conſidérer que ce qu'ils diſent là je le ſais tout auſſi bien qu'eux, que j'y ai probablement réfléchi plus longtems, & que n'ayant nul intérêt à leur en impoſer, j'ai droit d'exiger qu'ils ſe donnent au moins le tems de chercher en quoi je me trompe : qu'ils examinent bien la conſtitution de l'homme, qu'ils ſuivent les premiers développemens du cœur dans telle ou telle circonſtance, afin de voir combien un individu peut différer d'un autre par la force de l'éducation, qu'enſuite ils comparent la mienne aux effets que je lui donne, & qu'ils diſent en quoi j'ai mal raiſonné, je n'aurai rien à répondre.

Ce qui me rend plus affirmatif, & je crois plus excuſable de l'être, c'eſt qu'au lieu de me livrer à l'eſprit de ſyſtême, je donne le moins qu'il eſt poſſible au raiſonnement, & ne me fie qu'à l'obſervation. Je ne me fonde point ſur ce que j'ai imaginé, mais ſur ce que j'ai vu. Il eſt vrai que je n'ai pas ren-

fermé mes expériences dans l'enceinte des murs d'une ville, ni dans un seul ordre des gens : mais après avoir comparé tout autant de rangs & de peuples que j'en ai pu voir dans une vie passée à les observer, j'ai retranché, comme artificiel, ce qui étoit d'un peuple & non pas d'un autre, d'un état & non pas d'un autre; & n'ai regardé comme appartenant incontestablement à l'homme, que ce qui étoit commun à tous, à quelque âge, dans quelque rang, & dans quelque nation que ce fût.

Or, si suivant cette méthode vous suivez dès l'enfance un jeune homme qui n'aura point reçu de forme particuliere, & qui tiendra le moins qu'il est possible à l'autorité & à l'opinion d'autrui, à qui de mon Eleve ou des vôtres, pensez-vous qu'il ressemblera le plus? Voilà, ce me semble, la question qu'il faut résoudre pour savoir si je me suis égaré.

L'homme ne commence pas aisément à penser; mais sitôt qu'il commence il ne cesse plus. Quiconque a pensé pensera toujours; & l'entendement une fois exercé à la réflexion, ne peut plus rester en repos. On pourroit donc croire que j'en fais trop ou trop peu, que l'esprit

humain n'eſt point naturellement ſi prompt à s'ouvrir, & qu'après lui avoir donné des facilités qu'il n'a pas, je le tiens trop long-tems inſcrit dans un cercle d'idées qu'il doit avoir franchi.

Mais conſiderez premierement que, voulant former l'homme de la Nature, il ne s'agit pas pour cela d'en faire un ſauvage, & de le reléguer au fond des bois; mais qu'enfermé dans le tourbillon ſocial, il ſuffit qu'il ne s'y laiſſe entrainer ni par les paſſions, ni par les opinions des hommes, qu'il voye par ſes yeux, qu'il ſente par ſon cœur, qu'aucune autorité ne le gouverne hors celle de ſa propre raiſon. Dans cette poſition il eſt clair que la multitude d'objets qui le frappe, les fréquens ſentimens dont il eſt affecté, les divers moyens de pourvoir à ſes beſoins réels, doivent lui donner beaucoup d'idées qu'il n'auroit jamais eues, ou qu'il eût acquiſes plus lentement. Le progrès naturel à l'eſprit eſt accéléré, mais non renverſé. Le même homme qui doit reſter ſtupide dans les forêts, doit devenir raiſonnable & ſenſé dans les villes, quand il y ſera ſimple ſpectateur. Rien n'eſt plus propre à rendre ſage que les folies qu'on voit ſans les partager; & celui même qui les partage s'inſtruit en-

core, pourvu qu'il n'en soit pas la dupe, & qu'il n'y porte pas l'erreur de ceux qui les font.

Considerez aussi que, bornés par nos facultés aux choses sensibles, nous n'offrons presque aucune prise aux notions abstraites de la philosophie & aux idées purement intellectuelles. Pour y atteindre il faut, ou nous dégager du corps, auquel nous sommes si fortement attachés, ou faire d'objet en objet un progrès graduel & lent, ou enfin franchir rapidement & presque d'un saut l'intervalle, par un pas de géant dont l'enfance n'est pas capable, & pour lequel il faut même aux hommes bien des échelons faits exprès pour eux. La premiere idée abstraite est le premier de ces échelons; mais j'ai bien de la peine à voir comment on s'avise de le construire.

L'Etre incompréhensible qui embrasse tout, qui donne le mouvement au monde, & forme tout le système des êtres, n'est ni visible à nos yeux, ni palpable à nos mains; il échappe à tous nos sens. L'ouvrage se montre; mais l'ouvrier se cache. Ce n'est pas une petite affaire de connoître enfin qu'il existe, & quand nous sommes parvenus là, quand nous nous demandons quel est-il, où est-il?

notre esprit se confond, s'égare, & nous ne savons plus que penser.

Locke veut qu'on commence par l'étude des esprits, & qu'on passe ensuite à celle des corps : cette méthode est celle de la superstition, des préjugés, de l'erreur : ce n'est point celle de la raison, ni même de la Nature bien ordonnée, c'est se boucher les yeux pour apprendre à voir. Il faut avoir long-tems étudié les corps pour se faire une véritable notion des esprits & soupçonner qu'ils existent. L'ordre contraire ne sert qu'à établir le matérialisme.

Puisque nos sens sont les premiers instrumens de nos connoissances, les êtres corporels & sensibles sont les seuls dont nous ayons immédiatement l'idée. Ce mot *esprit*, n'a aucun sens pour quiconque n'a pas philosophé. Un esprit n'est qu'un corps pour le peuple & pour les enfans. N'imaginent-ils pas des esprits qui crient, qui parlent, qui battent, qui font du bruit ? or on m'avouera que des esprits qui ont des bras & des langues ressemblent beaucoup à des corps. Voilà pourquoi tous les peuples du monde, sans excepter les Juifs, se sont fait des Dieux corporels. Nous-mêmes, avec nos termes d'Esprit, de Trinité, de Personnes, sommes pour la plupart de

vrais antropomorphites. J'avoue qu'on nous apprend à dire que Dieu eſt par-tout; mais nous croyons auſſi que l'air eſt par-tout, au moins dans notre atmoſphere, & le mot *eſprit* dans ſon origine ne ſignifie lui-meme que *ſouffle & vent*. Sitôt qu'on accoutume les gens à dire des mots ſans les entendre, il eſt facile, après cela, de leur faire dire tout ce qu'on veut.

Le ſentiment de notre action ſur les autres corps a dû d'abord nous faire croire que quand ils agiſſoient ſur nous, c'étoit d'une maniere ſemblable à celle dont nous agiſſons ſur eux. Ainſi l'homme a commencé par animer tous les êtres dont il ſentoit l'action. Se ſentant moins fort que la plupart de ces êtres, faute de connoître les bornes de leur puiſſance, il l'a ſuppoſée illimitée, & il en fit des Dieux auſſi-tôt qu'il en fit des corps. Durant les premiers âges, les hommes, effrayés de tout, n'ont rien vu de mort dans la Nature. L'idée de la matiere n'a pas été moins lente à ſe former en eux que celle de l'eſprit, puiſque cette premiere idée eſt une abſtraction elle-même. Ils ont ainſi rempli l'univers de Dieux ſenſibles. Les aſtres, les vents, les montagnes, les fleuves, les arbres, les villes, les maiſons mêmes, tout

avoit ſon ame, ſon Dieu, ſa vie. Les marmouſets de Laban, les manitou des Sauvages, les fétiches des Négres, tous les ouvrages de la Nature & des hommes ont été les premieres divinités des mortels : le polythéiſme a été leur premiere religion, & l'idolâtrie leur premier culte. Ils n'ont pu reconnoître un ſeul Dieu que quand, généraliſant de plus en plus leurs idées, ils ont été en état de remonter à une premiere cauſe, de réunir le ſyſtême total des êtres ſous une ſeule idée, & de donner un ſens au mot *ſubſtance*, lequel eſt la plus grande des abſtractions. Tout enfant qui croit en Dieu eſt donc néceſſairement idolâtre, ou du moins antropomorphite ; & quand une fois l'imagination a vu Dieu, il eſt bien rare que l'entendement le conçoive. Voilà préciſément l'erreur où mene l'ordre de Locke.

Parvenu, je ne ſais comment, à l'idée abſtraite de la ſubſtance, on voit que pour admettre une ſubſtance unique, il lui faudroit ſuppoſer des qualités incompatibles qui s'excluent mutuellement, telles que la penſée & l'étendue, dont l'une eſt eſſentiellement diviſible, & dont l'autre exclut toute diviſibilité. On conçoit d'ailleurs que la penſée, ou ſi l'on veut le ſentiment, eſt une qualité

primitive & inſéparabe de la ſubſtance à laquelle elle appartient, qu'il en eſt de même de l'étendue par rapport à ſa ſubſtance. D'où l'on conclut que les êtres qui perdent une de ces qualités perdent la ſubſtance à laquelle elle appartient ; que par conſéquent la mort n'eſt qu'une ſéparation de ſubſtances, & que les êtres où ces deux qualités ſont réunies, ſont compoſés des deux ſubſtances auxquelles ces deux qualités appartiennent.

Or, conſiderez maintenant quelle diſtance reſte encore entre la notion des deux ſubſtances & celle de la nature divine ; entre l'idée incompréhenſible de l'action de notre ame ſur notre corps, & l'idée de l'action de Dieu ſur tous les êtres. Les idées de création, d'annihilation, d'ubiquité, d'éternité, de toute-puiſſance, celles des attributs divins, toutes ces idées qu'il appartient à ſi peu d'hommes de voir auſſi confuſes & auſſi obſcures qu'elles le ſont, & qui n'ont rien d'obſcur pour le peuple parce qu'il n'y comprend rien du tout, comment ſe préſenteront-elles dans toute leur force, c'eſt-à-dire, dans toute leur obſcurité, à de jeunes eſprits encore occupés aux premieres opérations des ſens, & qui ne conçoivent que ce qu'ils touchent ? C'eſt en vain que les abymes

de l'infini ſont ouverts tout autour de nous; un enfant n'en ſait point être épouvanté, ſes foibles yeux n'en peuvent ſonder la profondeur. Tout eſt infini pour les enfans, ils ne ſavent mettre des bornes à rien; non qu'ils faſſent la meſure fort longue, mais parce qu'ils ont l'entendement court. J'ai même remarqué qu'ils mettent l'infini moins au de-là qu'au de-çà des dimenſions qui leur ſont connues. Ils eſtimeront un eſpace immenſe, bien plus par leurs pieds que par leurs yeux; il ne s'étendra pas pour eux plus loin qu'ils ne pourront voir; mais plus loin qu'ils ne pourront aller. Si on leur parle de la puiſſance de Dieu, ils l'eſtimeront preſque auſſi fort que leur pere. En toute choſe leur connoiſſance étant pour eux la meſure des poſſibles; ils jugent ce qu'on leur dit toujours moindre que ce qu'ils ſavent. Tels ſont les jugemens naturels à l'ignorance & à la foibleſſe d'eſprit. Ajax eût craint de ſe meſurer avec Achille, & défié Jupiter au combat, parce qu'il connoit Achille & ne connoit pas Jupiter. Un payſan Suiſſe qui ſe croyoit le plus riche des hommes, & à qui l'on tâchoit d'expliquer ce que c'étoit qu'un Roi, demandoit d'un air fier ſi le Roi

pourroit bien avoir cent vaches à la montagne.

Je prévois combien de lecteurs ſeront ſurpris de me voir ſuivre tout le premier âge de mon Eleve ſans lui parler de religion. A quinze ans il ne ſavoit s'il avoit une ame, & peut-être à dix-huit n'eſt-il pas encore tems qu'il l'apprenne ; car s'il l'apprend plutôt qu'il ne faut, il court riſque de ne le ſavoir jamais.

Si j'avois à peindre la ſtupidité fâcheuſe, je peindrois un pédant enſeignant le catéchiſme à des enfans ; ſi je voulois rendre un enfant fou, je l'obligerois d'expliquer ce qu'il dit en diſant ſon catéchiſme. On m'objectera que la plupart des dogmes du Chriſtianiſme étant des myſteres, attendre que l'eſprit humain ſoit capable de les concevoir, ce n'eſt pas attendre que l'enfant ſoit homme, c'eſt attendre que l'homme ne ſoit plus. A cela je réponds premierement, qu'il y a des myſteres qu'il eſt non-ſeulement impoſſible à l'homme de concevoir, mais de croire, & que je ne vois pas ce qu'on gagne à les enſeigner aux enfans, ſi ce n'eſt de leur apprendre à mentir de bonne heure. Je dis de plus, que pour admettre les myſteres, il faut compren-

dre, au moins, qu'ils ſont incompréhenſibles ; & les enfans ne ſont pas même capables de cette conception là. Pour l'âge où tout eſt myſtere, il n'y a point de myſteres proprement dits.

Il faut croire en Dieu pour être ſauvé. Ce dogme mal entendu eſt le principe de la ſanguinaire intolérance, & la cauſe de toutes ces vaines inſtructions qui portent le coup mortel à la raiſon humaine en l'accoutumant à ſe payer de mots. Sans doute, il n'y a pas un moment à perdre pour mériter le ſalut éternel : mais ſi pour l'obtenir il ſuffit de répéter de certaines paroles, je ne vois pas ce qui nous empêche de peupler le Ciel de ſanſonets & de pies, tout auſſi bien que d'enfans.

L'obligation de croire en ſuppoſe la poſſibilité. Le Philoſophe qui ne croit pas a tort, parce qu'il uſe mal de la raiſon qu'il a cultivée, & qu'il eſt en état d'entendre les vérités qu'il rejette. Mais l'enfant qui profeſſe la religion chrétienne, que croit-il ? ce qu'il conçoit, & il conçoit ſi peu ce qu'on lui fait dire, que ſi vous lui dites le contraire, il l'adoptera tout auſſi volontiers. La foi des enfans & de beaucoup d'hommes eſt une affaire de géographie. Seront-ils récompenſés d'être nés

à Rome plutôt qu'à la Mecque. On dit à l'un que Mahomet eſt le Prophete de Dieu, & il dit que Mahomet eſt le Prophete de Dieu ; on dit à l'autre que Mahomet eſt un fourbe, & il dit que Mahomet eſt un fourbe. Chacun des deux eût affirmé ce qu'affirme l'autre s'ils ſe fuſſent trouvés tranſpoſés. Peut-on partir de deux diſpoſitions ſi ſemblables pour envoyer l'un en Paradis & l'autre en Enfer? Quand un enfant dit qu'il croit en Dieu, ce n'eſt pas en Dieu qu'il croit, c'eſt à Pierre ou à Jacques qui lui diſent qu'il y a quelque choſe qu'on appelle Dieu ; & il le croit à la maniere d'Euripide.

O Jupiter ! car de toi rien ſinon
Je ne connois ſeulement que le nom (22).

Nous tenons que nul enfant mort avant l'âge de raiſon ne ſera privé du bonheur éternel ; les Catholiques croient la même choſe de tous les enfans qui ont reçu le baptême, quoi qu'ils n'aient jamais entendu parler de Dieu. Il y a

(22) *Plutarque, Traité de l'Amour, trad. d'Amyot.* C'eſt ainſi que commençoit d'abord la Tragédie de Ménalippe ; mais les clameurs du Peuple d'Athenes forcerent Euripide à changer ce commencement.

donc des cas où l'on peut être ſauvé ſans croire en Dieu, & ces cas ont lieu, ſoit dans l'enfance, ſoit dans la démence, quand l'eſprit humain eſt incapable des opérations néceſſaires pour reconnoître la Divinité. Toute la différence que je vois ici entre vous & moi, eſt que vous prétendez que les enfans ont à ſept ans cette capacité, & que je ne la leur accorde pas même à quinze. Que j'aye tort ou raiſon, il ne s'agit pas ici d'un article de foi, mais d'une ſimple obſervation d'hiſtoire naturelle.

Par le même principe, il eſt clair que tel homme parvenu juſqu'à la vieilleſſe ſans croire en Dieu, ne ſera pas pour cela privé de ſa préſence dans l'autre vie ſi ſon aveuglement n'a pas été volontaire, & je dis qu'il ne l'eſt pas toujours. Vous en convenez pour les inſenſés qu'une maladie prive de leurs facultés ſpirituelles, mais non de leur qualité d'homme, ni par conſéquent du droit aux bienfaits de leur Créateur. Pourquoi donc n'en pas convenir auſſi pour ceux qui, ſequeſtrés de toute ſociété dès leur enfance, auroient mené une vie abſolument ſauvage, privés des lumieres qu'on n'acquiert que dans le commerce des hommes

mes (23)? Car il eſt d'une impoſſibilité démontrée qu'un pareil Sauvage pût jamais élever ſes réflexions juſqu'à la connoiſſance du vrai Dieu. La raiſon nous dit qu'un homme n'eſt puniſſable que par les fautes de la volonté, & qu'une ignorance invincible ne lui ſauroit être imputée à crime. D'où il ſuit que devant la juſtice éternelle tout homme qui croiroit, s'il avoit les lumieres néceſſaires, eſt réputé croire, & qu'il n'y aura d'incrédules punis que ceux dont le cœur ſe ferme à la vérité.

Gardons-nous d'annoncer la vérité à ceux qui ne ſont pas en état de l'entendre, car c'eſt y vouloir ſubſtituer l'erreur. Il vaudroit mieux n'avoir aucune idée de la Divinité que d'en avoir des idées baſſes, fantaſtiques, injurieuſes, indignes d'elle; c'eſt un moindre mal de la méconnoître que de l'outrager. J'aimerois mieux, dit le bon Plutarque, qu'on crût qu'il n'y a point de Plutarque au monde, que ſi l'on diſoit que Plutarque eſt injuſte, envieux, jaloux, & ſi tyran, qu'il exige plus

(23) Sur l'état naturel de l'eſprit humain & ſur la lenteur de ſes progrès : *Voyez la premiere partie du diſcours ſur l'inégalité.*

qu'il ne laiſſe le pouvoir de faire.

Le grand mal des images difformes de la Divinité qu'on trace dans l'eſprit des enfans eſt qu'elles y reſtent toute leur vie, & qu'ils ne conçoivent plus étant hommes d'autre Dieu que celui des enfans. J'ai vu en Suiſſe une bonne & pieuſe mere de famille tellement convaincue de cette maxime, qu'elle ne voulut point inſtruire ſon fils de la religion dans le premier âge, de peur que content de cette inſtruction groſſiere, il n'en négligeât une meilleure à l'âge de raiſon. Cet enfant n'entendoit jamais parler de Dieu qu'avec recueillement & révérence, & ſitôt qu'il en vouloit parler lui-même on lui impoſoit ſilence, comme ſur un ſujet trop ſublime & trop grand pour lui. Cette réſerve excitoit ſa curioſité, & ſon amour-propre aſpiroit au moment de connoître ce myſtere qu'on lui cachoit avec tant de ſoin. Moins on lui parloit de Dieu, moins on ſouffroit qu'il en parlât lui-même, & plus il s'en occupoit : cet enfant voyoit Dieu par-tout; & ce que je craindrois de cet air de myſtere indiſcretement affecté, ſeroit qu'en allumant trop l'imagination d'un jeune homme, on n'altérât ſa tête, & qu'en-

fin l'on n'en fît un fanatique au lieu d'en faire un croyant.

Mais ne craignons rien de semblable pour mon Emile, qui, refusant constamment son attention à tout ce qui est au-dessus de sa portée, écoute avec la plus profonde indifférence les choses qu'il n'entend pas. Il y a tant sur lesquelles il est habitué à dire, cela n'est pas de mon ressort, qu'une de plus ne l'embarrasse gueres; & quand il commence à s'inquiéter de ces grandes questions, ce n'est pas pour les avoir entendu proposer, mais c'est quand le progrès de ses lumieres porte ses recherches de ce côté là.

Nous avons vu par quel chemin l'esprit humain cultivé s'approche de ces mysteres, & je conviendrai volontiers qu'il n'y parvient naturellement au sein de la société même, que dans un âge plus avancé. Mais comme il y a dans la même société des causes inévitables par lesquelles le progrès des passions est accéléré; si l'on n'accéleroit de même le progrès des lumieres qui servent à régler ces passions, c'est alors qu'on sortiroit véritablement de l'ordre de la Nature, & que l'équilibre seroit rompu. Quand on n'est pas maître

de modérer un développement trop rapide, il faut mener avec la même rapidité ceux qui doivent y correſpondre, en ſorte que l'ordre ne ſoit point interverti, que ce qui doit marcher enſemble ne ſoit point ſéparé, & que l'homme, tout entier à tous les momens de ſa vie, ne ſoit pas à tel point par une de ſes facultés, & à tel autre point par les autres.

Quelle difficulté je vois s'élever ici! difficulté d'autant plus grande, qu'elle eſt moins dans les choſes que dans la puſillanimité de ceux qui n'oſent la réſoudre : commençons, au moins, par oſer la propoſer. Un enfant doit être élevé dans la religion de ſon pere; on lui prouve toujours très-bien que cette religion, telle qu'elle ſoit, eſt la ſeule véritable, que toutes les autres ne ſont qu'extravagance & abſurdité. La force des argumens dépend abſolument, ſur ce point, du pays où l'on les propoſe. Qu'un Turc, qui trouve le Chriſtianiſme ſi ridicule à Conſtantinople, aille voir comment on trouve le Mahométiſme à Paris : c'eſt ſur-tout en matiere de religion que l'opinion triomphe. Mais nous qui prétendons ſecouer ſon joug en toute choſe, nous

qui ne voulons rien donner à l'autorité, nous qui ne voulons rien enseigner à notre Emile qu'il ne pût apprendre de lui-même par tout pays, dans quelle religion l'éleverons-nous? à quelle secte aggrégerons-nous l'homme de la Nature? La réponse est fort simple, ce me semble; nous ne l'aggrégerons ni à celle-ci, ni à celle-là, mais nous le mettrons en état de choisir celle où le meilleur usage de sa raison doit le conduire.

Incedo per ignes
Suppositos cineri doloso.

N'importe; le zele & la bonne foi m'ont jusqu'ici tenu lieu de prudence. J'espere que ces garants ne m'abandonneront point au besoin. Lecteurs, ne craignez pas de moi des précautions indignes d'un ami de la vérité : je n'oublierai jamais ma devise; mais il m'est trop permis de me défier de mes jugemens. Au lieu de vous dire ici de mon chef ce que je pense, je vous dirai ce que pensoit un homme qui valoit mieux que moi. Je garantis la vérité des faits qui vont être rapportés; ils sont réellement arrivés à l'auteur du papier que je vais trans-

crire : c'eſt à vous de voir ſi l'on peut en tirer des réflexions utiles ſur le ſujet dont il s'agit. Je ne vous propoſe point le ſentiment d'un autre ou le mien pour regle ; je vous l'offre à examiner.

Fin du ſecond Volume.

TABLE

DES MATIERES,

POUR LES DEUX PREMIERS VOLUMES.

I. Désigne le Tome premier.
II. le Tome second.
n. les notes.

Abbe de St. Pierre; comment établissoit ses enfans. *T.* II. *p.* 98
Comment appelloit les hommes. I. 85
Académies, sont des écoles publiques de mensonges. II. 117
Accent, s'il faut se piquer de n'en point avoir. I. 101 *& suiv.*
Ce que le François met à la place. I. 102
Les enfans en ont peu. *Ibid.*
Achille, allégorie de son immersion dans le Styx. I. 29
Comment le Poëte lui ôte le mérite de la valeur. I. 51

Activité, surabondante dans les enfans, & défaillante dans les vieillards. I. 87 *& suiv.*
Adolescence, signes des approches de cet âge. II. 131
Peut être accélérée ou retardée par l'éducation. II. 145
Affaires, comment un jeune homme peut les apprendre. II. 237
Ceux qui ne traitent que les leurs propres, s'y passionnent trop. II. 247
Affectation d'un parler modeste, mauvaise avec les enfans. II. 147
Affronts déshonorans, à qui appartient la vengeance. II. 242 *n.*
Age de force. II. 1
Son emploi. II. 4
Age prodigieux. I. 54 *n.*
Ajax, eût craint Achille & défie Jupiter. II. 260
Alexandre, croyoit à la vertu. I. 203
Alimens solides, nourrissent mieux que les liquides. I. 60 *n.*
Alimens des premiers hommes. I. 321
Amateurs & Amatrices, comment font à Paris leurs ouvrages. II. 110
Exceptions. II. 111
Amour, exige des connoissances. II. 139
A de meilleurs yeux que nous. II. 140

Amour, Fixe & rend excluſif le penchant de la Nature. II. 140
Paſſions qu'il entraîne à ſa ſuite. *Ibid.*
Amour de ſoi, principe de toutes nos paſſions. II. 134
Toujours bon & conforme à l'ordre. II. 135
Quelles ſortes de paſſions en naiſſent. II. 137
Amour-propre, pourquoi n'eſt jamais content. *Ibid.*
Quelles ſortes de paſſions en naiſſent. II. 138
Devient orgueil dans les grandes ames, vanité dans les petites. II. 141
Comment ſe transforme en vertu. II. 247
Analyſe. II. 17
Analogie grammaticale, les enfans la ſuivent mieux que nous. I. 97
Angle viſuel, comment nous trompe. I. 305
Anglois, ſe diſent un peuple de bon naturel. I. 328 *n.*
Angloiſe, à dix ans, excelloit ſur le clavecin. I. 310
Animaux, ont tous quelque éducation. I. 73

Dorment plus l'hiver que l'été. I. 257
Antoine (*Marc*), tems où l'hiſtoire de ſa vie eſt inſtructive. II. 221
Anthropomorphites. II. 256, 258
Appétits des enfans. I. 327
Apprentiſſages, comment Emile en fait deux à la fois. II. 107
Araignées, quels enfans en ont peur. I. 75
Arme-à-feu, I. 77
Art de gouverner ſans préceptes. I. 222
Arts d'obſerver les enfans. II. 101, 102
Arts, en quel ordre l'eſtime publique les range. II. 63
Emile les rangera dans la ſienne en un ordre inverſe. II. 64
Autre maniere d'ordonner les *Arts*, ſelon les rapports de néceſſité qui les lient. II. 68
Arts ſauvages & *Arts civils*, diſtinction des uns & des autres. II. 62
Artiſan, ſon état eſt le plus indépendant de tous. II. 91
Artiſans des villes, ſottement ingénieux. II. 70
Aſtyanax. I. 76
Attachement des enfans, n'eſt d'abord qu'habitude. II. 136
En quoi l'*attachement* differe de l'*amitié*. II. 195

Avertiſſemens négligés, s'il en faut reparler après coup. II. 159
Auguſte, étoit le précepteur de ſes petits-fils. I. 34 *n.*
S'il eſt vrai qu'il ait été heureux. II. 220
Autorité, il ne faut rien lui donner quand on ne veut rien donner à l'opinion. II. 124
Si celle du maître doit ſe conſerver aux dépens des mœurs. II. 192

BANIANS. I. 328 *n.*
Bâton à moitié plongé dans l'eau. II. 116
Berceau. I. 67 *n.*
Bibliothéque d'Emile. II. 59
Bienfaiteurs intéreſſés, plus communs que les obligés ingrats. II. 196
Biens & *maux* de la vie humaine examinés. I. 113 *& ſuiv.*
Bonheur de l'homme naturel, en quoi conſiſte. II. 39
Si la meſure du bonheur eſt égale dans tous les états. II. 171
Nous jugeons trop du bonheur ſur les apparences. II. 175
Bons mots, ſecrets pour en trouver. I. 195

Bonté, de tous les attributs de la Divinité toute-puissante, celui sans lequel on la peut le moins concevoir. I. 86
Bouchers, en quel pays ne sont pas reçus en témoignage. I. 329 *n.*
Bouillie, nourriture peu saine. I. 94
Boule roulée entre deux doigts croisés. II. 115, 123
Boussole, comment nous l'inventons. II. 31
Bruit, d'une arme-à-feu. I. 77
Bouffon, (*M. de*) cité. I. 18, 69 *n.* 270 *n.*

Cadres dorés, à quoi bons. I. 302
Campagne, renouvelle les générations des villes. I. 64
Canard de la foire. II. 24
Caprice, ne vient point de la liberté. I. 231
N'est point l'ouvrage de la Nature. I. 233
Caprices, exemples de la maniere d'en guérir un enfant. I. 137, 143
Cartes géographiques. II. 18, 19
Caton le Censeur, éleva son fils dès le berceau. I. 34 *n.*
Cerf-volant. I. 355
Chardin, cité. I. 252

Charité, maniere inepte dont on croit l'inſpirer aux enfans. I. 182
Chat, examine tous les objets nouveaux. I. 244
Châtiment, doit être ignoré des enfans. I. 151, 176
Cheval, réflexion ſur cet exercice. I. 264
Chimeres, ornent les objets réels. I. 342
Cicéron, cité. I. 15
Citoyenne. I. 10
Citoyens, ce qu'il faut faire quand ils ſont forcés d'être fripons. II. 87
Climat. I. 43
Climats tempérés, leurs avantages. *Ibid. & ſuiv.*
Coëffures des enfans. I. 252
Colleges. I. 12, 96
Colere. I. 138
Commander & obéir, mots qui doivent être inconnus à l'enfant. I. 142
Concurrence, quand doit ceſſer d'être un inſtrument de l'éducation. II. 56
Confidentes, ſont ordinairement des nourrices dans les drames anciens. I. 58
Connoiſſances, leur choix relativement aux bornes de l'intelligence humaine. II. 5

Bien vues par leurs rapports, préſervent des préjugés pour celle qu'on a cultivée. I. 72
Conſolations, tour qu'on peut leur donner pour humilier l'amour-propre. II. 233
Contradictions de l'ordre ſocial, qu'elle eſt leur ſource. II. 202
Conventions & *devoirs*, ouvrent la porte à tous les vices. I. 167
Corps débile, affoiblit l'ame. I. 48 II. 189
Corps humain, différence de l'habitude qui lui convient dans l'exercice, ou dans l'inaction. I. 157
Coſmographie, ſa premiere leçon. II. 15
Courage, en quels lieux il faut le chercher. I. 51
Courſe. I. 294
Inſtruction que l'enfant peut tirer de cet exercice. I. 290 *& ſuiv.*
Couvens. I. 100
Cris des enfans. I. 80
Cuiſine françoiſe. I. 323
Culture, un de ſes grands préceptes eſt de tout retarder. II. 191
Curioſité, ſa premiere ſource. II. 8
Comment ſe fait ſon développement. *Ibid.*
Quelle ſeroit celle d'un Philoſophe relégué dans une Isle déſerte. *Ibid.*

Raiſon pourquoi le Philoſophe en a tant, & le Sauvage ſi peu. II. 118
Cyclopes. I. 329
Czar Pierre. II. 107

Danse. I. 266
Déclamer. I. 310
Définitions, comment pourroient être bonnes. I. 196 *n.*
Dents, moyen de faciliter leur éruption. I. 95
Dépendance des choſes & dépendance des hommes. I. 131
La premiere ne nuit point à la liberté. *Ibid.*
Déſordre moral, par où commence. I. 26
Deſſin, réflexions ſur cet art. I. 299
Dette ſociale, comment ſe paye. II. 90
Devoir, impoſé mal-à-propos aux enfans. I. 146
Effet de cette indiſcrétion. I. 147
Ce qu'on doit mettre à la place. I. 148
Dialogue de morale entre le maître & l'enfant. I. 144
Dieux du Paganiſme, comment furent imaginés. II. 256
Diſtances, moyen d'apprendre aux enfans à en juger. I. 79

Divinité, il vaut mieux n'en point parler aux enfans, que leur en donner de fausses idées. II. 266
Docilité, effets de celle qu'on exige des enfans. II. 40
Domination, tient à l'opinion comme tout le reste. I. 126
Douleur l'homme doit apprendre à la connoître. I. 108, 136
Comment perd son amertume au goût des enfans. I. 261

Eau, dans quel état l'enfant la doit boire. I. 255
Education, ses diverses especes. I. 4, 10
Opposition entre elles. I. 8
Choix. I. 5, 12
But. I. 5
Sens de ce mot chez les Anciens. I. 14
Commence à la naissance. I. 72
Ne se partage pas. I. 40
Nouvelles difficultés. I. 37
Quel en doit être le véritable instrument. I. 150
Importance de la retarder. I. 154
Difficulté. I. 158
Doit être d'abord purement négative. I. 155
Progrès de ses différences. II. 251

Education exclusive, préfere les instructions coûteuses. I. 258
Education naturelle, doit rendre l'homme propre à toutes les conditions humaines. I. 45
Maintient l'enfant dans la seule dépendance des choses. I. 131
Education vulgaire, dispense les enfans d'apprendre à penser. I. 226
Quel esprit elle leur donne. I. 228
Egalité civile & naturelle, leur différence. II. 202
Egalité conventionnelle, rend nécessaires le droit positif & les loix. II. 73
A fait inventer la monnoie. *Ibid.*
Eleve imaginaire que l'Auteur se donne. I. 39
Eleve ne doit point s'envisager comme devant être un jour séparé de son gouverneur. I. 45
Inconvénient qui passe successivement par diverses mains. I. 58
Avantage qu'il n'apprit rien du tout jusqu'à douze ans. I. 155
Comment on le trouvera capable d'intelligence, de mémoire, de raisonnement. I. 224
Ne doit recevoir de leçons que de l'expérience. I. 228
Doit toujours croire faire sa volonté en faisant la vôtre. I. 131

Le mal de ſon inſtruction eſt moins dans ce qu'il n'entend point, que dans ce qu'il croit entendre. II. 52.
Comment je m'y prends, pour que le mien ne ſoit pas auſſi fainéant qu'un Sauvage. II. 111
Utilité de ſes travaux dans les arts. II. 70
En parcourant les atteliers, doit mettre lui-même la main à l'œuvre. II. 63
Eleve, choix de ſon métier, s'il a du goût pour les ſciences ſpéculatives. II. 94
En ceſſant d'être enfans, doit ſentir la ſupériorité du maître. II. 231
Différence du vôtre & du mien. II. 253
Eleves, ce qu'on leur apprend, plutôt qu'à nager. I. 263
Eloquence, maniere inepte de l'enſeigner aux jeunes gens. II. 244
Vrai moyen. II. 245
Emile, pourquoi paroit d'abord peu ſur la ſcene. I. 40
Riche, & pourquoi. I. 44
A de la naiſſance, & pourquoi. I. 45
Orphelin, en quel ſens. *Ibid.*

Premiere choſe qu'il doit apprendre. I. 109
N'aura ni maillot. I. 66
Ni chariots, ni bourlets, ni liſieres. I. 110
Pourquoi je l'éleve d'abord à la campagne. I. 59, 161
Son dialogue avec le jardinier Robert. I. 171
N'apprendra jamais rien par cœur. I. 208
Comment apprend à lire. I. 220
A deſſiner. I. 299
A nager. I. 264
Précaution. I. 256
Emile, avis que je lui donne ſur les ſurpriſes nocturnes. I. 276
Penſif & non queſtionneur dans ſa curioſité. II. 13
Son aventure à la foire. II. 23
Sa premiere leçon de coſmographie. II. 15
De ſtatique. II. 33
De phyſique ſyſtématique. II. 37
Mot déterminant entre lui & moi dans toutes les actions de notre vie. II. 42
Queſtion qui, de ma part, ſuit infailliblement toutes les ſiennes. *Ibid.*

Comment je lui fais sentir l'utilité de savoir s'orienter. II. 45
Quel livre composera long-tems seul sa bibliothéque. II. 59
Emule de lui-même. II. 57
S'intéresse à des questions qui ne pourroient pas même effleurer l'attention d'un autre ; exemple. II. 77
Pourquoi peu fêté des femmes dans son enfance, & avantage de cela. II. 80 *n.*
Emile, pourquoi je veux qu'il apprenne un métier. II. 93
Choix de son métier. II. 107
Fait à la fois deux apprentissages. II. 107
Comment je loue son ouvrage, quand il est bien fait. II. 110
Question qu'il me fait, quand il juge que je suis riche, & ma réponse. II. 112
Est un Sauvage fait pour habiter les villes. II. 118
Ne répond point étourdiment à mes questions. II. 120
Sait l'*à quoi bon* sur tout ce qu'il fait, & le *pourquoi* sur tout ce qu'il croit. II. 125
Etat de ses progrès à douze ans. I. 343

A quinze. II. 126
N'eſt pas faux comme les autres enfans. II. 162
Saura tard ce que c'eſt que ſouffrir & mourir. *Ibid.*
Quand il commence à ſe comparer à ſes ſemblables. II. 200
Emile, quelles paſſions domineront dans ſon caractere. *Ibid.*
Impreſſion que feront ſur lui les leçons de l'Hiſtoire. II. 216
Ne ſe transformera point dans ceux dont il lira les vies. II. 223
Jugera trop bien des autres pour envier leur ſort. II. 234
Pourra s'enorgueillir de ſa ſupériorité. II. 227
Remede à cela. II. 228
Comment s'inſtruira dans les affaires. II. 240
Aime la paix. II. 242
Son parler n'eſt ni véhément. II. 245
Ni froid. II. 246
Etendue de ſes idées, & élévation de ſes ſentimens. II. 249
Ne s'inquiete point des idées qui paſſent ſa portée. II. 267
A quelle ſecte doit être aggrégé. II. 268
Encre, comment elle ſe fait. II. 53
Utilité de ſavoir cela. II. 56

Enfance, premier état. I. 78
Deuxieme état. I. 103
Troiſieme état. II. 2
Enfance, court tableau de ſa dépravation. I. 32
Seul moyen de l'en garantir. I. 34
Ses premiers développemens ſe font preſque tous à la fois. I. 87
Doit être aimée & favoriſée. I. 91
Son état par rapport à l'homme. II. 138 *& ſuiv.*
Ne peut gueres abuſer de la liberté. I. 130
A des manieres de penſer qui lui ſont propres. I. 134
Doit meurir dans les enfans. I. 148
Il n'y a des hommes qui n'y paſſent point. I. 195
Ne point ſe preſſer de la juger. I. 199
Semblable dans les deux ſexes. II. 130
Enfans, comment traités à leur naiſſance. I. 18, 60, 135
Supportent des changemens que ne ſupporteroient pas les hommes. I. 29
Doivent être nourris à la campagne. I. 63
Leurs premieres ſenſations purement affectives. I. 73

Doivent être de bonne heure accoutumés aux ténebres. I. 74
Enfans, ont rarement peur du tonnerre. I. 77
Comment apprennent à juger des distances. I. 79
Ont les muscles de la face très-mobiles. I. 81
Pourquoi font si volontiers du dégât. I. 86
Comment deviennent impérieux. I. 88
Maximes de conduite avec eux. *Ibid.*
En grandissant deviennent moins remuans. I. 89
Ne point les flatter pour les faire taire. I. 91
Sont presque tous sevrés de trop bonne heure. I. 95
Suivent mieux que nous l'analogie grammaticale. I. 97
On s'empresse trop de les faire parler. I. 95, 98
Et de corriger leurs fautes de langue. I. 97
Apprennent à parler plus distinctement dans les Couvens & dans les Colleges. I. 100
Pourquoi ceux des Payſans articulent mieux que les nôtres. I. 98

Enfans, donnent souvent aux mots d'autres sens que nous. I. 105
Ne point montrer un air allarmé quand ils se blessent. I. 108
Avantage pour eux d'être petits & foibles. I. 109
Souffrent plus de la gêne qu'on leur impose, que des incommodités dont on les garantit. I. 135
En les gâtant on les rend misérables. I. 136 *& suiv.*
Regles pour accorder ou refuser leurs demandes. I. 141 *n.*
On les conduit par les passions qu'on leur donne. I. 150
D'où vient leur pétulance. I. 151
Abus des longs discours qu'on leur tient. I. 156
Ne sont point naturellement portés à mentir. I. 178 *& suiv.*
Pourquoi trouvent quelquefois d'heureux traits. I. 183
Leur apparente facilité d'apprendre, cause leur perte. I. 195
On ne leur apprend que des mots. I. 200
N'ont point une véritable mémoire. I. 196
Comment se cultive celle qu'ils ont. I. 209
Quelle est leur Géographie. I. 201

Enfans, ſi l'Hiſtoire eſt à leur portée. I. 202
Comment ſe perd leur jugement. I. 207
De leurs vêtemens. I. 248
Et de leur coëffure. I. 252
Généralement trop vêtus. I. 253
Sur-tout dans les villes. I. 67 *n.*
En quel mois il en meurt le plus. I. 253
S'ils doivent boire ayant chaud. I. 254
Ont beſoin d'un long ſommeil. I. 256
Moyen de les faire dormir. I. 259
Et ſe réveiller d'eux-mêmes. *Ibid.*
Comment ſupportent gaîment la douleur. I. 261
Peuvent être exercés aux jeux d'adreſſe. I. 307
S'ils doivent avoir les mêmes alimens que nous. I. 320
Difficulté de les obſerver. I. 335
On ne ſait point ſe mettre à leur place. II. 17
Effet de la docilité qu'on en exige. II. 40
Ne les payer que de raiſons qu'ils puiſſent entendre. II. 43
Font peu d'attention aux leçons en diſcours. II. 45

Enfans, ſi l'on doit leur apprendre à être galans près des femmes. II. 80 *n.*
Un appareil de machines & d'inſtrumens les effraye ou les diſtrait. II. 110
Ne s'intéreſſent qu'aux choſes purement phyſiques. II. 114
Sont naturellement portés à la bienveillance. II. 136, 137
Mais leurs premiers attachemens ne ſont qu'habitude. II. 152
Leur curioſité ſur certaines matieres. II. 143
Comment doit être éludée. II. 145 *& ſuiv.*
Apprennent à jouer le ſentiment. II. 162
Inconvénient de cela. *Ibid.*
Tout eſt infini pour eux. II. 185
Enfant, augmente de prix en avançant en âge. I. 31
Doit ſavoir être malade. I. 52
Suppoſé homme à ma naiſſance. I. 69
Pourquoi tend la main avec effort pour ſaiſir un objet éloigné. I. 79, 85
A quelle dépendance doit être aſſujetti. I. 131

Enfant, ne doit point être contraint dans ſes mouvemens. I. 132
Ne doit rien obtenir par des pleurs. I. 133
Ne doit pas avoir plus de mots que d'idées. I. 106
De la premiere fauſſe idée qui entre dans ſa tête naiſſent l'erreur & le vice. I. 142
Ne joint pas à ce qu'il dit les mêmes idées que nous. I. 113
Gouverne le maître dans les éducations ſoignées. I. 229
Comment n'épiera pas les mœurs du maître. I. 232
Ne doit point apprendre à déclamer. I. 314
Moyen de le rendre curieux. II. 10
Ne peut être ému par le ſentiment. II. 12
Ne s'intéreſſe à rien dont il ne voye l'utilité. II. 56
Situation où tous les beſoins naturels de l'homme, & les moyens d'y pourvoir ſe développent ſenſiblement à ſon eſprit. II. 59
Comment il faut lui montrer les relations ſociales. II. 63
Sa premiere étude eſt une ſorte de phyſique expérimentale. II. 245

Enfant, ne doit rien faire ſur parole. II. 266
Enfant qui ſe croit brûlé par la glace. II. 114
Enfant dyſcole, maniere de le contenir. II. 173
Enfant-fait. I. 323
Sa peinture. I. 325 *& ſuiv.*
Ennui, d'où vient. II. 183
Entendement humain, ſon premier terme & ſes progrès. I. 71
Envie, eſt amere & pourquoi. II. 160
Epictete, ſa prévoyance ne lui ſert de rien. II. 172
Erreur, le ſeul moyen de l'éviter, eſt l'ignorance. II. 117
Erreurs de nos ſens, ſont des erreurs de nos jugemens ; exemple. II. 114
Eſprit, chaque *eſprit* a ſa forme, ſelon laquelle il doit être gouverné. I. 157
Ses caracteres. II. 114
Eſprit (l') d'un enfant doit être d'abord exalé modérément, puis retenu. I. 191
Eſprit de votre Eleve & du mien. I. 223
Eſprit vulgaire, à quoi ſe reconnoit dans l'enfance. I. 192
Sens du mot *Eſprit*, pour le peuple & pour les enfans. II. 256

Sens primitif. II. 257
Etat de la Nature, en en ſortant nous forçons nos ſemblables d'en ſortir auſſi. II. 84
Etat, quelle occupation nous en rapproche le plus. II. 91
Etat de Nature, *état Civil* : ce qu'il faudroit pour en réunir les avantages. I. 130
Etudes, s'il en a où il ne faille que des yeux. I. 202
S'il y en a qui conviennent aux enfans. I. 206
Etudes ſpéculatives, trop cultivées aux dépens de l'art d'agir. II. 238
Etudier par cœur, habitue à mal prononcer. I. 101
Euripide, ce qu'il dit de Jupiter. II. 263
Excès d'indulgence ou de rigueur à éviter. I. 135
Exercice du corps, s'il nuit aux opérations de l'eſprit. I. 225
Explications en diſcours, font peu d'impreſſion ſur les enfans. II. 45
Mauvaiſe *explication* par les choſes. II. 53

FABLES. Si leur étude convient aux enfans. I. 207

Fables, Analyſe d'une de celles de La Fontaine. I. 209
Examen de leur morale. I. 216
La morale n'y doit pas être développée. II. 235
Facultés ſuperflues de l'homme, cauſes de ſa miſere. I. 120
Famille, comment ſe diſſout. I. 35
Fantaiſies des enfans gâtés. I. 137
Farineux. I. 60
Favorin, cité. I. 120
Fautes, leur tems eſt celui des fables. II. 234
Félicité de l'homme ici-bas eſt négative. I. 116
Femme, conſidérée comme un homme imparfait. II. 130
N'eſt à bien des égards qu'un grand enfant. *Ibid.*
Femmes, notre premiere éducation leur appartient. I. 2 *n.*
Ne veulent plus être nourrices ni meres. I. 20, 23
Quel air leur plait dans les hommes. II. 80 *n.*
Fétiches. II. 258
Feu de la jeuneſſe, pourquoi la rend indiſciplinable. II. 192
C'eſt par lui qu'on la peut gouverner. II. 193
Foi des enfans, à quoi tient. II. 262

Foibleſſe, en quoi conſiſte. I. 119
D'où vient celle de l'homme. II. 1
C'eſt elle qui le rend Sociable. II. 159
Force, en quoi conſiſte. I. 119
A quel âge l'homme a le plus de force relative. II. 4
Comment il en doit employer l'excédent. *Ibid.*
Force du génie & de l'ame, comment s'annonce dans l'enfance. I. 191
Forêt de Montmorenci. II. 52
François, ce qui rend leur abord repouſſant & déſagréable. I. 102, 292 *n.*

GAIETÉ, ſigne très-équivoque du conſentement. II. 183
Gauffres iſopérimetres. I. 307
Gaures. I. 328
Genevois, peut-être ne ſeroient plus libres, s'ils n'avoient ſçu marcher ſans ſouliers. I. 285, 286
Génie, a ſouvent dans l'enfance l'apparence de la ſtupidité. I. 192
Génie des hommes, différent dans les peuples & dans les individus. II. 214
Géographie, idée qu'en ont les enfans. I. 201

Géographie, ſes premieres leçons. II. 18
Géométrie, s'il eſt vrai que les enfans l'apprennent. I. 196
Notre maniere de l'enſeigner donne plus à l'imagination qu'au raiſonnement. I. 303
Comment Emile en apprendra les premiers élémens. I. 304
Moyen de la rendre intéreſſante. II. 7
Gourmandiſe, préférable à la vanité, pour mener les enfans. I. 324
Vice des cœurs ſans étoffe. I. 325
Goût. Remarques ſur ce ſens. I. 320 *& ſuiv.*
Goûts naturels, ſont les plus ſimples. I. 321
Et les plus univerſels. I. 323
Gouvernement politique, à quoi doit ſe borner l'idée qu'il en faut donner à l'enfant. II. 73
Gouverneur, premiere qualité qu'il devroit avoir. I. 36
Moyen d'éviter la difficulté du choix. I. 37
Doit être jeune. I. 41
S'il doit avoir déjà fait une éducation. *Ibid.*
Doit choiſir auſſi ſon Eleve. I. 43

Gouverneur, ne doit point s'enviſager comme en devant être un jour ſéparé. I. 45
Ne doit point ſe charger d'un Eleve infirme. I. 47
Doit avoir de l'autorité ſur tout ce qui entoure ſon Eleve, & moyen d'acquérir cette autorité. I. 146
Doit ſe faire apprentif avec ſon Eleve. II. 63
Abus à éviter dans leurs communs travaux. II. 71
Fondement de la confiance que l'Eleve doit avoir en lui. II. 231
Comment doit ſe conduire dans les fautes de ſon Eleve devenu grand. II. 232
Gouverneurs, leur fauſſe dignité. II. 230
Grand Seigneur devenu gueux. II. 87
Graſſeyer. I. 98
Griſſes, pain de Piémont. I. 95
Gymnaſtique. I. 247

Habitude, n'eſt point la Nature. I. 6
Seule *Habitude* qu'on doit donner à l'enfant dans le premier âge. I. 74

D'où vient l'attrait de *l'habitude*. I. 348 *n.*
Habitude du corps convenable à l'exercice, différente de celle qui convient à l'inaction. I. 250
Haleine de l'Homme, mortelle à l'homme. I. 64
Henri IV. Mot de ce Prince sur les prédictions des Astrologues. I. 190
Héritier, comment s'éleve. I. 237
Hermès. II. 58
Herodote, cité. I. 252, 336
Histoire, n'est point à la portée des enfans. I. 202
Exemple. I. 204
Tems de son étude. II. 206
Calomnie le genre humain. II. 207
N'est jamais fidele. II. 208
En quoi semblable aux Romans. II. 209
Doit peindre sans faire de portraits. II. 210 *n.*
Montre plus les actions que les hommes. II. 213
Histoire moderne, n'a point de physionomie. II. 210
Historiens anciens. I. 336 *n.*
Hobbes, comment appelloit le méchant. I. 86

Hobbes, en quel ſens ſon grand principe eſt vrai. I. 137
Hochets. I. 94, 95
Homme, comment déſapprend à mourir. I. 51
Fort par lui-même, rendu foible par la ſociété. I. 128, 130
Doit s'armer contre les accidens imprévus. I. 286
Eſt le meme dans tous les états. II. 86
Ce qui le rend eſſentiellement bon ou méchant. II. 138
Doit être formé avant d'uſer de ſon ſexe. II. 187
Ne pas le montrer aux jeunes gens par ſon maſque. II. 203
Commence difficilement à penſer & ne ceſſe plus. II. 253
Homme courant d'étude en étude, à quoi comparé. II. 20
Homme du monde, tout entier dans ſon maſque. II. 184
Homme naturel, en quoi conſiſte ſon bonheur. II. 39
Vivant dans l'état de la Nature, fort différent de l'homme naturel vivant dans l'état civil. II. 118, 254
Borné par ſes facultés aux choſes ſenſibles. II. 255

Hommes, pourquoi j'en parle si tard à mon Eleve. II. 67
Hommes vulgaires, ont seuls besoin d'être élevés. I. 43
Humanité, premier devoir de l'homme. I. 113
Ce qui la constitue. II. 161
Comment s'excite & se nourrit dans le cœur d'un jeune homme. II. 164, 173
Maximes pour cela. II. 165 *& suiv.*
Hygiène. I. 53

IDÉES, distinguées des images. I. 195
Et des sensations. II. 113
La maniere de les former est ce qui donne un caractere à l'esprit humain. *Ibid.*
Idées simples, ce que c'est. II 114
Identité successive, comment nous avons le sentiment de la nôtre. I. 111
Jeunes femmes, leur manége pour ne pas nourrir leurs enfans. I. 23
Jeunes gens corrompus de bonne heure, sont durs & cruels. II. 157
Caractere de ceux qui conservent long-tems leur innocence. *Ibid.*

Jeunes gens, pourquoi paroiſſent quelquefois inſenſibles, quoiqu'ils ne le ſoient pas. II. 177
Inconvénient de les rendre trop obſervateurs. II. 204
Jeune homme, objets qu'on doit lui montrer à certain âge. II. 164, 187
Exemple. II. 289
Doit penſer bien de ceux qui vivent avec lui. II. 204
Eſtimer les individus, & mépriſer la multitude. *Ibid.*
Jeux, par qui & à quelle occaſion inventés. I. 336
Jeux de nuit, utilité & pratique. I. 269, 274
Jeux olympiques, à quoi comparés II. 204
Imagination, étend la meſure des poſſibles. I. 118
Transforme en vices les paſſions des êtres bornés. II. 154
Imitation, goût naturel. I. 186
Comment dégénere en vice. I. 187
Indigeſtions, comment les enfans n'en auront jamais. I. 335
Infans. I. 107
Infini. II. 260
Ingratitude, n'eſt pas dans le cœur de l'homme. II. 196
D'où elle vient. *Ibid.*

Inoculation. I. 263
Inſtinct, comment devient ſentiment. II. 135
Inſtruction, à quel prix on la donne aux enfans. I. 165
Doit être renvoyée autant qu'on peut. I. 156
L'on n'y doit employer ni rivalité, ni vanité. II. 57
Inſtructions de la Nature ſont tardives, celles des hommes prématurées. II. 142
Inſtrumens méchaniques, leur multitude nuit à l'adreſſe des mains & à la juſteſſe des ſens. II. 35
Intelligence, épreuve & meſure de ſon développement. II. 7
Intolérance, quel dogme eſt ſon principe. II. 262
Jugemens, actif & paſſif. II. 115
Diſtinction. *Ibid.*
Comment on apprend à bien juger. II. 119
Juſtice, quel eſt en nous ſon premier ſentiment. I. 166
Juſtice humaine, ſon principe. II. II. 199 *n.*
Juſtice & *bonté* ne ſont pas de purs êtres moraux. *Ibid.*
Juvenal, cité. II. 104 *n.*

La Fontaine, si ses Fables conviennent aux enfans. I. 209
Lait, si le choix du lait de la mere ou d'une autre, est indifférent. I. 24
D'abord séreux, puis prend de la consistance. I. 56
Est une substance végétale. I. 60
Se caille toujours dans l'estomac. I. 61
Langue naturelle. I. 80
Langues, si leur étude convient aux enfans. I. 199
Un enfant n'en apprend jamais qu'une. I. 200
Pourquoi l'on enseigne aux enfans par préférence les *langues* mortes. *Ibid.*
Leçons doivent être plus en actions qu'en discours. I. 173
Liberté, le premier de tous les biens. I. 128
Liberté bien réglée, seul instrument d'une bonne éducation. I. 154
Lire, maniere d'apprendre à lire aux enfans. I. 221
Lisere, laisse une mauvaise démarche aux enfans. I. 111 *n.*
Lit, moyen de n'en trouver jamais de mauvais. I. 258

Lit, quel eſt le meilleur. I. 258
Litarge. II. 54
Livre, qui compoſera ſeul la bibliothéque d'Emile. II. 59
Livres, inſtrumens de la miſere des enfans. I. 220
Locke, recommande de ne point droguer les enfans. I. 52
Examen de ſa maxime, qu'il faut raiſonner avec eux. I. 143
Comment veut qu'on rende un enfans libéral. I. 184
Veut qu'on apprenne à lire aux enfans avec des dez. I. 221
Inconſéquence de cet Auteur, ſur leur boiſſon. I. 254
Métier qu'il donne à ſon Gentilhomme. II. 97
Veut qu'on étudie les eſprits avant les corps. II. 256
Loix, ce qu'il leur manque pour rendre les hommes libres. I. 131
Favoriſent le fort contre le foible. II. 202 *n.*
Loix de la Nature, dans leur recherche ne pas prendre les faits pour des raiſons. II. 37
Exemple ſur la peſanteur. *Ibid.*
Lotophages. I. 329
Louche, précaution pour qu'un enfant ne le devienne pas. I. 74

Lune, au-delà d'un nuage en mouvement, paroit ſe mouvoir en ſens contraire. II. 115
Lydiens, comment donnerent le change à leur faim. I. 336

Machines, leur appareil effraye ou diſtrait les enfans. II. 33
Nous ferons nous-mêmes les nôtres. *Ibid.*
A force d'en raſſembler autour de ſoi, l'on n'en trouve plus en ſoi-même. II. 36
Maigre, n'échauffe que par l'aſſaiſonnement. I. 62
Maillot. I. 22, 66, 91
Maître, gouverné par l'enfant. I. 229
Mal, n'en faire à perſonne, la premiere & la plus importante leçon de morale. I. 187
Maux entaſſés ſur l'enfance. I. 30
Maux phyſiques, moins cruels que les autres. I. 32
Maux moraux, tous dans l'opinion, hors un ſeul. I. 121
Maux de l'ame, n'excitent pas ſi généralement à compaſſion que les autres. II. 176
Manitou. II. 258

Marcel, célebre maître à danſer. I. 287 *n.*
Marmouſets de Laban. II. 258
Maroc, ce que Montaigne a dit d'un de ſes Rois. I. 262
Maſques, comment on empêche un enfant d'en avoir peur. I. 76
Matiere. II. 257
Maximes de conduite avec les enfans. I. 89
Maximes ſur la pitié. II. 165
Médecine, d'où vient ſon empire. I. 48
Maux qu'elle nous donne. *Ibid.*
Sophiſme ſur ſon uſage. I. 49
Auſſi nuiſible à l'ame qu'au corps. I. 51
N'a fait aucun bien aux hommes. I. 122
Médecin, ne doit être appellé qu'à l'extrêmité. I. 52
Mélancolie, amie de la volupté. II. 183
Mémoire, les enfans n'en ont pas une véritable. I. 196, 208
Comment ſe cultive celle qu'ils ont. I. 209
Menalippe, Tragédie d'Euripide. II. 263 *n.*
Menſonge de fait & de droit. I. 177

Menſonge, ni l'un, ni l'autre n'eſt naturel aux enfans. I. 178 *& ſuiv.*
Menuiſerie. II. 107
Meres, d'elles dépend tout l'ordre moral. I. 26
Avantage pour elles de nourrir leurs enfans. I. 28
Méridienne à tracer. II. 22
Aventure qu'elle amene. II. 23
Meſures naturelles. I. 298
Métaux, choiſis pour termes moyens des échanges. II. 73
Méthode, il en faudroit une pour apprendre difficilement les ſciences. II. 35
La mieux appropriée à l'eſpece, à l'âge, au ſexe, eſt la meilleure. II. 82
Métier, pourquoi je veux qu'Emile en apprenne un. II. 92
Métiers, raiſons de leur diſtinction. II. 83
Miſeres de l'homme, le rendent humain. II. 159 *& ſuiv.*
Mœurs, comment peuvent renaître. I. 26
Comment l'enfant n'épiera pas celles de ſon gouverneur. I. 232
En quoi les peuples qui en ont ſurpaſſent ceux qui n'en ont pas. II. 192

Monnoie, pourquoi inventée. II. 73
N'eſt qu'un terme de comparaiſon. *Ibid.*
Monnoie, tout peut être monnoie. *Ibid.*
Pourquoi marquée. II. 74
Son uſage. *Ibid.*
Effets moraux de cette invention ne peuvent être expliqués aux enfans. *Ibid.*
Monſeigneur, il faut que je vive : réflexion ſur ce mot & ſur la réponſe. II. 85
Montaigne, cité. I. 247, 262 II. 213
Montre du ſage. II. 68 *n.*
Morale, comment on l'enſeigne aux enfans. I. 144
Unique leçon qu'on leur en doit donner. I. 180
Morale & politique ne peuvent ſe traiter ſéparément. II. 201
Morale des fables, examinée. II. 234
Morale, ne doit pas être développée. II. 235
Moralité, il n'y en a point dans nos actions avant l'age de raiſon. I. 86
Mort, comment devient un grand mal pour l'homme. I. 119
Comment ſe fait peu ſentir. I. 262

Mort, l'idée s'en imprime tard dans l'esprit des enfans. II. 175
Mots, l'enfant n'en doit pas plus savoir qu'il n'a d'idées. I. 106
Seule chose qu'on apprenne aux enfans. I. 195
Difficulté de leur donner toujours le même sens. I. 296 *n.*
Mouvement, c'est par lui que nous apprenons qu'il y a des choses qui ne sont pas nous. I. 79
Muscles de la face, plus mobiles dans l'enfant que dans l'homme. I. 81
Musique, moyen de l'entendre par les doigts. I. 283
Peut servir à parler aux sourds. I. 284
De la maniere de l'enseigner aux enfans. I. 316
Mysteres. II. 261

Nager, quel exercice on préfere à celui-là dans la grande éducation. I. 263
Ce qui le rend périlleux. I. 264
Naissance de l'homme, a, pour ainsi dire, deux époques. II. 130, 132
Nature, routes contraires par lesquelles on en sort dès l'enfance. I. 29

Nature, exerce inceſſamment les enfans. I. 30
Comment l'homme en ſort par ſes paſſions. II. 135
Ses inſtructions tardives & lentes. II. 142
Son progrès en développant la puiſſance du ſexe. II. 155
Nature de l'homme. I. 6
Nature divine. II. 259
Newton, portoit l'hiver ſes habits d'été. I. 251
Notions morales, leur progrès dans mon Eleve. II. 7
Nourrice, la véritable. I. 34
La meilleure au gré de l'accoucheur. I. 56
Choix. *Ibid.*
Doit être la gouvernante de ſon nourriſſon. I. 58
Ne doit pas changer de maniere de vivre. I. 59
Nourrices, comment traitées, & pourquoi. I. 25
Raiſon de leur attachement à l'uſage du maillot. I. 67 *n.*
Excellent dans l'art de diſtraire un enfant qui pleure. I. 93

Nourrices, Précaution qu'elles négligent. I. 93
Disent aux enfans trop de mots inutiles. I. 96
Nuage, passant entre la lune & l'enfant lui paroit immobile, & la lune en mouvement. II. 115
Nuit, d'où vient l'effroi qu'elle cause. I. 270
Remede. I. 247
Expédition *nocturne* de l'Auteur dans son enfance. I. 276

OBJECTIONS contre la liberté laissée aux enfans. I. 111
Contre l'éducation retardée. I. 156
Contre la méthode inactive de ne rien apprendre aux enfans. I. 223
Contre l'emploi que l'Auteur fait de l'enfance. I. 246
Contre la culture prématurée d'un corps non formé. I. 311
Contre la pratique de former à l'enfant un jugement à lui. II. 64
Contre le choix des objets que l'Auteur offre à l'adolescent. II. 177
Objets, choix de ceux qu'on doit montrer à l'enfant. I. 75

Objets de nos premieres obſervations, ſitôt que nous commençons à nous éloigner de nous. II. 9

Objets purement *phyſiques*, les ſeuls qui puiſſent intéreſſer les enfans. II. 39

Objets intellectuels ne ſont pas ſitôt à la portée des jeunes gens. II. 205

Obſervations des mœurs, inconvénient d'y livrer trop un jeune homme. II. 204

Odorat, réflexion ſur ce ſens. I. 337

Oiſiveté eſt un vol public. II. 90

Opinion, ce qu'il faut faire pour régner par elle. II. 92

Pour ne lui rien donner, il ne faut rien donner à l'autorité. II. 124

Eleve ſon trône ſur les paſſions des hommes. II. 141

Ordre à ſuivre dans les études. II. 22

Ordre moral, comment l'homme y entre. II. 198

Ordre ſocial, tems d'en expoſer le tableau au jeune homme. II. 201

Source de toutes ſes contradictions. II. 202

Témérité de s'y fier. II. 87

Organes

Organes des plaiſirs ſecrets & des beſoins dégoûtans, pourquoi placés dans les mêmes lieux. II. 148
Ottomans, ancien uſage des Princes de cette Maiſon. II. 109
Ovide cité. I. 106
Ouie, culture de ce ſens. I. 313
Organe actif qui lui correſpond. *Ibid. & ſuiv.*
Outils, plus les nôtres ſont ingénieux, plus nos organes deviennent groſſiers & mal-adroits. II. 27

PANTALON, pourquoi ennuyeux. II. 235
Parallele de mon Eleve & du vôtre entrant tous deux dans le monde. II. 177 *& ſuiv.*
Pareſſe, comment on en guérit les enfans. I. 260
Paſſions, une ſeule eſt naturelle à l'homme. I. 152
Sont les inſtrumens de notre conſervation. II. 133
Quelle eſt celle qui ſert de principe aux autres. II. 134
Comment par elles l'homme ſort de la Nature. II. 135

Paſſions, comment ſe dirigent au bien ou au mal. II. 138
Sommaire de la ſageſſe humaine dans leur uſage. II. 154
Leur progrès force d'accélérer celui des lumieres. II. 267
Paſſions douces & affectueuſes naiſſent de l'amour de ſoi; *paſſions haineuſes & iraſcibles* naiſſent de l'amour-propre. II. 137
Paſſions impétueuſes, moyen d'en faire peur aux enfans. I. 163
Paſſions naiſſantes, moyen de les ordonner. II. 153
Paume, exercice pour les garçons. I. 308
Pauvre, n'a pas beſoin d'éducation. I. 44
Payſan Suiſſe, idée qu'il avoit de la puiſſance royale. II. 260
Payſans, n'ont point peur des araignées. I. 75
Leurs enfans articulent mieux que les nôtres. I. 100
Ne graſſeyent jamais. I. 98
Pourquoi plus groſſiers que les Sauvages. I. 225
Pédarete, citoyen. I. 10
Pere, ſe tâche. I. 35
Ne doit point avoir de préférence entre ſes enfans. I. 47

Perſpective, ſans ſes illuſions nous ne verrions aucun eſpace. I. 288
Péruviens, comment traitoient les enfans. I. 67 *n.*
Petite vérole. I. 262
Petrone, cité. II. 64
Pétulance des enfans, d'où vient. I. 86, 153
Peuple, a autant d'eſprit & plus de bon ſens que nous. II. 172 *& ſuiv.*
Peuples corrompus, n'ont ni vigueur, ni vrai courage. II. 191
Peuples qui ont des mœurs, qualités qui leur ſont propres. II. 192
Philippe, *Médecin d'Alexandre*, ſon hiſtoire. I. 203
Philoſophie en maximes, ne convient qu'à l'expérience. II. 211
Philoſophie de notre ſiecle, un de ſes plus fréquens abus. II. 142
Phyſionomie. II. 184
Phyſique, ſes premieres leçons. II. 31
Phyſique expérimentale, veut de la ſimplicité dans ſes inſtrumens. II. 33
Phyſique ſyſtématique, à quoi bonne. II. 37
Sa premiere leçon. II. 39
Pythagore, à quoi comparoit le ſpectacle du monde. II. 204

Pitié, comment elle agit ſur nous. II. 164
Eſt douce, & pourquoi. II. 160
Comment on l'empêche de dégénérer en foibleſſe. II. 248
Pitié pour les méchans, cruelle au genre humain. II. 249
Plan que l'Auteur s'eſt tracé. I. 40
Pleurs des enfans. I. 82 *& ſuiv.* 91, 92, 133
Plutarque, cité. I. 34, *n.* II. 263 *n.*
En quoi il excelle. II. 215
Poiſon, quelle idée en ont les enfans. I. 205
Politeſſe, idées de celle qu'on donne aux enfans des riches. I. 134
Poupées ambulantes. II. 3
Précepteur; quel eſt le vrai. I. 34
Incapacité de l'Auteur pour ce métier. I. 38
Préjugé qui mépriſe les métiers, comment j'apprends à Emile à le vaincre. II. 92
Préjugés, s'enorguillir de les vaincre, c'eſt s'y ſoumettre. II. 109
Préſent, ne doit point être ſacrifié à l'avenir dans l'éducation. I. 112
Prêtres & Médecins, peu pitoyables. II. 188

Prévoyance, source de nos miseres. I. 123

Prévoyance des besoins, marque une intelligence déjà fort avancée. II. 38

Principes des choses, pourquoi tous les peuples qui en ont reconnu deux, ont regardé le mauvais comme inférieur au bon. I. 86

Progrès d'Emile à douze ans. I. 111

A quinze. II. 125

Propriété, exemple de la maniere d'en donner la premiere idée à l'enfant. I. 167

Puberté, varie dans les individus selon les tempéramens, & dans les hommes selon les climats. II. 141

Peut être accélérée ou retardée par des causes morales. II. 142

Toujours plus hâtive chez les peuples policés. II. 142

Et dans les villes. *Ibid.*

Pudeur, les enfans n'en ont point. II. 147

Puissance du sexe, comment les enfans l'accélerent. II. 155

Pyrrhus, jugement d'Emile sur sa vie. II. 219

Question par laquelle on réprime les sottes & fastidieuses questions des enfans. II. 42
Ses avantages. II. 43
Question scabreuse, & réponse. II. 149
Quintilien, cité. I. 223

Races périssent ou dégénerent dans les villes. I. 64
Raison, frein de la force. I. 146
Comment on la décrédite dans l'esprit des enfans. I. 155
Raison sensitive. I. 245
Ses instrumens. *Ibid.*
Raisons, importance de n'en point donner aux enfans qu'ils ne puissent entendre. I. 45
Raisonnement, de quelle espece est celui des enfans. I. 196
Sitôt que l'esprit est parvenu jusqu'aux idées, tout jugement est un *raisonnement*. II. 123
Reconnoissance, sentiment naturel au cœur humain. II. 197
Moyen de l'exciter dans le cœur du jeune homme. *Ibid.*
Réfraction. II. 122 *& suiv.*

Refus, n'en être point prodigue & n'en jamais révoquer. I. 129
Régime pythagoricien. I. 62 *n.* 329
Régime végétal, convenable aux nourrices. I. 59
Relations ſociales, comment on doit les montrer à l'enfant. II. 63
Religion, choix de celle d'Emile. II. 269
Repas ruſtique comparé avec un feſtin d'appareil. II. 78
Réprimande que m'adreſſe un Batteleur en préſence d'Emile. II. 29
République de Platon n'eſt pas un traité de Politique. I. 11
Ce que c'eſt. I. 12
Comment les enfans y ſont élevés. I. 194
Riche, l'éducation de ſon état ne lui convient point. I. 44 *& ſuiv.*
Riche appauvri. II. 87
Riches, trompés en tout. I. 55 *& ſuiv.*
Rivage, pourquoi quand on le côtoye en bateau paroit ſe mouvoir en ſens contraire. II. 116
Robert, *jardinier*, ſon dialogue avec l'Auteur & ſon Eleve. I. 171
Robinſon Cruſoé. II. 60
Romains illuſtres, à quoi paſſoient leur jeuneſſe. II. 242

Romans orientaux, plus attendriſſans que les nôtres. II. 168
Romulus devoit s'attacher à la Louve qui l'avoit allaité. II. 135

Sagesse humaine, en quoi conſiſte. I. 113, II. 154
Savans, ſont plus loin de la vérité que les ignorans. II. 117
Saveurs fortes, nous répugnent naturellement. I. 321
Inconvénient de s'y accoutumer. *Ibid.*
Sauvages, pourquoi plus ſubtils que les payſans. I. 225
Devroient, ſelon les Médecins, être perclus de rhumatiſmes. I. 254 *n.*
Pourquoi cruels. I. 328
De tous les hommes les moins curieux & les moins ennuyés. II. 184
Science humaine, la portion propre aux Savans très-petite, en comparaiſon de celle qui eſt commune à tous. I. 72
Sens, lequel ſe développe le plus tard. I. 78 *n.*
De l'art de les exercer. I. 260 *& ſuiv.*

Sens, deux manieres de vérifier leurs rapports. II. 119
Sens-commun, ce que c'eſt. I. 340
Senſations & ſentimens ont des expreſſions différentes. I. 78
Diſtinguées des idées. II. 113
Comment chacune peut devenir pour nous une idée. II. 119
Moyen d'en avoir à la fois deux contraires en touchant le même corps. II. 115
Senſations affectives précédent les *repréſentatives*. I. 73
Senſibilité, comment on l'étouffe ou l'empêche de germer. II. 161
Comment elle nait. *Ibid & ſuiv.*
A quoi d'abord elle ſe borne dans un jeune homme. II. 193
Doit ſervir à le gouverner. II. 195
Sentimens, gradation de ceux d'un enfant. II. 136
Quel eſt le premier dont ſoit ſuſceptible un jeune homme bien élevé. II. 157
Sevrer, tems & moyen. I. 93
Signe, ne doit jamais être ſubſtitué à la choſe, que quand il eſt impoſſible de la montrer. II. 16

Situations où les beſoins naturels de l'homme & les moyens d'y pourvoir, ſe développent ſenſiblement à l'eſprit d'un enfant. II. 59

Société, a fait l'homme foible. I. 128

Toute Société conſiſte en échanges. II. 72

Application de ce principe au commerce & aux arts. *Ibid.*

Doù il ſuit que toute ſociété a pour premiere loi quelque égalité conventionnelle. *Ibid.*

Soleil, ſon lever. II. 11

Sommeil des enfans. I. 256

Moyens d'en régler la durée. I. 259

Sourds, moyen de leur parler en muſique. I. 284

Spartiates, élevés en poliſſons, n'étoient pas pour cela groſſiers étant grands. I. 229

Spectacle du monde, à quoi comparé. II. 204

Sphere armillaire, machine mal compoſée. II. 17

Statique, ſa premiere leçon. II. 34

Stupidité d'un enfant toujours élevé dans la maiſon. I. 243

Stupidité fâcheuſe, ſous quels traits je la peindrois. II. 261

Subſtance animale en putréfaction fourmille de vers. I. 60
Subſtances, combien il y en a. II. 258
Sucs nourriſſans, doivent être exprimés d'alimens ſolides. I. 61
Suétone, cité. I. 34 *n.*
Surpriſes nocturnes, I. 276
Syntheſe. II. 17

TACITE, à quel âge cet Auteur eſt bon à lire. II. 211
Tailleurs, inconnus chez les Anciens. II. 103 *n.*
Talens élevés, inconvénient de n'avoir qu'eux pour toute reſſource. II. 93
Talens naturels, facilité de s'y tromper. II. 100
Exemple. *Ibid.*
Themiſtocle, comment ſon fils gouvernoit la Grece. I. 126 *n.*
Thucydide, modele des Hiſtoriens. II. 211
Tems, c'eſt plus le perdre d'en mal uſer que de n'en rien faire. I. 191
Quand il eſt avantageux d'en perdre. I. 152

Tems, trop long dans le premier âge, & trop court dans celui de l'inſtruction. II. 20
Quand les enfans commencent à connoitre ſon prix. II. 39
Ténebres, on y doit de bonne heure accoutumer les enfans. I. 74
Tonnerre, rarement les enfans en ont peur. I. 77
Toucher, culture de ce ſens. I. 267 *& ſuiv.*
Ses jugemens bornés & ſûrs. I. 283
Comment peut ſuppléer à la vue. I. 282
A l'ouie. I. 283
Moyens de l'aiguiſer ou de l'émouſſer. I. 284
Sans lui nous n'aurions aucune idée de l'étendue. I. 297
Tréſor de S. Marc à Veniſe, ce qui lui manque. I. 247
Turenne, trait de douceur de ce grand homme. II. 217
Petiteſſe. *Ibid.*

Valere-Maxime, cité. I. 107
Vanité, ſuites mortifiantes de ſon premier mouvement dans Emile. II. 31
Varron, cité. I. 15

Vertu, en la prèchant aux enfans on leur fait aimer le vice. I. 182

Vertus, ſont des apprentiſſages de l'enfance. I. 262

Vertus par imitation. I. 183

Vêtemens, obſervations ſur ceux des enfans. I. 248, 253

Vérité, doit coûter quelque choſe à connoître, pour que l'enfant y faſſe attention. II. 14

Quand on peut ſans riſque exiger qu'un enfant la diſe. I. 241 *n.*

Viande, ſon goût n'eſt pas naturel à l'homme. I. 327

Lambeau de Plutarque ſur cet aliment. I. 329

Vice, il n'y en a pas un dans le cœur de l'homme dont on ne puiſſe dire comment il y eſt entré. I. 152

Vie, pour qui la peur de la perdre en fait tout le prix. I. 49

A quel point commence véritablement celle de l'individu. I. 111

On doit la laiſſer goûter aux enfans. I. 113

Les vieillards la regrettent plus que les jeunes gens. I. 122

Vie dure, multiplie les ſenſations agréables. I. 258
Vie humaine, ſes plus grands riſques ſont dans ſon commencement. I. 112
Courte à plus d'un égard. II. 130
Vies particulieres, préférables à l'hiſtoire. II. 213
Vieillards, déplaiſent aux enfans. I. 41
Aiment à voir tout en repos autour d'eux. I. 87
Vigueur d'eſprit, comment ſe contracte. II. 88
Villes, ſont le gouffre de l'eſpece humaine. I. 64
Pourquoi les races y dégénerent. II. 144
Vin, nous ne l'aimons pas naturellement. I. 322
Falſifié par la litharge eſt un poiſon. II. 56
Moyen de connoître cette falſification. *Ibid.*
Virgile, ſon plus beau Vers. II. 167
Virginité, importance de la conſerver long-tems II. 144, 156
Préceptes. II. 145, 187
Viſages plus beaux que leurs maſques. II. 204

Vivre, ce que c'eſt. I. 17

Vocabulaire de l'enfant, doit être court I. 106

Voix, combien de ſortes l'homme en a I. 314

Volant, eſt un jeu de femme. I. 308

Uſage, en prendre preſque toujours le contre-pied pour bien faire. I. 155

Uſages, en toutes choſes doivent être bien expliqués avant de montrer les abus. II. 74

Utilité, ſens de ce mot dans l'eſprit des enfans. II. 40

Pourquoi ce mot dans notre bouche les frappe ſi peu. II. 42

Exemple de l'art de leur faire entendre. II. 47

Vue, exercice de ce ſens. I. 288 *& ſuiv.*

Ce qui rend ſes jugemens équivoques. I. 289, 290

Comment la courſe exerce un enfant à mieux voir. I. 294

XENOPHON, cité. I. 42

ZURICH, comment paſſent maîtres les Conſeillers de cette Ville. II. 111

Fin de la Table.